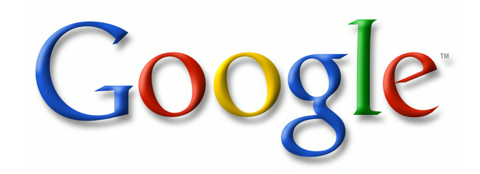
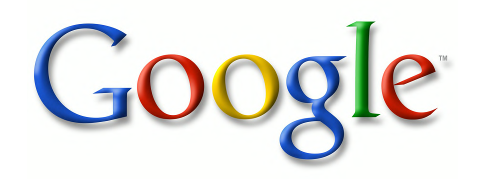



Google




ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LA PHILOSOPHIE
EXPÉRIMENTALE
EN ITALIE

PAR

ALFRED ESPINAS

Maître de conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Douai

PARIS
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1880

LA

PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE

EN ITALIE

A la même Librairie.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Psychologie d'Herbert Spencer, traduite en collaboration avec M. Ribot. — 2 volumes in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 20 fr. »

Des Sociétés animales, étude de psychologie comparée, précédée d'une introduction sur l'histoire de la sociologie en général. — 2e édition. — 1 volume in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . . 7 fr. 50

AUTRES OUVRAGES SUR L'ITALIE.

Taine. **La philosophie de l'art en Italie.** 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de la philosophie contemporaine*. . . 2 fr. 50

Mariano. **La philosophie contemporaine en Italie,** essai de philosophie hégélienne. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . . 2 fr. 50

LA PHILOSOPHIE

EXPÉRIMENTALE

EN ITALIE

ORIGINES — ÉTAT ACTUEL

PAR

ALFRED ESPINAS

Maître de conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Douai.

PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1880

LA

PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE

EN ITALIE

INTRODUCTION

Ce court exposé est avant tout un ensemble d'informations et un instrument de recherches. Il sera commode aux philosophes de pouvoir s'enquérir en peu de temps de ce qui a été fait en Italie pour chaque ordre de problèmes au sein de l'école expérimentale. Notre travail ne les dispensera pas de recourir aux ouvrages originaux; il leur permettra de décider en connaissance de cause s'il vaut la peine d'y recourir. Nous souhaiterions que ces sortes de répertoires méthodiques et développés fussent plus fréquents en France. Par sa Psychologie anglaise et sa Psychologie allemande contemporaines, M. Ribot a donné en ce genre des modèles que ne sauraient trop imiter ceux qui tiennent à la bonne organisation des études philosophiques en France.

Ces sortes de travaux paraissent ingrats parce qu'ils exigent des lectures très étendues, et que parmi ces lectures les productions nulles qu'il faut passer sous silence et les médiocres qu'il suffit de mentionner tiennent une assez grande place, parce que enfin, même les œuvres intéressantes ne le sont pas toujours d'un bout à l'autre, ou font payer cher au lecteur par l'obscurité de l'exposition les vérités qu'il en retire. Mais dès qu'une tâche est nécessaire, convient-il de calculer la peine qu'elle coûte ? D'ailleurs, en admettant que les doctrines exposées n'aient point de valeur — ce qui n'est pas le cas ici — la manière même dont elles se sont produites, c'est-à-dire l'ordre de leur apparition et leur développement historique, offre *comme fait social* le plus haut intérêt, et il n'est pas possible que cet intérêt échappe à celui qui les étudie non pas seulement en elles-mêmes — comme résultats scientifiques, — mais aussi : 1° dans leur enchaînement, dans leur filiation ; 2° dans leur rapport avec la conscience nationale du pays où elles se sont produites. Pour nous, à faire ici notre confidence entière, nous devons avouer qu'ayant commencé notre étude comme une tâche dépourvue de charme et sans autre but que de fournir des renseignements précis aux lecteurs de la Revue philosophique, nous y avons trouvé, dès que nous avons voulu la compléter, un intérêt spéculatif croissant. Des faits bruts auxquels nous nous attachions d'abord, une vue générale s'est dégagée peu à peu, à savoir que chaque penseur isolé travaille à son insu en collaboration avec tout un groupe d'autres penseurs, et que le développement de la pensée individuelle se rattache au développement de la pensée collective et obéit à ses lois.

Cette vérité a été mise plusieurs fois dans tout son jour par les critiques d'art. Aucune œuvre, pas plus en littérature qu'en peinture ou en stuatuaire ne s'explique seule. Si l'invention de telle ou telle poésie, de tel ou tel tableau appartient en propre à leur auteur, si le rôle créateur du génie ne peut sans injustice être méconnu, il n'en est pas moins certain que les procédés, le style, le choix des sujets, l'inspiration générale elle-même sont imposés à l'artiste et au poète par l'exemple de leurs contemporains et l'influence

des idées qui règnent dans leur milieu. Le génie ne fait que résumer un progrès que de lents efforts ont réalisé peu à peu et partiellement; sans cette préparation, il ne saurait naître, et on peut être sûr que là où cette préparation s'est produite, il ne manque pas de fleurir. Par exemple, si la poésie lyrique a pu être cultivée en France pendant le XIX[e] siècle avec tant de succès, c'est d'une part grâce aux progrès réalisés dans la versification et la structure des strophes par les lyriques du XVIII[e] siècle (qu'imite de si près Lamartine dans ses premières œuvres), et d'autre part grâce aux émotions nouvelles que diverses influences avaient éveillées dans les cœurs: ici le sentiment de a nature, là celui de la mélancolie, ailleurs une nouvelle nuance du sentiment religieux. C'est ainsi que, par des acquisitions successives, une glorieuse école s'est formée et que nos poètes ont atteint cette prodigieuse habileté, cette richesse d'effets, cette variété de ressources qui les caractérisent aujourd'hui. Il en est de même de notre école de paysagistes; chacun des peintres l'a douée de moyens nouveaux, chacun a révélé un aspect de la nature jusqu'alors inconnu; et il est plus facile aux peintres ordinaires d'aujourd'hui, dès qu'ils sont au courant des traditions, de produire une œuvre distinguée, qu'il l'a été dès le début aux Bonnigton et aux Corot d'en produire une seulement médiocre ; le niveau général s'est élevé, et les peintres étrangers qui s'inspirent des enseignements de l'école française peuvent du premier coup s'élever très haut, parce que leur point de départ est un point de perfection relative atteint chez nous par de longs efforts.

Un caractère important de ces sortes d'évolutions est la spontanéité des progrès individuels concourant ainsi au progrès général. Il n'est pas besoin qu'un chef reconnu signale les lacunes et désigne les hommes destinés à les combler. Ces hommes surgissent d'eux-mêmes au moment opportum et viennent apporter leur contingent à l'œuvre commune, sans savoir que tel ou tel perfectionnement est nécessaire précisément à cette heure, ni quel rôle ils sont appelés à jouer dans le travail de formation de l'école. C'est ainsi que les mots viennent se ranger d'eux-mêmes sous la

plume du poète ou dans la bouche de l'orateur, produisan au moment voulu l'effet utile. Les nations sont inspirées comme les individus, et les mouvements littéraires ou artistiques ne se font pas plus de fabrique, et par commande que les beaux vers ou les éloquents discours. Quand les ressources du style ont été inventées pour la première fois en Grèce, chaque sophiste est venu pour ainsi dire à point nommé proposer son procédé, qui l'antithèse, qui le nombre, qui la période, qui l'enchaînement dialectique : et Platon, à ne l'envisager que comme écrivain, ne se doutait guère que son rôle était de condenser sous une forme libre et en apparence capricieuse toutes les ressources de style élaborées par ses adversaires, pas plus que ceux-ci ne s'étaient doutés que leur rôle était de les lui préparer une à une. Au milieu de ces efforts mal concertés, et parfois même opposés, l'instrument le plus parfait, le plus propre à rendre toutes les nuances de la pensée et du sentiment ne s'en organisait pas moins de lui même, comme le ruit mûrit, comme le bourgeon se développe. Plus tard à Renaissance, on trouva cet instrument tout prêt, mais on ne réussit pas dès l'abord à s'en servir, et alors le même travail d'invention spontanée et de collaboration inconsciente s'accomplit, modifié seulement par le souci (inconnu des Grecs), d'imiter un modèle ancien. Tout ce qui manquait à la langue française pour devenir une langue littéraire lui fut successivement donné, et à chaque moment de cette phase décisive, des hommes très pénétrés de l'importance de leur tâche se présentèrent d'eux-mêmes comme pour exécuter un programme tracé d'avance, apportant le secret, les uns des alliances de mots heureuses, les autres des tours nobles, d'autres encore des traits piquants, ou des phrases à savante structure : tous exacts pour ainsi dire au rendez-vous que le génie de la nation leur semblait assigner, et se partageant suivant leurs vocations diverses les diverses parties d'un travail dont le terme leur était inconnu.

Ce n'est pas que cette formation organique, spontanée des écoles littéraires ou artistiques exclue les avortements, et doive toujours s'accomplir partout où elle a commencé.

L'harmonie que nous admirons dans ces vastes mouvements vient de ce que nous envisageons leur résultat une fois obtenu et voyons dans chaque détail, à la lumière de l'idée que nous nous formons de l'ensemble, un acheminement au but final. De même quand le naturaliste explique la formation d'un appareil ou d'un organe, prenant comme point de départ le point où la nature aboutit, il déclare que pour obtenir tel ou tel résultat la nature devait adopter tel ou tel moyen. Mais en réalité la fin est ignorée de l'organe dans l'organisme et des éléments histologiques dans l'organe; elle est de même ignorée des écrivains, des peintres, des sculpteurs qui concourent à former un grand siècle. Les causes conspirantes agissent toutes en suivant l'ordre des temps, c'est-à-dire à la manière des forces mécaniques, chaque phénomène détermine celui qui suit. Notre pensée va indifféremment des préparations aux résultats ou des résultats aux préparations; la nature suit toujours la première de ces voies; elle ne saurait reconnaître pour agent ce qui n'est pas encore : elle est dans un éternel présent, et l'enchaînement des causes se fait du moment qui fuit au moment qui vient. L'état futur d'une société, son entier épanouissement, par exemple, ne peut donc déterminer son état actuel. En d'autres termes, ce qu'on appelle le génie national, l'âme des peuples, n'est point distinct des phénomènes psychiques qui composent à un moment donné une conscience collective, et ces phénomènes sont régis par un déterminisme rigoureux, sans lequel ils ne pourraient être connus scientifiquement. Si donc en ce sens il y a de l'ordre dans ces phénomènes, il n'est pas nécessaire qu'ils soient ordonnés partout et toujours en vue des résultats que nous regardons comme heureux. Il n'est pas nécessaire qu'ils aboutissent; ils peuvent être, et sont en effet le plus souvent des commencements sans fin, des préliminaires sans continuation. Au théâtre, toute tragédie a son dénouement; dans l'ordre réel, les événements s'enchevêtrent sans plan préconçu, et pour un drame complet, l'histoire nous présente d'innombrables expositions auxquelles il n'est pas donné de suite. De même que dans les êtres vivants des milliards de germes sont produits pour être

presque immédiatement supprimés, et que des millions de variétés individuelles apparaissent sans être fixées dans une espèce nouvelle, de même parmi les êtres sociaux, une multitude de groupes s'ébauchent qui ne doivent point arriver à leur épanouissement dernier. Tout dépend des circonstances extérieures, qui sont tantôt favorables, tantôt adverses, et des tendances héréditaires qui se trouvent plus ou moins en harmonie avec les conditions du milieu. Une école artistique qui se forme est donc comme une graine qui germe ; si l'une et l'autre se développent, c'est sans aucun doute suivant les lois qui président au développement de tout organisme, individuel ou social ; mais il est très possible qu'à défaut de circonstances favorables ou d'antécédents héréditaires suffisants l'une et l'autre avortent à un moment quelconque et périssent avant la fin de leur évolution normale.

Ce que nous venons de dire des écoles artistiques et littéraires s'applique aux écoles philosophiques. Entre les différents penseurs appartenant à un même groupe, il y a le même rapport qu'entre les différentes pensées d'un même homme ; les deux phénomènes ne diffèrent que par leur degré de complexité et leur durée. Sauf ces différences, on retrouve dans le développement des doctrines le même enchaînement ; la série des opérations est semblable dans les deux cas ; comme dans un même individu, on voit dans les différents philosophes d'une même famille les faits observés, rapprochés, classés, déterminer la découverte des lois et celles-ci servir de principes pour la connaissance des phénomènes futurs. On peut objecter qu'en définitive c'est toujours dans un cerveau individuel que se fait l'opération finale, que par exemple les faits observés par un premier philosophe doivent être présents à l'esprit d'un second qui les ordonne, et figurer avec cet ordre dans la pensée d'un troisième qui en tire la loi. Mais il en est de même dans un cerveau individuel où les résultats des opérations inférieures sont les éléments nécessaires des opérations supérieures, bien que ces diverses opérations soient accomplies par des groupes de cellules différents et sans doute même par des cellules différentes. Il est vrai que le mode de communi-

cation des cellules entre elles reste ignoré, tandis qu'on sait comment les différents savants d'une époque entrent en relation les uns avec les autres ; le fait de la communication d'une cellule à l'autre et d'un groupe de cellules à l'autre n'en est pas moins constant, et cela suffit pour que l'analogie subsiste, puisque les cellules sont distinctes comme les individus, bien qu'à un moindre degré. Il résulte de ce qui précède qu'il y a entre les différentes doctrines d'une école une préordination organique, et que les idées y surgissent, s'y associent, s'y groupent et s'y ramifient de la manière la plus favorable au développement de la doctrine générale. Ainsi la doctrine cartésienne ne s'appliquait point dans la pensée de son auteur aux phénoménes sociaux; cependant elle comportait cette application, et il était possible de soumettre les faits politiques, élevés à un suffisant degré d'abstraction, au géométrisme qui avait inspiré le Discours sur la méthode et le Traité du monde. Le XVIII[e] siècle ne manqua pas à cette tâche. Rousseau vint au temps marqué produire un véritable cartésianisme politique et ajuster les théories sociales au niveau de la raison. Étant donné le système métaphysique de Descartes, il devenait possible de considérer une société animale comme un seul corps, comme une machine unique dont les diverses parties seraient reliées par les impressions sensibles de ses membres. Mais Descartes n'avait pas songé à cette application. Malebranche la proposa, et elle figure avec de très curieux développements au IV[e] livre de la Recherche de la vérité. Tout ce qui est dans le sens de la croissance organique des idées n'arrive pas, parce que cette croissance est souvent arrêtée par des circonstances contraires, mais tout ce qui arrive (j'entends en fait de doctrines, au sein d'une école donnée) est dans le sens de la croissance organique et s'explique par les événements antérieurs. Il est donc absurde de considérer une doctrine isolément, comme le résultat d'une création totale, comme un miracle dû au fait d'un homme de génie. Une doctrine est un chainon d'une trame vivante, un élément d'un tissu organisé; elle veut être expliquée par les éléments idéaux dont elle est le complément et le prolongement; elle est quelque chose de nouveau

dans le monde des idées, mais comme partout ailleurs ce quelque chose de nouveau est fait avec des éléments anciens, préexistants. Le rôle de l'historien est de démêler à travers la complexité de la production nouvelle les éléments dont elle se compose, par quelles transformations ces éléments sont parvenus à l'état actuel, pourquoi enfin ils se sont combinés de la sorte et non autrement. Toute idée a sa genèse naturelle; l'histoire de la philosophie a pour objet d'expliquer la genèse des idées. Les caractères dominants d'un homme trouvent leur raison dans sa race, dans sa nationalité, dans sa parenté; de même les caractères essentiels des doctrines individuelles trouvent leur raison dans le groupe dont faisait partie leur auteur.

Il nous paraît même douteux que la puissance de pénétration des intelligences soit la même, à génie égal, selon les différentes époques. Nous voulons dire que les esprits, au sein d'une école, croissent en vigueur avec l'école même, et qu'une certaine ampleur, une certaine complexité de vues n'est guère possible que là où des efforts multiples et prolongés ont perfectionné l'instrument dont se servent les hommes pour analyser la nature. De Socrate à Aristote, de Descartes à Leibnitz, de Kant à Hégel, n'observe-t-on pas une différence toute en faveur des derniers, non quant au génie, mais quant à l'efficacité des efforts et à la facilité des conquêtes sur le champ de l'inconnu? Le nombre des faits observés et des idées accumulées est pour beaucoup dans ce progrès; car on ne peut séparer dans l'évaluation des forces intellectuelles la pensée de son contenu; mais cela même est une preuve qu'en même temps que les connaissances deviennent plus nombreuses (et elles le deviennent dans une école qui dure), les intelligences deviennent plus fortes et plus souples, plus précises et plus compréhensives à la fois.

Les chefs d'école semblent faire exception aux généralités qui précèdent. Un examen attentif fait voir qu'ils les confirment. Par rapport aux philosophes qui les ont suivis, ils sont des initiateurs. Par rapport aux philosophes qui les ont précédés, ils sont eux-mêmes des continuateurs et des disciples. Tout est continu dans la nature, et les com-

mencements absolus ne se rencontrent pas plus dans le domaine de la pensée que dans le domaine de la vie. Il y a bien des phases dans le mouvement des idées comme dans tout autre mouvement, et la loi du rhythme trouve ici comme ailleurs son application. Mais suivant le point de vue d'où on envisage les phénomènes, ils paraissent occuper le commencement ou la fin, ou même le milieu d'une série. Par exemple, Descartes achève un mouvement philosophique, en même temps qu'il en commence un autre, et Spinoza marque une phase dans le développement du cartesianisme, en même temps qu'il prépare l'avènement du panthéisme hégélien. C'est ainsi que la naissance d'un germe est à la fois le commencement d'un organisme nouveau et l'un des phénomènes qui signalent l'apogée d'un autre organisme. De ce point de vue les doctrines des révélateurs, de ceux qui ouvrent de nouvelles voies et font époque dans l'histoire des idées, trouvent elles-mêmes leur place dans le tissu des phénomènes sociaux et rentrent dans le déterminisme universel, au même titre que les théories dérivées de leurs disciples.

Une école philosophique est donc un groupe plus ou moins étendu, plus ou moins complexe d'idées et de systèmes d'idées, qui a son individualité distincte dans la suite des idées et des systèmes, mais qui surgit d'un fond continu où il puise ses origines et trouve son explication. Ce groupe est un tout organique ; toutes les parties en sont liées et conspirent ; il se développe, il s'accroît et se distingue par son importance comme par le rapport de plus en plus étroit de ses parties des groupes environnants ; il cesse d'exister quand il cesse d'en être distinct. Les lois qui président à ses destinées sont celles de toute vie sociale. Il n'est qu'un moment dans l'évolution de la conscience d'un peuple.

Maintenant ce groupe de pensées est lié à son tour aux autres manifestations de la vie sociale. Chaque doctrine qui paraît correspond à un certain état des croyances, des connaissances, des arts et des mœurs, bref à un certain milieu général dans lequel seul elle a pu prendre naissance et qui trouve en elle sa suprême expression. Les œuvres ar-

tistiques expriment l'état d'une société, et en général toutes les manifestations de la vie sociale en sont une expression, parce que, comme toutes les fonctions de cette vie sont unies par un lien organique, chacune d'elles dépend de toutes les autres et réciproquement, en sorte que l'une changeant, les autres doivent nécessairement changer aussi. Mais il n'en est point qui résume aussi complètement la conscience d'un peuple que la philosophie ; celle-ci en effet est cette conscience même, élevée à son plus haut degré de clarté; c'est la voix de cette nation elle-même exposant, d'une manière réfléchie et après une laborieuse analyse, quelle idée elle se fait du monde, quelle de la vie, quelle conception elle a de l'univers et de la place qu'elle se croit appelée à y occuper. Aucun témoignage n'est plus explicite au sujet de ce qui se passe dans ce qu'on appelle l'âme d'un peuple; ici il n'est plus besoin, comme dans l'étude des monuments littéraires et artistiques, ou dans celle des institutions des croyances et des mœurs, d'une sagace interprétation; l'interprétation tout au moins est singulièrement facilitée par les efforts qu'a faits cette société pour démêler le vrai sens de ses aspirations et voir clair dans sa propre pensée.

Précisons davantage cette même idée.

Le but de tout homme étant la plus grande somme de joie possible pendant le plus long temps possible, c'est-à-dire le bonheur, les divers *moyens* par lesquels il semble qu'on y peut atteindre forment, suivant le besoin auquel il s'agit de satisfaire, des groupes distincts, qui sont les *arts*. D'autre part, comme tout moyen suppose la *connaissance d'un rapport* entre deux ou plusieurs choses, les connaissances diverses forment des groupes distincts correspondant aux principaux objets de la nature, ce sont les *sciences*. Coordonner les arts multiples en un seul ensemble, les réduire à l'unité, systématiser en un mot la pratique tout entière, voilà une des principales fonctions de la philosophie ; coordonner toutes les sciences en un seul corps, ramener les connaissances partielles à l'unité, systématiser la théorie tout entière, en voici une autre. Toute nation qui parvient à l'état philosophique obtient ainsi pro-

gressivement une conception de plus en plus générale de la nature et de la vie, d'après laquelle elle s'organise, et qui détermine les rapports de ses membres entre eux.

Mais ce travail ne s'achève pas dès les premières tentatives. Il suppose une préparation très longue. Et, comme dans les individus, les conceptions générales s'élaborent très lentement dans les sociétés. Elles commencent par être longtemps à peine conscientes et n'atteignent qu'après des efforts réitérés, grâce au progrès des langages, la clarté, la précision qui sont le propre de la conscience supérieure. Les formes inférieures de cette conscience sont les diverses religions. Un très grand nombre de peuples n'ont pas dépassé cet état, et au sein des nations parvenues à l'état philosophique, des groupes sociaux considérables n'ont pas d'autre moyen, faute d'une suffisante puissance de généralisation et d'abstraction, de concevoir leur destinée et de régler leur vie. Il est donc évident que le sociologue, étudiant l'état psychique des peuples, aura quelque peine quand il se trouvera en présence de ces formes de conscience, à en discerner les traits essentiels. Les idées maîtresses seront obscures et difficiles à démêler, une interprétation des dogmes sera nécessaire; la science des religions devra venir ici en aide à la sociologie.

L'interprétation sera d'autant plus délicate que les idées seront presque toujours voilées derrière des symboles, à moins que la théologie n'ait subi l'élaboration philosophique de la part d'un saint Thomas ou d'un de Maistre. L'art et la religion sont partout intimement unis, parce que les conceptions du monde et la vie, chez les peuples incapables de science, cherchant comme elles le font à s'exprimer pour s'éclaircir, rencontrent tout d'abord les symboles enfantins et les représentations sensibles. Par exemple, quand les populations du moyen âge s'efforçaient, dans leur ignorance, de se former une conception du monde et de leur destinée, elles trouvaient une satisfaction vive dans la vue de cette belle scène du Jugement, sculptée au portail des cathédrales symbole saisissant de ce que devait être plus tard la philosophie spiritualiste. Une *image* était leur philosophie. Mais cette image, claire pour les yeux, l'est moins pour l'en-

tendement scientifique moderne; et comme elle, l'édifice tout entier dont elle fait partie demande à être commenté, pour qu'on y voie l'expression de l'état psychologique des populations qui l'ont construit. De même la musique, expression pourtant si directe des mouvements intérieurs, n'en livre pas facilement le secret; la poésie elle-même laisse aux idées quelque obscurité sous les symboles transparents dont elle les recouvre. Nous ne parlons pas des arts utiles, témoins précieux, mais silencieux, des goûts, des besoins, des habitudes d'un peuple, et qui présentent au sociologue presque autant d'énigmes que de documents. Comparée aux deux manifestations les plus hautes, les plus explicites de la vie sociale, à savoir la religion et l'art, la philosophie est donc vraiment, comme nous le disions, le témoignage le plus direct et le plus formel qu'une société puisse nous donner de ses idées et de ses aspirations; elle est l'expression de son *esprit*.

Que cette manifestation supérieure soit liée à toutes les autres, c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré à ceux qui, convaincus de l'identité de la vie sociale et de la vie individuelle, savent que toutes les modifications fonctionnelles de l'organisme ont leur contre-coup dans les régions du cerveau où s'élabore la pensée. Il est évident que la religion et l'art se modifient chez un peuple avec son idéal, c'est-à-dire avec l'idée qu'il se fait de la vie la plus heureuse possible et des moyens qu'il croit les plus propres à la réaliser. Or tout cela dépend de sa conception du monde. S'il regarde tous les phénomènes comme régis par une volonté capricieuse, la philosophie qu'il professera ne sera qu'une justification de ses croyance s, et ses arts exprimeront les sentiments correspondants : ardeurs ascétiques, rêves, etc. Tel est l'art italien au xve siècle. Une philosophie naturaliste est liée à un état religieux et artistique tout différent. Restent la morale et la politique ; qui ne voit que les actes propitiatoires deviennent pour une nation dévote les plus importants de tous, tandis que les actes inspirés par les affections domestiques et patriotiques restent pour une nation parvenue à l'état scientifique seuls obligatoires, après l'obéissance aux conditions les plus né-

cessaires de la vie sociale, constatées par les lois? On peut donc dire avec certitude qu'il n'est point de fait historique plus important que la formation au sein d'une nation d'une école de philosophie. C'est en apparence un fait sans portée qu'un enseignement nouveau distribué dans quelque modeste cours ; ou qu'un livre consacré à des doctrines psychologiques nouvelles dont quelques centaines d'exemplaires se répandent dans le public ; — soyez sûr que par là certains courants d'idées très profonds et très étendus se révèlent et ne doutez pas que ce livre et cet enseignement ne doivent réagir à leur tour très puissamment sur la société qui les a produits. La religion, les lettres et les mœurs, la politique ne ressentiront successivement l'influence comme ils en ont obscurément préparé l'apparition : il n'y a là rien moins qu'une forme nouvelle de vie sociale qui aspire à se faire jour.

Voilà pourquoi nous disions en commençant que l'avènement d'une philosophie nouvelle dans l'une des nations de l'Europe offre comme *fait social* le plus vif intérêt, indépendamment de la vérité ou de la fausseté des doctrines proposées. A ce titre, le mouvement philosophique à l'étude duquel cet ouvrage est destiné, mérite l'attention des sociologues et des politiques : des sociologues, parce qu'ils pourront contrôler d'après cet exemple ce que nous venons d'avancer au sujet des écoles philosophiques en général et de leur fonction sociale ; des politiques, parce que rien de ce qui concerne les dispositions du peuple italien ne peut nous être indifférent. Il ne nous appartient pas d'insister sur cette dernière considération.

Les philosophes trouveront dans les faits que nous exposons un autre motif de curiosité. Dans l'état actuel de la raison humaine, il n'y a guère d'autre moyen de vérification pour les doctrines philosophiques que leur extension même et le nombre des esprits qui les acceptent. Chaque conception du monde a ses preuves, et il faut bien que ces preuves ne soient pas décisives, puisque aucune philosophie n'a pu encore évincer ses rivales. Le critérium dernier de leur vérité, ou du moins de leur probabilité est, dans cette situation, la fortune que leur réserve le progrès croissant des lumières chez les nations civilisées. Or, il n'est pas sans

intérêt de ce point de vue de savoir si le positivisme, nous prenons le mot dans sa signification la plus large, après avoir entraîné l'acquiescement d'un grand nombre d'esprits éminents en France, en Angleterre et en Allemagne, obtiendra les mêmes adhésions dans les deux pays où il rencontre des adversaires le plus solidement établis, l'Italie et l'Espagne, à mesure que ces deux pays d'ancienne culture reprendront le cours de leurs destinées intellectuelles.

On verra que cette question se trouve dès à présent à peu près tranchée pour l'Italie. Il y a en Italie une école philosophique tendant au même but et animée du même esprit que les écoles françaises, anglaises et allemandes où les noms de Comte, de Spencer et de Darwin sont le plus en honneur. Nous l'avons appelée expérimentale pour ne pas l'appeler positive, parce que le nom de positivisme n'est pas près de perdre le sens qu'il doit à son origine, (celui qu'il avait dans la pensée d'A. Comte) et qu'il est trop restreint pour désigner la philosophie italienne. A vrai dire, le mot que nous avons choisi, bien que plus exact ne l'est pas encore tout à fait. D'abord est-il bien sûr que tout élément *à priori* soit banni de la philosophie nouvelle qui se répand si largement en Europe ? N'est-il pas étrange que certains positivistes reprochent à leurs adversaires de faire appel à ces idées *à priori* dont ils nient précisément l'existence ? S'il est vrai que toutes nos idées sont dues à l'expérience, le seul reproche qu'on puisse faire aux intuitionnistes est de généraliser mal à propos ou trop hâtivement, et la distinction entre les écoles expérimentales et les écoles rationnelles manque dès lors de fondement. Par suite la qualification d'expérimentale convient-elle à une philosophie qui ne craint pas les généralisations hardies, qui semble partir souvent d'idées préconques et en est encore à la période des vues synthétiques ? La méthode expérimentale rappelle toujours quelque peu les procédés exacts du laboratoire et désigne plutôt l'analyse minutieuse que la synthèse confiante. Il est certain que les philosophes dont nous allons nous occuper n'ont rien de l'allure prudente et terre à terre de certains psychologues anglais par exemple. Ce n'est pas que nous

les en blâmions. La science abstrait toujours et généralise toujours; les hautes abstractions et les généralisations sommaires ne sont pas nécessairement erronées; elles ne sauraient être exclues systématiquement sans que la science subisse les plus graves atteintes, si même cette exclusion ne la frappe pas dans son principe. Mais il n'en est pas moins vrai que les généralisateurs comme Ardigó, tout en croyant rester fidèles à l'expérience, n'ont point pour trait essentiel de se servir de la méthode expérimentale. Un autre mot les désignerait plus exactement; nous voudrions les appeler, si le mot était consacré par l'usage, des *naturalistes*, c'est-à-dire que leur trait commun est l'exclusion du surnaturel : c'est là le point de départ de toutes leurs spéculations. Par là ils se distinguent non seulement des idéalistes tempérés qui se réclament, eux aussi, de l'expérience, mais encore des positivistes anglais et français, qui placent à côté du domaine de la science l'abime de l'inconnaissable. Pour eux point d'abime, point d'inconnaissable; rien que des phénomènes. Quant aux questions concernant l'absolu, ils ne se refusent pas comme l'ont fait beaucoup d'excellents esprits de l'école directe de Comte, à les agiter; accoutumés à marcher sur un terrain très sûr, ils n'ont pas peur du vertige; ils croient fermement que les questions sur *l'au delà* comportent des réponses scientifiques, et ils s'appliquent avec confiance à chercher ces réponses.

On les accusera de vouloir restaurer la métaphysique. Nous ne sommes pas très persuadé de la gravité d'un tel reproche. La position adoptée par les positivistes qui affectent d'ignorer les problèmes métaphysiques n'est vraiment pas tenable ; de deux choses l'une en effet, ou ces problèmes ont leurs solutions et il faut qu'on les découvre, ou ils n'en comportent aucune et il faut qu'on le démontre. Démontrer que l'absolu est inconnaissable, c'est encore se livrer à une recherche métaphysique : spécule-t-on sur le commencement de la vie et de la conscience, sur la raison qui fait qu'il y a de l'ordre dans la nature, sur les rapports de l'esprit avec l'objet de la connaissance, sur la constitution de la matière, partout se dressent des difficultés d'ordre

métaphysique, et rien ne sert de changer le nom des discussions quand l'objet en litige reste le même sensiblement. La solution adoptée a beau être négative, la nature de l'investigation ne change pas. En fait les ouvrages des philosophes les plus goûtés des partisans de l'expérience n'ont pas cessé de contenir des discussions de cet ordre, et la faveur du public a encouragé ces tentatives, qui n'ont pas toujours été vaines.

Au fond, la question est de savoir si la philosophie continuera d'exister ou si elle sera remplacée par les sciences particulières. Plus on y pense, moins on se résigne à considérer cette disparition comme prochaine, même dans le milieu où se meut la pensée scientifique. Plus les sciences se dispersent en recherches fragmentaires, moins elles peuvent se passer de vues d'ensemble qui les ramènent à l'unité. Admettons qu'il n'y a rien en dehors de la nature; n'est-ce donc pas une tâche digne des efforts de l'esprit humain que de se former une connaissance synthétique de cet univers et de déterminer la place respective des connaissances diverses et de leur objet dans le tout, tel du moins que nous pouvons nous le représenter ? L'interdépendance des sciences est un fait démontré. A. Comte l'a établi, Spencer l'a confirmé; personne n'en doute plus. Est-il possible que les objets de ces sciences continuent à être envisagés isolément et le progrès de la spéculation doit-il aboutir à nous montrer dans l'univers une succession d'épisodes? Le besoin qu'a notre esprit de concevoir les choses dans l'unité n'est pas prêt de s'apaiser : les grandes hypothèses qui se succèdent dans l'histoire récente de la science en sont une preuve éclatante. Rien ne sert de dire que ces hypothèses n'émanent point de philosophes; car il importe peu que des savants remplissent l'office que les philosophes avaient déserté; ou plutôt si cela importe, c'est parce que la loi organique de la division du travail veut que les fonctions se spécialisent dans la science comme dans tout le reste, et que la généralisation et la synthèse seront sans aucun doute mieux conduites par des hommes qui sont placés au centre du savoir humain que par des savants accoutumés à des recherches partielles.

Encore si le besoin d'unité était purement spéculatif, on pourrait espérer de l'endormir peut-être. Mais on n'endormira pas les besoins moraux de la nature humaine, qui exigent impérieusement pour la coordination des règles pratiques la réduction de nos connaissances à l'unité, dans la mesure où elle est possible à chaque époque. Que les pessimistes le déplorent s'il leur plaît, la volonté de vivre est enracinée en nous : nous voulons vivre et vivre heureusement. Pour cela nous ne pouvons nous contenter de succès partiels et de satisfactions précaires, rencontrées au hasard, il nous faut une règle générale, et les ressources des arts techniques doivent être subordonnées à une fin unique, de telle sorte qu'une seule direction soit imprimée au cours tout entier de notre vie. Comment cette fin serait-elle déterminée autrement que par une conception générale de la vie, reliée à une conception générale de l'univers? Depuis que l'humanité s'est élevée au-dessus de la brutalité primitive, elle a réussi, à travers mille tâtonnements et mille erreurs, — soit, — pour un temps plus ou moins long, — je le veux encore, — mais enfin elle a réussi à se faire une idée de sa destinée et y a trouvé la paix. Les hommes de notre génération seront-ils réduits, après tant de découvertes accumulées, à vivre en quelque sorte au jour le jour, déshérités de la paix, emportés hors de leur assiette, sans pouvoir se rendre raison de leur foi ou de leur incroyance, bornés à des connaissances fragmentaires et à des joies momentanées; contraints en cas de revers ou à souffrir sans consolation, ou à chercher au prix de leur dignité l'indifférence et l'oubli? Cela n'est pas possible : on trouverait certainement plus de satisfaction à ériger le désespoir en système qu'à essayer de vivre ainsi en l'air,sans prendre un parti quelconque sur sa destinée.On peut rencontrer le calme dans la vue d'un malheur inévitable; l'irrésolution ou plutôt l'absence de toute solution ne se peut tolérer. On ne vit pas, encore un coup, de fins de non recevoir, et pourtant, si on en croit les déclarations de certains savants à l'endroit de la philosophie, si on observe leur silence volontaire au sujet des questions vitales, ce serait bien là le dessein qu'ils auraient formé.

Heureusement nous pouvons, sans leur faire injure, refuser de les croire, car nous constatons que cette réserve est pour ainsi dire toute de forme ; on la trouve dans leurs écrits, elle régit leur langage en quelque sorte officiel ; mais elle n'est qu'une attitude de convention adoptée en haine des affirmations présomptueuses et par déférence pour la méthode. Elle ne tient pas à un quart d'heure de conversation. Les savants dont nous parlons ont une opinion sur l'homme, sur le monde, sur l'absolu ; seulement ils se contentent d'en vivre ; elle n'est pas assez sûre pour être imprimée. Au nom de cette opinion ils méprisent les systèmes « métaphysiques », ils ordonnent leurs actions pendant la vie et prennent leur parti de la mort, ils disposent de leurs enfants et réforment la société ; mais cette opinion n'est pas scientifique, elle ne comporte pas de preuve expérimentale, ils ont scrupule de la publier. Les raisons sur lesquelles elle repose sont assez certaines pour qu'on mette en jeu sur leur autorité tout ce que l'on a de plus cher : mais elles ne le sont pas assez pour fonder une adhésion publique, et donner à cette opinion droit de cité dans la science.

En présence de cette situation, nous avons le droit de penser ou qu'on se fait de la science et de la démonstration scientifique une idée fausse, ou qu'on a des raisons de taire provisoirement une opinion dès à présent érigée en doctrine et capable de soutenir l'épreuve de la discussion.

Il n'est pas impossible que des exemples du second cas se soient rencontrés. Il est commode de ne jamais rien avancer qu'on ne puisse prouver par le menu et de se taire de parti pris sur toutes les questions controversées ; on rehausse ainsi son personnage scientifique, on se donne le droit de regarder avec quelque dédain les imprudents qui s'aventurent ; on triomphe des tentatives prématurées ou simplement hardies, dont plus tard on profitera. Rôle plus avisé que généreux. Mais ce n'est là que de la timidité scientifique ; que dire de cette sorte de prudence qui évite les questions brûlantes, simplement parce que l'on s'y compromet ? Reconnaissons du reste

que les philosophes enseignants en France n'ont pas joui depuis vingt ans des franchises qu'ont obtenues dans une assez large mesure les philosophes étrangers, et souhaitons que désormais un libre champ soit ouvert aux spéculations, même métaphysiques.

Le plus souvent, cependant, la neutralité observée par les philosophes a eu pour cause une certaine rigidité de méthode, et celle-ci, à son tour, l'assimilation des sciences supérieures aux sciences inférieures. Jaloux d'imprimer à la science de l'esprit le caractère de certitude qui est le propre des sciences physiques, ils voudraient en éliminer toutes les parties où il y a encore place à la controverse, où du moins les débats ne promettent pas d'être tranchés à bref délai par des expériences plus nombreuses ou mieux dirigées. Ils ne voient pas que ce mode de procéder, convenable en effet pour les questions particulières des sciences physiques, est déjà insuffisant quand se posent les questions générales; qu'ensuite son application est des plus restreintes dans les sciences biologiques, où des problèmes assez limités, résolus par des expériences décisives, sont restés encore longtemps en suspens. La raison de ce fait se trouve dans la complexité des phénomènes dont le rapport ne peut être saisi instantanément par les esprits mal préparés et veut, pour être compris, un changement lent des habitudes intellectuelles. Il en est de même *à fortiori* dans les sciences psychologiques et sociales. Beaucoup de solutions très exactes y ont été longtemps repoussées, non pas seulement parce que (comme l'a cru Pascal) certains intérêts tenaient les hommes attachés aux solutions contraires, mais aussi parce que des arrangements d'idées relativement simples ne sont pas facilement remplacés par des arrangements plus complexes. En admettant donc que la vérité pût être dans les sciences supérieures découverte instantanément, elle ne pourrait pénétrer dans les esprits que peu à peu et au prix de débats prolongés ; il faudrait toujours que les premiers qui la voient encourent le risque de la contradiction pour la faire prévaloir et se résignent à produire quelque scandale. Mais il n'en est pas ainsi et il est devenu banal que la

vérité dans cet ordre de connaissances ne s'obtient, toujours en raison de la complexité des phénomènes, que par approximations successives, c'est-à-dire par des solutions incomplètes, erronées, entre lesquelles une lutte pour la survivance s'établit : les plus compréhensives éliminent celles qui le sont moins et les absorbent. N'en doit-il pas aller de même dans la philosophie, dans la science qui surpasse en complexité et en généralité toutes les autres (1) ? La vérité n'y doit-elle pas être plus malaisée à démêler et à répandre, et les habitudes d'esprit nécessaires à l'investigation comme à l'intelligence de cette vérité, ne doivent-elles pas s'acquérir avec plus de lenteur et de difficulté ?

Si encore on pouvait suspendre son jugement sur toutes ces questions délicates ! mais, qu'on veuille bien le remarquer, ce sont précisément les questions les plus délicates sur lesquelles nous sommes obligés de nous résoudre le plus rapidement. Nous ne sommes pas tenus de nous faire une opinion sur les problèmes des sciences mathématiques ou physiques; nous sommes obligés d'en professer une sur la plupart des problèmes des sciences morales; les néces-

(1) Un des arguments les plus spécieux contre la philosophie est celui qui consiste à lui reprocher de manquer d'objet distinct; chacune de ses parties se détachant successivement, elle sera bientôt réduite, dit-on, à des généralités, et ces généralités deviendront de moins en moins sûres, à mesure que les sciences particulières se ramifieront en branches plus abondantes. Elle serait destinée ainsi à s'évanouir faute d'un objet distinct, saisissable. — Il nous semble que l'on donne une idée très nette de la philosophie en disant qu'elle a pour objet de systématiser la connaissance et l'action, la spéculation et la pratique dans l'individu et la société; elle aurait ainsi pour fonction la centralisation suprême des informations venues du dehors et des impulsions correspondantes dans l'organisme individuel et social. Quant à délimiter exactement ses frontières, la tâche est aussi impossible que pour les autres sciences, et on peut mettre au défi le biologiste et le sociologue comme le philosophe, de fixer les limites essentiellement mouvantes de leurs sciences respectives, sans rien prouver contre leur légitimité.

sités de la vie sont là qui nous pressent; il nous faut choisir un genre d'éducation pour nos fils, prendre parti dans les débats politiques, avoir des idées arrêtées sur des systèmes économiques en présence, etc. Rien ne sert d'alléguer que la question n'est pas mûre; le doute méthodique n'est pas de mise ici, car si les difficultés doivent rester pendantes sur les points indiqués pendant soixante ou soixante-dix ans encore, que voulez-vous que je fasse d'ici là? D'ailleurs Descartes lui-même ne voit dans le doute méthodique qu'un artifice, une manière piquante de recommander la circonspection, un paradoxe logique qu'il ne faut pas prendre à la lettre; il n'y fait que deux petites réserves, *toute une religion et toute une morale*, à part cela il est résolu à douter de tout! Nous tous tant que nous sommes n'agissons pas autrement, nous avons notre siége fait; au moment où nous déclarons que nous ne savons rien, nous avons notre idée de la vie, notre religion, notre morale toutes prêtes, et d'heure en heure les évènements nous somment de les appliquer. Ceci tient aux rapports de la théorie et de la pratique, l'un des problèmes les plus importants de la philosophie. Si la science a fini par être cultivée pour elle-même, avec le plus entier désintéressement, et si on ambitionne pour ses résultats, en tant que spéculation pure, une certitude absolue, en réalité son vrai but est de servir à la pratique et à ce point de vue elle est à jamais relative, destinée à répondre par des solutions provisoires à des besoins passagers. Notre science est pour en vivre, sinon elle ne vaut pas une heure de peine. Quand donc il y a des opinions que la plupart des savants en Europe trouvent bonnes à diriger leur vie, on peut être sûr qu'en dépit de ce respect humain scientifique dont nous parlions tout à l'heure, le moment est proche où elles se dégageront des consciences, et formeront un corps de théories explicites, de doctrines rationnelles. Elles seront exprimées et défendues parce qu'on en aura besoin et dans la mesure où elles répondront aux nécessités pratiques, elles seront acceptées.

Voilà la philosophie de demain, qui est déjà pour un petit nombre la philosophie d'aujourd'hui. Le spiritualisme tra-

ditionnel professé encore à l'heure qu'il est par des esprits très indépendants et très fermes, tend visiblement à se fondre avec le dogme théologique dont il n'était à l'origine qu'un prolongement à peine distinct. Il ne répond plus que difficilement aux exigences de la conscience individuelle et aux besoins de la vie sociale. En fait une multitude de penseurs ont cessé de lui emprunter sa morale et repoussent sa politique. Si ces savants, si ces philosophes ne se sentent pas obligés par cela même à se faire une nouvelle morale et une nouvelle politique, sinon absolument certaines, du moins réunissant toutes les probabilités possibles, alors qu'ils cessent de dédaigner les doctrines anciennes, qu'ils reviennent à l'enseignement qu'ils ont reçu dans leur enfance. Si leur abandon est sans retour, qu'ils se mettent à l'œuvre et accueillent avec sympathie les efforts tentés par les hommes de cœur de tous les pays pour donner à la génération actuelle un *credo* scientifique.

Mais, dira-t-on, c'est une religion nouvelle que vous annoncez? Non; la philosophie ainsi entendue a quelque chose de commun avec la religion, puisqu'elle aspire à gouverner la vie et présente aux consciences un aliment moral ; mais elle en diffère non seulement en ce qu'elle n'admet pas le surnaturel comme la plupart des dogmes religieux, mais encore, en ce qu'elle n'attribue à ses enseignements qu'une valeur relative. Toutes les religions, même les religions philosophiques érigent leurs dogmes en vérités absolues ; c'est là le signe le plus irrécusable de l'altération des facultés d'Auguste Comte, d'avoir prétendu à une sorte d'infaillibilité dogmatique et ses disciples directs ne peuvent pas faire à la mémoire de ce philosophe une plus grande injure que de le traiter en révélateur et de considérer tout enseignement venu de lui comme une vérité définitive. Les Chinois ont fait de même pour Confucius, qui ne se donnait, lui, que comme philosophe, et a été adoré comme prophète. —A part ces différences, la religion ne peut être aux yeux de ceux qui rejettent le surnaturel qu'une philosophie incomplète : de l'état religieux à l'état scientifique et philosophique on peut passer par une série d'états intermédiaires délicatement gradués, et réciproquement une école philoso-

phique peut dégénérer par le culte qu'elle rend à son fondateur ou autrement en une secte religieuse. Le Platonisme est l'âme de la métaphysique chrétienne. Il est certain même que la philosophie peut tenir lieu de religion à ceux qui n'en ont pas ; et c'est précisément pour cela qu'elle n'est pas près de périr, car le nombre de ceux qui n'ont pas reçu d'enseignement religieux, ou qui, ayant trouvé insuffisant celui qu'ils avaient reçu, l'ont rejeté, devient de plus en plus considérable. Dans ce cas la philosophie est appelée à rendre les mêmes services sociaux que la croyance qu'elle remplace.

Nous avons paru nous écarter des philosophes italiens ; nous ne faisons cependant que développer la conception de la philosophie qu'ils professent plus ou moins explicitement. Comme les autres nations de l'Europe, l'Italie a ses penseurs indépendants, décidés à vivre de leurs croyances scientifiques, et persuadés que la raison s'appliquant aux phénomènes, sans rien chercher au delà, suffit à l'organisation politique des sociétés comme aux besoins moraux des individus. Par là cette nation jusqu'ici séparée des autres, ou du moins livrée aux chimères platoniciennes et dépourvue de toute influence, entre définitivement dans le concert européen. On n'a qu'à parcourir ce court volume pour s'en convaincre.

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES

CHAPITRE PREMIER.

DE LA RENAISSANCE A ROMAGNOSI ET A GALUPPI ; AUSONIO FRANCHI.

Les origines de la philosophie expérimentale en Italie sont anciennes. Le génie latin a toujours été ami du fait. Même en religion, il a toujours eu une vive inclination pour les réalités concrètes. Sans remonter jusqu'à Lucrèce, n'oublions pas du moins qu'au XVIe siècle, l'Italie a pressenti avant l'Angleterre les ressources que devait offrir à la découverte la méthode d'observation. La tradition fondée alors par de grands esprits subsista. Galilée n'est point un accident dans l'histoire de la pensée italienne. Et bien que favorable (surtout vers la fin de sa vie) à une sorte d'*à priori* psychologique, c'est par sa prédilection pour l'étude des faits que Vico fut conduit aux vues qui l'ont immortalisé. Dès 1754, les phénomènes sociaux étaient étudiés du point de vue de l'expérience à Naples, dans la première chaire d'économie politique fondée en Europe, par Genovesi, grand admirateur de Locke. L'abbé Galiani, dont le *Traité sur le commerce des grains* parut en 1770, peut être regardé avec lui comme le précurseur d'Adam Smith (1). A ces

(1) **Miraglia** : *I principii fondamentali dei diversi sistemi della*

deux noms, il suffit de joindre ceux de Lampredi, de Spedalieri, de Carli, de Verri (*Meditazioni sull' economia politica*, 1771) et de Beccaria pour montrer que l'Italie a participé de bonne heure au grand mouvement qui entraînait le XVIIIe siècle vers l'étude positive des faits sociaux.

Vers le même temps (1758), Condillac venait passer dix ans à Parme et sa présence donnait une nouvelle impulsion aux tendances spontanées du génie péninsulaire vers la philosophie des sens. Du palais du jeune prince, son élève, l'enseignement de Condillac se répandait dans les écoles de Parme et de Plaisance ; bientôt il était porté à travers les différentes parties de l'Italie par le Père Soave, traducteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, ennemi résolu des idées innées. Mais Plaisance et le collége Albéroni restèrent le principal foyer de l'influence française. C'est là que furent élevés, presque en même temps (vers 1780), deux philosophes éminents, courageux patriotes à l'occasion, Gioia et Romagnosi, qui vécurent jusqu'au second tiers de notre siècle et avec lesquels nous touchons à l'époque contemporaine, puisque Romagnosi a compté Ferrari et Cattaneo parmi les plus enthousiastes de ses disciples.

Gioia et Romagnosi tendent également à une fin pratique. Assurer le bonheur des hommes par la connaissance exacte des faits sociaux et de leurs lois ; pour cela envisager la société, — et l'homme tout entier, par conséquent, — comme un objet naturel, relevant de la

filosofia del diritto e la dottrina etico-giuridica di G.-G.-E. Hégel. Napoli, 1873, et *Le due fasi della scienza economica in rapporto allo svolgimento della filosofia moderna*, id. 1875.

méthode d'observation, n'est-ce pas là bien avant Comte, l'essence de la philosophie positive? n'est-ce pas le meilleur de la tradition que le XVIIIe siècle a léguée au XIXe ?

Gioia était très préoccupé de tracer des règles sûres pour rendre efficace l'emploi des sens, notre seul moyen de connaître, suivant lui. C'est de ce point de vue qu'il attribue une importance considérable à la statistique, c'est-à-dire, dans un sens étendu, à l'art de déterminer l'*état* des objets utiles ou dangereux à l'homme, de le constater, de le vérifier. La statistique devient, ainsi envisagée, l'instrument général des sciences morales et politiques. Elle révèle à Gioia une curieuse classification des faits sociaux et lui inspire une fine analyse des éléments divers qui entrent dans l'idée de mérite : difficulté vaincue, utilité, désintéressement, convenance sociale. S'élevant plus haut, il se demande si les phénomènes économiques, bien que naturels, peuvent s'accomplir harmonieusement sans être soumis comme les forces organiques à quelque pouvoir régulateur, et il tire de l'observation même une théorie du *frottement* dans la machine sociale. Le conflit inévitable des activités individuelles livrées à elles-mêmes, entraînant de fréquentes pertes de forces, dans bien des cas et pour beaucoup de créations utiles l'Etat doit intervenir. Ainsi sa méthode l'affranchissait des erreurs commises en cette matière par les économistes *à prioristes* du siècle précédent Une psychologie ouvertement sensualiste servait de base à ses conceptions politiques ; l'idéal était pour lui ou une simple reproduction du réel, ou un produit de la faculté qui combine les éléments du souvenir; dans ce cas il ne répond à rien.

Romagnosi, plus métaphysicien, souvent obscur, non seulement dans son langage, mais aussi dans sa pensée, recourt déjà à un mystérieux sens logique d'unification et de division pour expliquer la connaissance, et, par beaucoup de côtés, s'échappe vers l'idéalisme. Mais il bannit l'absolu de son système, insiste sur les limites de notre intelligence que borne de toutes parts le phénomène, et, en morale, maintient le parallélisme des lois morales et des lois de la nature. L'homme n'a pas d'autre but que de se conserver, de prospérer et de se perfectionner; comme il ne peut obtenir ce résultat que dans la société de ses semblables, il a envers eux des obligations : le devoir est l'ensemble des conditions nécessaires sous lesquelles l'homme assure son propre bonheur. On le voit, nous ne sortons pas de l'eudémonisme. L'idéal n'est encore ici que l'image du bonheur et du perfectionnement à venir, qu'il s'agit d'accommoder aux conditions du possible, c'est-à-dire aux lois de la nature et de la raison. La liberté absolue, par exemple, rêvée par certains économistes à principes, lui paraît la négation même de la vie en commun, qui suppose toujours un pouvoir modérateur, un frein gouvernemental.

Il avait une vue claire de l'enchaînement nécessaire des phénomènes sociaux. Sa *Genèse du droit pénal*, dont de nombreuses pages sont empruntées au *Système de la nature* du baron d'Hollbach, repose sur la croyance la plus ferme au déterminisme des actions humaines. « Il faut admettre, dit-il, comme un axiôme, tant en morale qu'en législation, qu'il existe une infaillible et constante connexion entre les motifs qui sont présentés à l'entendement et les déterminations de l'activité humaine, et ces déterminations sont toujours relatives et propor-

tionnées à l'énergie de ces mêmes motifs. » La société est donc sûre, en présentant aux intelligences la crainte du châtiment, d'exercer sur les volontés une répulsion égale à l'impulsion des désirs mauvais. Le but de la peine n'est pas la réparation du droit outragé, c'est seulement la défense sociale : par la crainte qu'elle inspire elle atteint son but.

Romagnosi mérite surtout de vivre dans la postérité par sa sociologie. Si on compare sa doctrine sociale à celle de ses contemporains français, de Guizot par exemple qu'il connaissait, et dont il a fait la critique, on la trouve infiniment supérieure. Il sait que cette science est la plus complexe et la plus difficile de toutes, celle qui doit par conséquent s'achever la dernière. (*Des lois de la civilisation*, Florence, 1834, p. 248.) Il entrevoit que le « corps social » dans son ensemble, est un organisme vivant dont il faut faire la « physiologie. » Il signale les différences qui séparent l'agrégation humaine des autres agrégations d'êtres vivants, et parmi ces différences, le privilège dont elle jouit de se régir elle-même, de se perfectionner par suite, en variant et en multipliant ses propres fonctions (p. 19). Il devine la loi des actions lentes; il reconnaît que la lutte est inévitable entre les parties croissantes du grand organisme; pour lui chaque nation et l'humanité tout entière se développent comme l'individu, suivant certaines phases préalablement déterminées, sous le double empire d'une raison interne et de circonstances extérieures fortuites. Il admet le progrès sans croire pour cela à un perfectionnement sans limites. Personne, pas même Auguste Comte, n'a parlé en termes plus exacts et plus frappants de la continuité de la vie sociale, et de cette admirable

liaison qui unit dans l'immortalité de ce grand corps les générations successives. C'est lui qui le premier a remarqué l'importance des moyens symboliques de toutes sortes, paroles, écrits, monnaies, papiers fiduciaires, mesures, signaux multiples par lesquels les idées et les valeurs circulent incessamment dans la société comme le sang dans l'organisme individuel. S'il a été jusqu'à soutenir que la civilisation n'était née spontanément nulle part, mais qu'elle avait été communiquée à tous les peuples où elle a brillé successivement, c'est qu'il ne croyait pas pouvoir exagérer le rôle de la tradition, sans laquelle à ses yeux l'unité de l'espèce humaine serait absolument inexplicable. Mais il n'en attribue pas la source à une révélation surnaturelle. « Il n'existe pas dans le monde des nations de puissance éducatrice supérieure à l'humanité, extérieure et visible ; la civilisation est l'œuvre des hommes. » La nature seule a mis en mouvement les facultés humaines qui, à défaut de stimulant, seraient restées endormies.

Nous ne devons parler de Romagnosi qu'autant qu'il est nécessaire pour l'intelligence de la philosophie contemporaine. Comme Gioia et Romagnosi, l'abbé Testa Alfonso avait puisé au collège Alberoni un goût vif pour la philosophie de la sensation. A mesure qu'il vieillit, il se rapprocha du criticisme de Kant, qu'il finit par adopter tout à fait. C'était un ecclésiastique modeste et ami de la paix, qui vécut comme précepteur loin de toute agitation politique et ne porta point son attention sur les problèmes sociaux.

Tel est aussi le caractère de Galuppi, humble employé des finances à Naples, qui resta toujours étranger à la vie politique, dangereuse du reste pour un philosophe

sous le règne des Bourbons. Il ne connaissait pas les travaux de Gioia et de Romagnosi (tant il y avait peu de rapports entre les diverses parties de l'Italie à cette époque !), quand il publia à 49 ans son *Essai philosophique sur la critique de la connaissance* (1819-1832), suivi plus tard d'une *Philosophie de la volonté* (1832-1840). C'est un penseur plus moderne que Gioia et Romagnosi; sa manière de poser les problèmes se ressent de l'influence kantienne qui commençait à se répandre en Italie. S'il ignore ses compatriotes, il est fort instruit sur l'histoire de la philosophie antérieure en Europe. Il sait qu'il tente en Italie une œuvre analogue à celle que Reid venait d'accomplir en Ecosse : « éviter le scepticisme en se frayant une route intermédiaire entre l'école de Locke et celle de Kant, entre le sensualisme et l'idéalisme transcendantal. » (Ferri, *Histoire de la philosophie italienne*, vol. I, p. 43.) Sa doctrine est un spiritualisme timide, fondé sur l'expérience. En somme, bien que prétendant corriger Locke, il procède encore de lui et se rattache à lui par Genovesi, son prédécesseur immédiat. Ainsi, le royaume de Naples a eu jusqu'au milieu de ce siècle sa tradition expérimentale, comme le nord de l'Italie avait eu la sienne au commencement; Genovesi, puis Galuppi y dérivent de Locke, comme Gioia et Romagnosi ont suivi Condillac.

C'est souvent par les philosophes de second ordre plus que par les génies les plus en vue que l'on peut juger des tendances d'une époque. Pendant que Galuppi enseignait avec éclat dans la chaire qu'il avait tardivement occupée à l'université de Naples, vivait dans la même ville un philosophe, prudent jusqu'à la timidité, Vincenzo de Grazia, dont la pensée présente un assez

vif intérêt rétrospectif. Il se renferma le plus souvent dans les études psychologiques; élu député par la province de Cantazaro, il ne garda pas longtemps son mandat qui lui fut retiré par un coup de force du gouvernement et revint à la philosophie. La circonspection de son caractère ne l'empêcha pas de rester assez fermement attaché à sa doctrine, qui consistait en un sensualisme exact, dégagé des emprunts que Galuppi avait faits au criticisme. Il adressait à Kant le reproche que les partisans de l'évolution devaient lui faire plus tard, à savoir de ne pas rechercher les origines de la conscience primitive et de s'en tenir à la description de la conscience actuelle. Il suivait en cela les tendances de son propre esprit, car toute philosophie du fait doit se transformer tôt ou tard en une philosophie du devenir ou de l'évolution; mais il subissait de plus, sans doute, l'influence d'un certain Borelli, qui dès 1825 (sous le pseudonyme de P. Lallebasque), avait devancé Herbert Spencer en étudiant la genèse de la pensée du point de vue physiologique. C'est surtout par ses affinités avec A. Comte que la pensée de V. de Grazia mérite d'attirer l'attention. Il divise l'histoire en trois époques, dont deux, l'âge de la métaphysique et l'âge de la science figurent dans la division positiviste. « Il est urgent, comme disait Comte de Grazia, d'écarter de la science de la pensée toute spéculation métaphysique, pour forcer la raison à la méthode d'observation pure. » Le nom de *positive* est même formellement attribué par lui à la science ainsi affranchie. Il a la même aversion que Comte pour l'esprit théologique. Il fixe comme but à la science de prévenir l'expérience et de fournir ainsi des règles précieuses à tous les arts; il dirait presque :

savoir, c'est prévoir. Il rejette comme les positivistes toute idée *à priori*, toute idée innée : le jugement n'est qu'une observation. Toute recherche sur l'essence des choses doit être bannie, etc. Une dernière ressemblance rapproche les deux philosophes : tous les deux sont prolixes et ont laissé de volumineux ouvrages. La question se pose assez naturellement de savoir si l'un a fait quelque emprunt à l'autre. Il est infiniment probable que bien que contemporains, ils ne se sont pas connus. Quand une doctrine apparaît, on peut être sûr qu'elle a été mûrie par les travaux isolés d'un certain nombre de penseurs; le dernier venu ne fait que la formuler plus nettement, et presque toujours le progrès naturel de la pensée collective détermine son éclosion simultanée en plusieurs lieux à la fois (1).

Ainsi, pendant tout le premier tiers de ce siècle, la philosophie italienne, au nord comme au midi de la péninsule, à Milan comme à Naples, s'acheminait d'un mouvement continu vers une sorte d'empirisme critique qui paraît bien, quand on le considère dans ses traits essentiels, n'être autre chose qu'un positivisme anticipé. Il était à prévoir que le Napolitain, déjà touché par l'influence allemande, la ressentirait de plus en plus, que Kant y serait bientôt délaissé pour Hégel, qu'enfin l'hégélianisme y donnerait la main à la philosophie de l'évolution, comme cela est en effet arrivé. On pouvait s'attendre aussi que les jeunes disciples de Romagnosi, Ferrari et Cattaneo ne vaincraient pas sans peine, en dépit de leur enthousiasme, les résistances que le passé

(1) Voir l'excellente étude de M. Fiorentino sur V. de Grazia, dans le *Giornale Napoletano* de février, juin et août 1877.

intellectuel de leurs compatriotes rendait inévitables ; et que même en Lombardie, là où les souvenirs de la révolution française conspiraient avec la hardiesse naturelle de la race pour préparer l'avènement d'une philosophie scientifique, ils seraient vivement combattus. Mais ce que l'on eut difficilement deviné, à moins de pénétrer dans l'intimité de la conscience nationale, c'était la fortune soudaine, éclatante, irrésistible, qui était réservée à l'idéalisme théologique, et l'arrêt que devait subir pendant plus de vingt ans le progrès de la philosophie expérimentale.

Mais il fallait que l'unité italienne se fît. Pour entraîner dans un élan unanime les volontés inquiètes, pour donner une satisfaction aux âmes de plus en plus troublées et dont quelques-unes se consumaient dans un scepticisme désespéré, voisin des enthousiasmes aveugles (Léopardi), pour répondre aux aspirations tout à fait démesurées qui se manifestaient alors en Italie comme dans le reste de l'Europe, l'empirisme critique ne suffisait pas ; et quand il s'agissait d'entraîner tout un peuple, ce n'était pas assez non plus d'un petit nombre d'hommes froids et méditatifs. L'idéalisme répondait mieux à de tels besoins, et le clergé partout présent, partout populaire, était naturellement appelé à produire et à propager la poétique doctrine en l'associant au réveil de l'idée italienne. Il entrait dans les plans ironiques de la nature que l'Eglise préparât à son insu l'avènement d'un état de choses qu'elle devait maudire plus tard.

Jusque-là la spéculation avait eu un caractère laïque et moderne. Les prêtres mêmes qui s'y étaient adonnés ne s'étaient montrés soucieux que des intérêts de la

science. A ce moment (1830-1837), deux prêtres, nourris de scolastique, mais armés comme prêtres et comme patriotes d'un double charme bien fait pour fasciner les Italiens, Rosmini et Gioberti, entrent successivement en scène et viennent jeter au milieu de l'agitation profonde des esprits, des œuvres à la fois arides et passionnées, dont le but avoué était de faire triompher ensemble l'une par l'autre la théologie chrétienne et la liberté, la cause de la religion et celle de la patrie. L'effet en fut immense. La jeunesse fut tout entière séduite, et des hommes faits, acquis à d'autres doctrines, se virent même ébranlés. Le comte Mamiani, qui comptait parmi les disciples notables de Romagnosi, converti à son tour, ayant appris dans son séjour en France (1831-1846) comment on fonde un enseignement d'Etat, se chargea d'organiser le mouvement créé par les deux apôtres philosophes et le détourna doucement au profit des vues pratiques de Cavour (1). Vers 1860, alors que ce même comte Mamiani était ministre de l'instruction publique, l'entreprise idéaliste atteignit l'apogée de son succès ; les chaires étaient remplies de ses sectateurs, les livres classiques se rédigeaient sous son inspiration ; les uns et les autres avaient l'agrément de l'Eglise ou faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour l'obtenir. L'Italie semblait renier sa tradition scientifique, mais, à ce prix elle se faisait une alliée de l'une des forces nationales les plus redoutables, et traversait victorieusement la crise décisive où se constituait son unité. — Vivre, c'est se faire illusion, et on ne crée rien sans un peu de foi.

(1) Le frère de Cavour a publié un ouvrage de philosophie idéaliste, Turin, 1841.

Pendant ce temps, la philosophie allemande n'avait pas cessé d'envahir le midi de la péninsule. L'impulsion donnée par Galuppi, continuée par Colecchi, entraînait toute une pleiade d'esprits distingués. Vers 1848, Naples comptait parmi ces jeunes étudiants en germanisme les deux frères Bertrando et Silvio Spaventa, F. de Sanctis, Camillo de Meis, Antonio Tari, Nicola Marselli, Federico Persico, Stanislao Gatti, qui tous devaient devenir des écrivains ou des professeurs de talent. Bertrando Spaventa, esprit très souple et très étendu, enseigna dès les années suivantes, à Modène et à Turin, un hégélianisme raisonnable et chercha dans les philosophes italiens de la Renaissance les ancêtres d'une Renaissance nouvelle. Il était déjà de retour à Naples quand M. Véra (antérieurement à Milan), y vint, en 1861 professer l'hégélianisme orthodoxe ; il le combattit, mais il eut lui-même à se défendre contre les giobertistes, encore nombreux, qui persistaient dans leur chimère de philosophie nationale. En somme, c'était une mêlée d'idéalistes; seulement l'idéalisme hégélien (orthodoxe ou non) était bien différent de l'idéalisme tempéré : le premier, en se développant, allait produire un notable mouvement historique et économique, le second n'était qu'un éclectisme sans avenir, et qui, comme doctrine, en dehors des circonstances politiques qui lui avaient donné naissance, devait faire bientôt double emploi avec le catéchisme catholique. Les progrès de l'idéalisme sous toutes ses formes servirent, néanmoins, incontestablement à répandre et à fortifier les études philosophiques ; il imposa aux esprits une gymnastique utile, il les contraignit à pénétrer les systèmes les plus ardus de la métaphysique des Grecs et des Allemands.

Mais le résultat le plus clair de cette période fut la conscience que l'Italie prit d'elle-même comme nation pensante par son retour aux sources du XVIe siècle. Depuis lors, en effet, elle s'était en vain cherchée elle-même; elle n'avait jamais retrouvé son unité morale. Elle la ressaisissait au contact des œuvres puissantes par lesquelles elle-même avait jadis inauguré l'ère scientifique moderne. Le comte Mamiani, le premier, porta son attention sur cette glorieuse époque ; son *Rinnovamento* date de 1834 ; il n'avait pas encore conçu le dessein de régénérer l'Italie par la théorie des idées et vit bien que le *naturalisme* fait la force et la grandeur de la Renaissance. L'*Histoire des sciences mathématiques* de Libri, l'*Histoire de la médecine* de F. Puccinotti suivirent lentement ce premier essai. Mais l'Ecole de Naples reprit avec une nouvelle vigueur l'œuvre commencée. Spaventa étudia Bruno et Campanella, il rattacha le XVIIe siècle au XVIe en montrant dans les penseurs italiens les prédécesseurs de Descartes ; son disciple et son ami Fiorentino fit voir à son tour que Telesio avait devancé Bacon et tira de l'oubli la philosophie de Pomponace : philosophie qui ramène l'Etre du monde suprasensible dans celui-ci et tend à expliquer les fonctions de l'âme par le développement de la matière. D'autres travaux plus récents contribuèrent à révéler à l'Italie son propre génie en faisant revivre ce temps où elle a influé si heureusement sur les destinées de l'esprit humain ; nous ne pouvons que nommer en ce moment les ouvrages de M. Berti sur Bruno, Galilée et Copernic, de M. Ferri sur la Psychologie de Pomponace, de M. Siciliani sur Galilée, de M. Villari sur Savonarole et Machiavel.

En même temps qu'à la philosophie et à l'histoire, l'activité de l'école hégélienne s'étant appliquée à l'esthétique littéraire et à l'économie politique, elle se trouva en mesure de fournir des candidats aux chaires de l'enseignement supérieur qui devenaient vacantes et peu à peu occupa bon nombre d'entre elles. De ce côté, l'école officielle lentement envahie, perdit sans lutte quelques-unes de ses plus fortes positions. Mais elle essuya d'autre part des attaques violentes qui la dépouillèrent rapidement du prestige passager dont elle avait joui.

L'état de l'opinion changeant en Italie, son alliance avec la théologie qui avait été pour elle une cause de force devint rapidement une cause de faiblesse. De nombreux ecclésiastiques, giobertistes ou rosminiens, s'étaient, par la force des choses, ralliés à elle et étaient entrés sous son patronage dans l'enseignement public. Leur position devenait de plus en plus fausse à mesure que l'antagonisme était plus marqué entre les idées modernes et la papauté. Vers 1850, les livres de Lamennais, de Pierre Leroux, de Comte et de Quinet commençaient à pénétrer dans la haute Italie et y ravivaient les ardeurs mal éteintes des révolutions anciennes et récentes. Dans ce milieu, les discussions philosophiques prirent inévitablement le caractère de luttes politiques et religieuses. Un ancien prêtre que la pratique du confessionnal avait fait sceptique (1), et qui

(1) Voici comment Franchi raconte le naufrage de ses croyances; ce passage est le pendant de la fameuse nuit de Jouffroy.

« Les opinions que je professe aujourd'hui ne sont pas celles où j'ai été élevé; elles ne sauraient être attribuées par conséquent à la force des habitudes ou à l'effet des préjugés. J'ai passé mon adolescence et ma jeunesse sous la discipline du collège et du

ressentait pour l'Eglise cette haine qui suit les affections trompées, Ausonio Franchi, assaillit dès 1852 la philo-

séminaire, discipline qui trouva toujours en moi un élève non seulement docile, mais affectionné, et dévoué jusqu'au scrupule et à la passion. Mes pauvres études de littérature, de philosophie et de théologie ne sortirent jamais du cercle de la plus pure et de la plus jalouse orthodoxie romaine, et mes maîtres de prédilection furent les *Saints* et par-dessus tous Thomas d'Aquin et Alphonse de Liguori. Deux seules affections gouvernèrent cette période de ma vie : l'étude et la piété; et jusqu'à l'âge de 23 ans où je fus ordonné prêtre, je n'eus pas d'autre occupation, je ne goûtai pas d'autre plaisir que la lecture et la prière. Pour tout dire d'un mot, si ce n'avait été la prudente fermeté d'un père bien aimé, je serais entré, comme je l'avais résolu à part moi, dans la compagnie de Jésus, l'institut où il me paraissait plus facile que partout ailleurs de rassasier ma soif de savoir par l'étude, et mon zèle de travailler pour Dieu, par les missions. Ainsi le printemps de ma vie ne connut pas d'autres joies que celles du sacrifice et de la terreur, et ne goûta pas d'autres délices que celles de l'oraison et de la pénitence. Quand je repasse en moi-même maintenant ces années si tristes en même temps et si douces, dans lesquelles, pour moi, la poésie de la jeunesse ne jeta pas une fleur, ne fit pas éclore un sourire, n'éveilla pas un seul battement de cœur, ah ! je sens bien que mon âme frémit au souvenir de cet état d'exaltation fébrile auquel un mysticisme fanatique l'avait follement attachée, mais elle en frémit comme d'un malheur, non comme d'un remords. Ma foi avait gardé jusqu'alors toute la simplicité, toute la candeur, tout l'abandon de l'enfance et celui-là seul qui en a fait pour soi l'expérience, peut comprendre cette mystérieuse condition d'un cœur qui, à force de vertu, égare la conscience, renie la raison par excès de piété et se jette par amour de Dieu dans un délire volontaire! Mais le sacerdoce fut pour moi l'aurore d'une nouvelle existence, et le premier rayon de lumière qui traversa mon esprit, jaillit, chose incroyable! du confessionnal.

Au premier contact de mon âme avec la réalité de la vie, à entendre cette histoire de misères et de douleurs que l'homme et la femme du peuple venaient déposer en pleurant et en tremblant

sophie orthodoxe et, aux applaudissements du grand public, devenu juge du débat, porta des coups hardis à

dans mon sein, je commençai à sentir une répugnance entre la doctrine morale des écoles et la voix intime des consciences. De là les premiers assauts du doute. Pour tranquilliser mon esprit, je repris donc l'étude et l'examen des principes théologiques que j'avais toujours regardés comme des vérités éternelles et absolues. Alors, pour la première fois, je m'aperçus que mes études avaient été dirigées non par l'esprit de vérité, mais par l'esprit de secte; et quand je croyais les avoir terminées, je vis que j'avais à les recommencer. Je n'hésitai pas un instant. Un nouveau monde, encore confus, s'ouvrait à mes regards, et un secret pressentiment m'avertissait que derrière les questions sur la morale jésuitique surgissaient d'autres questions bien plus graves et bien plus importantes, et que sous les cas de conscience se cachait tout le système de la religion, de la science, de la société et de la vie. Et je n'hésitai pas un instant. Comme par instinct, je jugeai que la vie à laquelle je m'acheminais ne pouvait être de celles qui mènent aux emplois et aux honneurs; et sur-le-champ, de bon gré, je renonçai à ceux qui m'avaient déjà été conférés; je pris vis-à-vis de moi-même la résolution de demeurer dans une condition tout à fait privée et indépendante; je restai, dans la suite, ferme dans mon dessein, résistant plusieurs fois aux instances de mes amis et aux séductions de la fortune, et afin de pouvoir m'adonner tout entier à l'étude et au culte du vrai, je me résignai d'avance à une vie obscure, laborieuse, difficile, tournant le dos à la carrière lucrative et honorable qui me souriait.

Je repris cependant le cours de mes études, et de la morale, je dus bientôt passer à la dogmatique, puis à l'histoire, et de proche en proche à la littérature, à la pédagogie, à la philosophie, à la politique. Ce travail qui produisit une révolution profonde et ineffaçable dans tout mon être fut d'abord une lutte formidable contre moi-même, contre les croyances que j'avais sucées au sein de ma mère et reçues de ses lèvres vénérées, contre les enseignements de l'école, contre les anathèmes de l'Eglise, contre les sophismes de l'amour-propre, contre les séductions de la peur : lutte qui coûta des larmes de sang à mon cœur, mais

la doctrine de l'absolu. Sa pensée n'était point vraiment originale; il adoptait les résultats de la critique de Kant et s'en servait pour mettre à nu les contradictions de la théologie traditionnelle, se réservant de réédifier sur le sentiment un spiritualisme plus vague et peut-être moins conséquent que celui de ses adversaires; ses attaques s'adressaient plutôt au dogme religieux qu'à tel ou tel système de philosophie; il remuait plus de passions que d'idées; son style, avec ses longues périodes savamment construites, sa poésie oratoire, son allure tantôt dramatique, tantôt familière et railleuse, était admirablement propre à la polémique et convenait peu à la science; mais ces défauts même aidèrent au succès de ses livres : il prépara la ruine de l'école idéaliste au moment même où celle-ci semblait organisée le plus fortement pour le gouvernement des esprits : dès ce moment, elle eut contre elle non seulement les philosophes des écoles adverses, hégéliens, kantiens, positivistes et matérialistes, mais encore tous ceux, et le nombre en

qu'il entreprit, qu'il soutint, dont il triompha à lui seul, dans le secret de la conscience, sans autre témoin, sans autre conseiller, sans autre juge que Dieu; lutte qui, chaque jour, m'arrachait de l'âme une à une ces convictions que j'avais jusqu'alors professées avec tout l'enthousiasme d'une foi pure et sans tache à laquelle j'avais voué la fleur de ma jeunesse, dans laquelle j'avais mis les délices les plus chères, les illusions les plus nobles, les espérances les plus douces de ma vie. » Ces pages montrent sous son vrai jour l'incontestable talent de Franchi. Un philosophe, un savant ne s'exprimerait pas ainsi. C'est la même inspiration que celle de Renan, la même tendance que celle de Comte, mais il manque au grand écrivain italien la culture scientifique que le premier reçut de son commerce avec l'histoire et la linguistique, le second de son commerce avec les sciences exactes.

est grand, qui faisaient profession d'incrédulité mondaine et se rattachaient au libéralisme avancé.

Attentif à suivre le mouvement de l'opinion, le gouvernement italien, par une décision qui l'honore, a, depuis (1868), appelé Franchi à enseigner la philosophie dans l'Académie de Milan. Du reste, le professeur s'efforça de voiler ses hardiesses par d'habiles compromis avec l'opinion de la majorité. Tout en brisant sous les coups d'une impitoyable logique les formules auxquelles s'attachait la foi populaire, il a toujours gardé de son éducation sacerdotale je ne sais quelle onction, quelle sentimentalité qui se mêlent à ses âpretés et à ses révoltes. Il démontre que l'idée d'infini est contradictoire, il nie la création et la Providence, et en même temps il s'emporte contre les matérialistes jusqu'à l'invective et annonce avec transports l'avènement d'une religion supérieure à toutes les religions passées. Ce n'est pas assez pour les croyants, c'est trop pour les incrédules. Aussi M. Franchi n'a-t-il pleinement réussi que dans ses attaques contre Mamiani et les mamianistes ; il est seul pour le reste ; son œuvre est négative et critique. Elle prépare la place à des constructions cosmologiques positives, qui seront inspirées par les méthodes scientifiques. Celles-ci seront pour l'idéalisme platonicien de plus redoutables rivales parce qu'elles envahiront dans les esprits la place que la métaphysique théologique y occupait, et qu'une doctrine, si ébranlée qu'elle soit, ne disparaît que quand elle a été remplacée.

CHAPITRE II.

ÉCOLE DE ROMAGNOSI : FERRARI (1811-1876), ET CATTANEO (1802-1869).

Pendant que l'idéalisme théologico-politique parcourait sa brillante carrière (1), les disciples que Romagnosi avaient laissés luttaient péniblement contre l'indifférence de leurs compatriotes et les circonstances adverses. Leur idéal politique était la fédération des provinces italiennes; en cela, ils faisaient revivre le vieux parti gibelin. On conçoit combien cette tendance dut les isoler au milieu du grand mouvement guelfe et unitaire dans lequel étaient entraînés tous les partis philosophiques et politiques de la péninsule, depuis les révolutionnaires mazziniens jusqu'aux naïfs apôtres de la papauté libérale. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir Ferrari passer la plus grande partie de sa vie en France et Cattaneo, après une existence orageuse et précaire, mourir, sinon inconnu, du moins presque oublié dans un petit village du Tessin, au bord du lac de Lugano. Ils ont

(1) Le comte Mamiani, qui a présidé à son organisation concrète, après avoir exercé une influence considérable comme chef du parti ministériel dans le parlement et tenu le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet Cavour, est aujourd'hui sénateur, conseiller d'État et membre du conseil supérieur de l'instruction publique.

eu comme philosophes la destinée qui était réservée chez nous à la génération républicaine de 1848, si l'empire avait duré. Heureux celui qui vient à son heure!

Et cependant ni l'un ni l'autre ne pourraient être oubliés sans injustice. Maintenant rassurée sur son unité, l'Italie sera fière d'avoir continué par eux l'effort du XVIII[e] siècle pour constituer les sciences sociales sur le solide fondement de l'expérience, et d'avoir eu, elle aussi, pendant que la plupart des penseurs du continent voyageaient dans les espaces à la poursuite des archétypes, son humble école de philosophie positive.

Romagnosi avait occupé de hautes fonctions dans l'administration et l'université, sous la domination française. Depuis la Restauration, il vivait dans la retraite et se consacrait à l'enseignement privé. Autour de lui, pendant ses dernières années, un groupe de jeunes disciples s'était formé parmi lesquels le plus enthousiaste et le plus aimé du vieux maître était avec Cantu (Cesare) et Cattaneo, le jeune Ferrari. L'enseignement de Romagnosi, les ouvrages des philosophes anglais et français du XVIII[e] siècle qu'il lut avidement décidèrent de son orientation intellectuelle. Il fut sceptique et empirique en philosophie ; et il appliqua sa doctrine à la philosophie de l'histoire.

Nous ne devons ni analyser tous ses écrits ni raconter sa longue existence; on sait qu'il avait à peine publié ses deux premiers ouvrages : l'un sur la «pensée de Romagnosi», l'autre sur celle de Vico, quand il quitta le royaume lombard-vénitien, où son génie impétueux se sentait mal à l'aise, et s'établit en France : que là il entra dans l'université française, et obtint à Strasbourg, une chaire que ses propres imprudences, les dénon-

ciations du parti clérical et la faiblesse du ministre lui enlevèrent presque aussitôt; qu'ensuite il écrivit dans la *Revue des Deux-Mondes* des articles fort remarqués sur la philosophie italienne et qu'enfin, entraîné par l'influence de Saint-Simon et de P. Leroux, il publia sa *Philosophie de la Révolution* et ses *Philosophes salariés*, violentes diatribes contre la politique conservatrice et ses défenseurs. On sait moins qu'en 1850, il sortit de France et se rendit à Capolago où il se rencontra avec Cattaneo, Macchi, Cernuschi dans les mêmes désirs de réformes sociales et les mêmes vœux pour la fédération italienne modelée sur la fédération suisse. C'est à ce moment que ses idées sont le plus aggressives et que l'exaltation de ses sentiments atteint son plus haut degré. Revenu en France, il se calme et spécule avec plus de suite sur l'objet constant de ses études : la philosophie de l'histoire; dans une série de livres historiques, il met à l'épreuve une théorie des mouvements de l'humanité, suprême expression de tout le travail antérieur de sa pensée, qu'il expose enfin dans un volume intitulé : *Théorie des périodes politiques.* Cet ouvrage, en tant que contemporain (1874), appartient plus particulièrement à notre sujet. Nous l'étudierons avec quelque détail.

Mais, auparavant, relevons ce nouveau fait à la louange du gouvernement italien que Ferrari, rentré dans sa patrie en 1860 et député de l'opposition, au moment même où il combattait la politique d'unification qui triomphait alors, fut appelé à enseigner dans les facultés de l'Etat et qu'il n'a tenu qu'à lui d'y développer ses idées en toute liberté jusqu'à son dernier jour.

Et d'abord quel lien unit les conceptions sur la mar-

che de l'humanité avec sa philosophie? Sa doctrine sur l'esprit, la nature et leurs rapports, a surtout été exposée dans sa philosophie de la Révolution; elle est obscure, et nous nous tromperions fort si elle était appelée à obtenir jamais une attention qu'elle a vainement réclamée lors de son apparition. Tour à tour empreinte de l'influence de Hume, de Rosmini, de Hégel et de Saint-Simon, elle manque toujours de l'homogénéité, de la suite et de la maturité qui rendent les systèmes viables; et elle est noyée dans des développements si abstraits en même temps et si métaphoriques, elle se précipite à travers un tel flot d'antithèses tourmentées et violentes qu'elle semble plus faite pour étonner le lecteur que pour le retenir et qu'on se demande si son auteur la professait lui-même avec une entière sincérité. Le style de Ferrari est le modèle de cette manière ampoulée et sybilline, si usitée jusqu'à nos jours des écrivains italiens : véritable pathos incompatible avec la recherche scientifique. A en juger d'après son ensemble, cette doctrine se ramène à un phénoménisme radical : le monde n'est qu'un ensemble de mouvements que ne gouverne aucune loi absolument stable. Les idées par lesquelles nous cherchons à le concevoir sont frappées d'irrémédiables contradictions, et les mouvements qui le composent se heurtent eux-mêmes dans un conflit sans fin. Un équilibre momentané résulte de la symétrie et du rhythme de ces mouvements antagoniques; puis le choc recommence. C'est ainsi que Ferrari fut amené à rejeter pour l'explication des événements historiques et les conceptions *à priori* auxquelles il reproche de prêter aux faits une cohérence, une unité qu'ils se plaisent à démentir, et les desseins providentiels qu'il repousse au

nom de l'immoralité profonde qui règne dans l'histoire, et le hasard qui n'explique rien et rendrait la marche de la civilisation absolument inintelligible. « Il considère les nations comme autant de masses animées d'un mouvement régulier et en opposition les unes avec les autres. Elles constituent pour lui un système variable dans ses éléments substantiels et dans ses lois. Chacune d'elles est considérée comme une force qui lutte avec ses voisines, suivant une impulsion qui leur est propre et provoquant une résistance correspondante. De là l'état de guerre primitif et naturel, la tendance des faibles à se coaliser contre les forts, des forts à s'organiser de façon à l'emporter sur leurs rivaux ; de là les différences politiques regardées comme des effets ou des modes concomitants d'oppositions mécaniques, comme des moyens pour rompre ou rétablir l'équilibre... De ce point de vue, dans lequel domine le principe de la conservation et de la transformation du mouvement, les nations et les races changent intérieurement d'aspect et de rapports réciproques, s'agrègent ou se désagrègent, sont des corps qui se meuvent dans l'espace et le temps, dont la vélocité peut être mesurée, déterminée arithmétiquement ; comme les graves, elles sont soumises à un mouvement uniformément varié ; comme les corps célestes, elles tournent périodiquement dans une orbite. » (Ferri, *Cenno su Giuseppe Ferrari e le sue dottrine ; Accademia dei Lincei*, 1876-77.) C'est ainsi que Ferrari, après avoir, par son scepticisme métaphysique, exclu le surnaturel de l'histoire, passe du mécanisme dans la nature à une sorte de mécanisme historique, et pense échapper au hasard sans recourir à la providence ni aux idées éternelles.

La *Teoria dei Periodi politici* expose une méthode destinée à fixer une mesure exacte des phénomènes sociaux et à investir les lois qui les régissent, d'un caractère de précision tel que la prévision sera dorénavant facile. Ce n'est pas sur l'intensité des phénomènes, sur leur grandeur intrinsèque que repose ce nouveau moyen de mesure ; c'est sur un élément beaucoup plus général, à savoir leur durée. Le problème est ainsi posé : étant donné un événement historique quelconque, ne peut-on pas le rattacher à une phase de la vie sociale d'une durée déterminée, dont la connaissance permette de prévoir de quels autres événements il sera suivi, non pas en lui-même, mais comme membre d'une série dont le terme est fixé mathématiquement ? Cela suppose que les phases de la vie sociale se suivent dans un ordre déterminé, car autrement, comment saurait-on de quels événements sera composée la série nouvelle ? Et en effet, l'auteur se fait fort de résoudre en même temps que le problème ci-dessus, le problème suivant : étant donnée une phase quelconque de la vie sociale et sa durée (toutes les phases ont une durée fixe), quelle est la phase qui lui succédera ?

On le voit, la méthode proposée repose sur une idée toute contraire à celle qui a cours dans les ouvrages de la plupart de nos philosophes et de nos historiens. Ceux-ci croient généralement, depuis Condorcet, que l'humanité marche vers la perfection d'un mouvement plus ou moins rapide, mais continu et qui ne doit point avoir de terme ; et la différence entre la conception moderne du progrès et celle qu'en avait l'antiquité consiste précisément en ce que les philosophes du XVIIIe siècle et du nôtre, rompant le cercle fatal dans lequel les anciens et

quelques auteurs du XVIe et du XVIIe siècle avaient enfermé les destinées des nations, ont changé ce cercle en une spirale indéfinie, et convié notre race à des espérances illimitées. Ferrari pense, au contraire, que les esprits ont fait fausse route en abandonnant la trace des anciens : il n'a pas assez de termes sévères pour condamner la théorie actuelle du progrès. Et même il fait le procès de ses modèles en leur reprochant d'avoir cru à l'existence de périodes trop vastes qui ne pouvaient servir de mesure exacte aux événements. C'est ainsi qu'il raille Platon, Polybe, Machiavel, Vico lui-même, et qu'il immole les ancêtres de son système à la rigueur nouvelle avec laquelle il prétend l'appliquer. Plus les *ricorsi* sont courts, plus ils sont l'expression vraie des mouvements de l'histoire (pages 502 et suivantes). « Le tort des écrivains a été d'embrasser des intervalles trop étendus, et de donner en quelque sorte des mesures démesurées. Tous les inventeurs d'époques procèdent par religions, par civilisations, avec des périodes sans limites, qui embrassent d'un trait les Perses, ou les Grecs, ou les Romains, ou les chrétiens. Hégel fait une seule époque des cinq mille ans de la Chine... C'est le règne de la confusion. Que ne trouve-t-on pas dans un espace de dix mille ans ? Les guerres, les conquêtes, les fraudes, attribuées à une génération au lieu de l'être à une autre, s'y enchevêtrent de mille façons hétérogènes, discordantes, extravagantes. » L'interprétation des faits de l'histoire, livrée à l'arbitraire, n'est plus qu'un instrument au service des passions contemporaines. Donc, il faut fuir comme les plus funestes des chimères, non seulement l'idée qu'il n'y a pas dans la vie de l'humanité des périodes déterminées dont le

retour est aussi invariable que nécessaire, mais encore l'idée que ces périodes sont longues et peuvent contenir par exemple l'histoire d'un groupe de peuples, ou même d'un peuple unique.

Quelle est donc la mesure étroite qui rend raison de la succession des événements historiques? Sur quel phénomène est pour ainsi dire taillée chaque phase de la vie sociale? Sur la vie humaine, la vie de l'individu. Tous les hommes qui naissent ensemble forment une génération : c'est la théorie de la génération politique qui sert de base à tout le système. « Pour nous, la génération sera le premier élément de tout retour ; semblable au lever du soleil, elle reste toujours la même, elle répète sans cesse le même drame dans toutes les époques, dans toutes les civilisations (p. 7). »

D'abord il faut distinguer entre la génération matérielle et la génération pensante. La première ne peut servir de base à la « statistique circulaire. » Elle comprend de longues années pendant lesquelles l'individu n'influe en rien sur les événements politiques. On comprend que les statisticiens ordinaires en tiennent compte; ils recherchent la vie moyenne. Mais qu'importe à celui qui suppute les chances de retour de telle ou telle révolution que la vie moyenne soit diminuée par la mort précoce d'une fraction considérable de l'humanité : il ne doit tenir compte que des vivants, et à partir du moment où ils influent sur la marche des affaires publiques. Si la naissance est prise comme point de départ, il n'est pas vrai de dire que la durée d'une génération est de 30 ans ou un peu plus; les hommes de 1840 sont loin, en effet, d'avoir cédé la place à ceux de 1870. « Ils en sont au contraire les pères, les tuteurs, les maîtres, les

instituteurs ; capitaux, terres et fabriques sont entre leurs mains ; ils règnent dans les cours, dans les chambres, dans les tribunaux, dans les états-majors, dans les bureaux ; pas une administration, pas une entreprise dont les hommes de 30 ans au moins ne soient les chefs (p. 9). » Il faut donc faire commencer plus tard la génération politique, c'est-à-dire au moment où l'homme entre de plain-pied dans la vie active, où il cesse d'être une « matière animée » dans la société pour y devenir un élément d'initiative, un propagateur de mouvement. En ce sens et à partir de cette limite, la génération politique, commençant vers la pleine adolescence, dure en effet trente ans, puisque c'est vers soixante ans que sonne pour tous et partout, suivant les mœurs et suivant les lois, l'heure de la retraite. En tenant compte des différences (les artistes se révèlent plus tôt, les politiques plus tard), par des calculs qu'il assure avoir faits d'après les bibliographies de tous les hommes notables et d'après les statistiques des différents états, calculs dont il nous donne un vaste tableau à la fin du volume. Ferrari a obtenu une mesure encore plus précise; ce n'est pas trente ans à peu près qui sont la durée de la génération pensante, c'est *trente ans et trois mois.*

Mais la scène politique est sans cesse renouvelée, des entrées et des sorties incessantes s'y produisent par l'accès à l'âge adulte et la disparition définitive d'une foule d'acteurs passagers, chaque promotion poussant l'autre comme le flot pousse le flot dans un fleuve. Y a-t-il une raison suffisante qui permette de fixer à un moment plutôt qu'à un autre le début d'une génération ? L'unité de mesure ne menace-t-elle pas de s'évanouir en présence de cette hétérogénéité inévitable de

toute population? Applicable à la fois à toutes les coupures que la fantaisie peut opérer dans le cours du temps, ne risque-t-elle pas précisément parce qu'elle convient partout, de ne convenir nulle part? C'est là le point délicat de la théorie; aussi reproduirons-nous textuellement la réponse que fait l'auteur à l'objection. « La politique et les affaires nous montrent qu'il appartient au gouvernement de fixer les dates de la vie publique. Si on ouvre au hasard un livre d'histoire, ses chapitres se succèdent suivant la série des rois, des dictateurs et des présidents dont il traite ; si on prend un acte notarié, dès les premiers mots, l'officier public y donne le nom du roi ou l'année de la République, de même dans le langage habituel, si on nous demande de dire l'année à laquelle appartiennent Shakespeare ou Corneille, nous croirons répondre en nommant Elisabeth d'Angleterre ou le cardinal de Richelieu. Pour nous, nous avons été engendrés à la vie spirituelle en 1848 ou par la République de février ; nos prédécesseurs parlaient de 1814 ou du retour des Bourbons et vivaient sous d'autres impressions; avec d'autres tendances. Qui avait chassé les Bourbons? La révolution de 89 qui donne la date de la génération antérieure, et ainsi on remonte dans le passé en classant les vivants selon les mutations politiques, et la Genèse elle-même soumet l'ordre des temps à la succession des patriarches. Nous atteignons ainsi du premier coup (peut-être trouvera-t-on en effet que l'auteur va bien vite) à cette conséquence, qu'à chaque trentenaire, les générations se renouvellent avec les gouvernements; qu'à chaque trentenaire, commence une nouvelle action; qu'à chaque trentenaire un nouveau drame se présente avec de nouveaux personnages; enfin qu'à chaque

trentenaire s'élabore un nouvel avènement (p. 16). »

La vie d'une génération en effet n'est pas uniforme. Elle constitue une évolution dont les moments divers enferment dans leurs limites et définissent encore mieux sa durée. Quand une nouvelle promotion politique apparaît, elle commence par se donner un gouvernement, c'est-à-dire par se bâtir une forteresse, à qui est confiée la garde de ses intérêts et de ses volontés, de son principe en un mot. Le rôle du gouvernement n'est pas autre, il représente la force et agit toujours par la force, de quelque apparence de douceur qu'il se revête. Il ne faut pas chercher en lui l'exacte expression de la société qu'il gouverne ; celle-ci, au contraire, poursuivant son évolution alors que lui reste immobile, ne tarde pas à s'en séparer ; l'appareil de défense qu'elle avait construit à son usage lui devient bientôt une insupportable barrière et ainsi se prépare un avénement nouveau.

Il va de soi que tous les changements de gouvernement ne marquent pas le commencement d'une génération. Ceux-là seuls qui s'implantent, et durent trente ans, fournissent aux supputations de la « statistique circulaire » des dates à recueillir; quant aux autres, ils peuvent être négligés. « Ainsi on ne comptera pas les tentatives malheureuses, les révoltes manquées, les simples secousses ; on ne comptera pas la révolution de Masaniello, étouffée soudainement par les Espagnols, qui se maintinrent pendant cette même génération ; on ne comptera pas les préludes impuissants de toute révolution future, pas plus que les convulsions posthumes de tout gouvernement tombé (p. 23). » « Enlevons les efforts inutiles pour rétablir de nouveaux pouvoirs, et les efforts

non moins vains pour ranimer des pouvoirs morts, le nombre des mutations se réduit des deux tiers. »

Nous voilà donc en possession d'une unité de mesure définie : nous n'avons qu'à la promener comme un mètre sur la série des temps, d'un changement de gouvernement à l'autre; et nous nous expliquerons une à une toutes les phases partielles de l'histoire. Mais si cette mesure suffit pour nous permettre de prévoir quand un gouvernement finira, elle ne suffit pas pour déterminer par quel gouvernement il sera remplacé. Ferrari y a pourvu. Il nous donne une théorie de la période, non moins résolue, ni moins arrêtée dans ses contours que sa théorie de la génération.

Les générations sont liées les unes aux autres par groupes de quatre, composés indéfiniment des mêmes éléments et suivant le même ordre. On y distingue d'abord une génération préparatoire, ou génération des précurseurs, ensuite une génération explosive ou révolutionnaire, puis une génération réactionnaire, enfin une génération résolutive. Insistons tout d'abord sur le caractère essentiel de la période : sa durée. Chacune de ses divisions durant 30 ans et quelques mois, elle s'accomplit elle-même en 125 ans, avec une régularité supérieure à celle de la génération. L'auteur a fait le calcul pour toutes les nations historiques, et il en a tiré cette loi que les variations qui s'observent fréquemment dans la longueur des générations, tendent d'une manière constante à se compenser les unes par les autres dans l'espace d'une période (1). « Les irrégularités

(1) En vertu de la loi des grands nombres, voir Quételet : *Du système social et des lois qui le régissent.* Paris, Guillaumin, 1848, et la *Physique sociale.*

elles-mêmes des générations, dit-il, deviennent isochrones dans la période, et il s'y introduit une sorte de régularité anormale qui compense les retards ou les accélérations de ses divers moments. En Angleterre par exemple, en Suède et en Danemark, les explosions sont habituellement longues et les préparations courtes ; au contraire, dans l'empire de Byzance et en Ecosse, les préparations s'allongent et les explosions s'abrègent ; de même en France, en Russie, en Turquie, en Chine, la longueur des préparations se trouve compensée par l'accélération des autres phases. La Germanie et l'Espagne s'endorment facilement dans les réactions ; l'Italie et le Portugal, dans les solutions; et ici encore la brièveté des autres phases rétablit l'équilibre : on en peut dire autant de toutes les nations. » Qu'on ne croie pas, du reste, que l'auteur demande à être cru sur parole : il ne s'en tient pas à ces approximations et présente aussitôt après, dans un tableau détaillé. la durée *moyenne* des phases et des périodes pour chaque pays. Cela suppose un travail plus considérable ; à savoir la détermination des phases et des périodes *particulières* pour tout le domaine de l'histoire. Cette vaste vérification de son système, Ferrari l'a accomplie jusqu'au bout : il a reconnu sans difficulté chez tous les peuples et dans tous les temps les générations préparatoires, révolutionnaires, réactionnaires et résolutives incessamment ramenées en cercle dans les mêmes limites de temps. Veut-on savoir comment se décompose à ce point de vue l'histoire de France ; on n'a qu'à recourir au tableau spécial que l'auteur en a dressé (p. 181 et suivantes), on y verra que l'histoire de France comprend 11 périodes, dont chacune a son individualité distincte et se compose

de quatre générations répondant exactement aux exigences du système, c'est-à-dire encore une fois d'une première qui prépare l'avénement d'idées nouvelles, d'une seconde qui le réalise par la force, d'une troisième qui combat l'établissement nouveau sans pouvoir le renverser, et d'une quatrième où il est définitivement assis et règne sans conteste.

« Mais non seulement la période est un fait ; non seulement elle se manifeste dans toutes les nations par la simple statistique des générations ; non seulement il faut lui accorder les quatre générations par l'impossibilité où l'on est de lui en ajouter d'autres, ou d'en diminuer le nombre ; mais il convient d'ajouter que la période est une loi, une nécessité, à cause de l'impossibilité où nous sommes d'atteindre le vrai sans lutter contre l'erreur... Le mécanisme même par lequel la vérité se substitue à l'erreur détermine les quatre moments de la période... Ces quatre moments de la vérité qui commence à poindre, qui s'affirme, qui lutte contre l'erreur et qui l'abat, se précipitent dans l'individu ; mais la société a une pensée par gouvernement ; elle passe d'une idée à l'autre avec les mutations politiques; toute erreur se construit des autels, amène avec elle ses prêtres, veut des monuments, et le *oui* et le *non* des plébiscites, se succédant pour atteindre à la vérité relative des peuples, occupent ici quatre générations (p. 189). » Tel est le principe de la période ; il résulte de la nature même des générations qui s'y disposent ; une génération qui pense et pendant laquelle, au milieu du calme apparent, les idées fermentent, jetant çà et là des lueurs subites, prépare inévitablement une génération exaltée, avide de réformes, éprise d'idéal, ne reculant

devant rien pour réaliser son rêve ; mais celle-ci, à son tour, est inévitablement suivie d'un autre, animée de sentiments tout contraires, défiante, inquiète, irritable, toujours prête à secouer les fondements récemment jetés pour s'assurer de la solidité de leurs assises ; et enfin il est tout aussi nécessaire que l'épreuve faite, le vrai et le faux une fois séparés, toute résistance étant vaincue, les hommes veuillent jouir pendant toute leur vie, sans secousses, en gens positifs, et qui savent ce que les essais coûtent, de l'abri restauré, des institutions consolidées de la vérité reconnue. Mais quelle nécessité enchaîne ainsi les unes aux autres? Une nécessité psychologique ; les chiffres trouvent ici leur commentaire, les faits, leur raison : c'est la psychologie sociale qui est l'âme de cette massive combinaison de dates.

Certes, ce livre soulève des objections. Mais Ferrari ne se laisse pas facilement prendre en défaut. Les abords de la position centrale sont fortifiés en quelque sorte par un certain nombre de théories partielles, destinées à repousser les premières attaques. Par exemple, si on objecte que certains hommes prolongent au delà de trente ans leur vie active, on rencontre devant soi la théorie des deux vies, d'après laquelle si certaines individualités puissantes étendent leur influence sur deux générations, c'est en se transformant elles-mêmes et en renaissant pour ainsi dire une seconde fois comme intelligences ; si on objecte que les périodes dans les républiques ne suivent pas toujours le plan indiqué, on se heurte à la théorie des périodes renversées, faite exprès pour éclaircir ce doute, etc., etc. D'ailleurs, les ouvrages avancés une fois franchis, il faudrait entamer ce mur hérissé de chiffres, où tous les matériaux de l'histoire

ancienne et moderne, orientale et occidentale sont savamment disposés. Enfin, arrivé au cœur de la place, le critique devrait s'attaquer à la théorie de la période, à celle de la génération, aux données psychologiques et statistiques qui en sont comme le dernier rempart.

Et pourtant il n'est pas difficile de voir ce que la construction a d'artificiel. L'extrême précision elle-même jusqu'où la théorie est poussée met le lecteur en défiance contre sa justesse. Nous ne pouvons nous arrêter à la discuter, mais nous constaterons qu'en Italie pas plus qu'en France, Ferrari n'a eu un seul disciple. Tout autre a été l'ascendant de Cattaneo. Cet homme qui n'a point laissé d'ouvrage philosophique, et dont les écrits, disséminés dans des revues, traitent le plus souvent de sujets techniques se référant surtout aux applications de l'économie sociale, a su engager un groupe assez notable de ses compatriotes à marcher dans sa voie et à envisager du même point de vue que lui les problèmes de la nature et de la société. Sa pensée est plus saisissable ; ses conceptions générales, en petit nombre, se sont mieux ordonnées les unes avec les autres, et se sont mutuellement rehaussées au lieu de se nuire. Il représente plus purement la tradition de Romagnosi, la vraie tradition scientifique italienne.

Bien qu'il ait enseigné au début et à la fin de sa carrière, il fut avant tout publiciste. La *Politecnico*, qu'il avait fondé à Milan, fut son grand instrument d'action sur la Lombardie, et c'est là qu'il a mis le meilleur de sa pensée pendant quinze ans (1837-1848, repris en 1860). Ses articles embrassent un champ d'études très étendu et très varié : industrie, agriculture, canaux, routes, chemins de fer, littérature, linguistique, beaux-arts

ethnographie, philosophie et politique. Tous ces travaux dont un choix a été fait par Cattaneo lui-même et publié en trois volumes sous le titre de *Alcuni Scritti* (Milan, 1846-1847), témoignent d'une sprit à la fois élevé et judicieux, soucieux de l'exactitude et ne perdant jamais de vue les rapports de chaque sujet avec l'ensemble du savoir humain. L'écrivain a le souci de son art ; il compose lentement et tient avant tout à se satisfaire lui-même. C'est une noble figure, mais voilée par la tristesse des temps, et il est douteux que la publication de ses œuvres complètes que se prépare à faire le Dr Bertani, son ami et son disciple, montre en lui comme le prétend M. G. Rosa, un des astres de l'humanité. La nécessité où il s'est trouvé de vivre de sa plume a dispersé sa force dans une multitude d'écrits hâtivement conçus bien que laborieusement rédigés; et les événements contemporains en lui créant, un peu malgré lui, un rôle politique pour lequel il n'était point fait, l'ont empêché de développer à loisir son génie spéculatif. Improvisé général et dictateur dans les fameuses journées milanaises de mars 1848, qui lui doivent et leur succès et leur pur éclat, plus tard député au Parlement italien, il souffrit toujours de la contradiction où le jetaient d'une part ses convictions républicaines et fédéralistes, d'autre part la nécessité de travailler à l'unité italienne qui se faisait au profit de la monarchie. Traîné par ses amis jusqu'à la porte de l'Assemblée, après un moment d'angoisse, il préféra revenir à sa solitude de Castagnola, près du lac de Lugano. Le gouvernement du Tessin lui offrit un asile dans la chaire de philosophie du collége de Lugano, que de nouveaux scrupules le forcèrent à quitter peu de temps après. Les violentes attaques qu'il eût à essuyer

du parti victorieux abreuvèrent d'amertumes ses dernières années ; il mourut en proie à la misère et rêvant toujours de « laisser son empreinte sur le sable du temps » par la composition d'un grand ouvrage philosophique.

Bien que ne prononçant jamais qu'avec respect le nom de Dieu, Cattaneo exclut la métaphysique du nombre des sciences. Seuls les phénomènes nous sont accessibles. La philosophie lui paraît devoir subsister comme un ensemble de généralisations, d'inductions supérieures tirées des sciences particulières. En elle, celles-ci trouvent leur unité. Aucune connaissance ne se suffit à elle-même ; toutes se tiennent et s'éclairent réciproquement. La psychologie a des rapports étroits avec les sciences de la nature. Comme les sciences de la nature, elle a pour objet une force, en connexion avec toutes les autres, supérieure à toutes les autres, parce qu'elle se connaît et connaît l'ordre nécessaire dans lequel les phénomènes se manifestent, mais de même ordre qu'elles, puisqu'elle les gouverne et en change le cours. Toute science doit engendrer un art, toute science est force et par conséquent aussi la raison qui fait la science. Il est vrai que l'esprit est difficile à connaître; mais cela provient de ce qu'on l'étudie dans l'individu ; si on l'étudie tel qu'il s'objective dans l'histoire, alors qu'il s'exprime par les langues, les religions, les arts, les institutions et les mœurs des peuples civilisés ou barbares, on réussit sans peine à l'analyser ; l'histoire est à l'esprit ce que le prisme est à la lumière. D'ailleurs l'esprit individuel est une abstraction ; la part que prend la société dans la formation de l'esprit individuel est immense ; nous ne pensons jamais seuls, car nous pensons avec les mots d'une

langue qui est l'œuvre d'une multitude innombrable d'êtres humains. La psychologie véritable est celle des « esprits associés ». Les idées sont le lien qui unit les membres d'une société les uns avec les autres ; la société est l'œuvre de l'idée, elle est idée elle-même, car qu'est-ce qu'une langue, une science, un mythe religieux, une règle morale, une valeur sociale ou commerciale, une loi, une institution, si ce n'est une idée ou un ensemble d'idées? « Toute la science de l'Etat est une vaste idéologie. » Si on considère au point de vue de l'expérience ces systèmes d'idées en voie de développement qu'on appelle des nations, on s'aperçoit que les différentes idées luttent toutes les unes contre les autres pour envahir la place disponible et devenir prépondérantes. Il y a entre elles une concurrence. Une nation meurt quand la prolifération et la lutte des idées s'y épuise. L'opposition ou l'antithèse est la loi de leur action réciproque et c'est de leur conflit que naissent de nouveaux systèmes destinés à absorber les éléments contraires, jusqu'à ce qu'ils soient absorbés à leur tour après de nouvelles oppositions. Ainsi, le progrès ne s'arrête jamais, bien qu'il ne s'effectue pas toujours par les mêmes organes, ni en droite ligne. Il est le résultat d'une série de directions moyennes prises entre les directions divergentes des idées opposées et des intérêts hostiles. La transaction est sa condition constante. « Sa marche est tortueuse comme le cours des fleuves, qui n'est qu'une perpétuelle transaction entre le mouvement de l'eau et l'inertie des terrains ». La civilisation ne naît pas de toutes pièces dans une nation donnée, elle se transmet, elle s'accroît de nation à nation. Mais la première condition du développement national n'en est pas moins l'in-

dépendance, qui permet à une race de produire des idées nouvelles, conformes à son propre génie; les grandes agglomérations politiques portent inévitablement atteinte à cette spontanéité. Libre aux peuples de se confédérer ensuite suivant leurs affinités : entre tous il y a une confédération naturelle, celle de la science, car quoi qu'en disent les idéalistes italiens, la science est cosmopolite, elle est de toutes les patries.

Nous n'avons pas interrompu cette exposition pour renvoyer le lecteur aux nombreux passages originaux sur lesquels elle s'appuie. Il les trouvera dans les trois ouvrages publiés sur l'éminent patriote par trois disciples également enthousiastes, M. et madame Mario et M. Enrico Zanoni (1). Une revue, la *Revue républicaine*, est rédigée par les amis ou disciples posthumes de Cattaneo, à Milan, dans la capitale de cette Lombardie, pour laquelle il a tant fait. M. Rosa (Gabriele) y a publié récemment deux articles où la vie du maître est retracée (15 et 28 février 1879) avec sobriété et clarté. Au nom de la philosophie, nous exprimons en finissant le regret de voir l'école et son journal pencher de plus en plus comme l'économiste du *Politecnico*, comme le dictateur des cinq journées, vers la politique militante et n'accorder à la philosophie qu'une place de plus en plus secondaire. Il est vrai que M. Ardigo, sans appartenir proprement à l'école, compte parmi les rédacteurs de la Revue.

(1) Jessie White Mario (Madame) : *Carlo Cattaneo*, traduzione dell' inglese di F. Sacchi con prefazione di Arcangelo Ghisleri (43 p.), Cremona 1877. — Alberto Mario: *Teste e figure*, studii biografici. Padova, 1877. — Enrico Zanoni, *Carlo Cattaneo*, Milano, 1878.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTAT ACTUEL

CHAPITRE PREMIER.

MÉTHODE ET PHILOSOPHIE GÉNÉRALE.

On discutait fréquemment dans l'école de Romagnosi pour savoir si la civilisation est *dative* ou *native*, c'est-à-dire si elle est le résultat d'une tradition extérieure ou d'une invention spontanée; la question est mal posée, car toute culture est à la fois originale et dérivée et les deux éléments placés ici en opposition se combinent dans chaque nation en proportions diverses. Mais cette réserve faite, et quelle que soit la valeur absolue de la distinction, elle peut nous servir assez commodément à caractériser les deux dernières phases de la philosophie italienne. Jusqu'à la génération née avec ce siècle et dont nous venons d'étudier les derniers représentants, les philosophes ont reçu par l'enseignement les principes de leur doctrine; à partir de 1869 environ, nous voyons un certain nombre de foyers indépendants de spéculation s'établir dans les différentes parties de la Péninsule; puis les doctrines qui s'y développent tendent à converger et à se fondre, il se fait un travail d'organisation et de concentration qui a pour point de départ les aspirations individuelles. A l'empire du maître a succédé celui du livre ; le livre circule partout, au hasard, et partout suscite les idées : celles-ci se

groupent ensuite comme d'elles-mêmes suivant leurs affinités naturelles.

Mais comme le livre est de toute provenance et que les idées qu'il sème viennent de toutes les parties de l'horizon, la philosophie nouvelle est nécessairement générale et internationale, tandis que la philosophie d'école, surtout là où la centralisation n'existe pas, reste nécessairement locale et provinciale. Aussi ne discute-t-on même plus la prétention ridicule des idéalistes de professer une philosophie indigène, propre aux Italiens. On travaille pour la science en général qui est une, en vue de la vérité, qui est la même pour tous les esprits. L'unité politique recouvrée a puissamment contribué à ce changement. C'était jadis une grande ambition pour les auteurs que de se faire lire de l'Italie tout entière ; maintenant que les barrières provinciales sont tombées, c'est au public européen que les penseurs italiens s'adressent : force leur est donc, pour parvenir jusqu'à lui, de prendre pour point de départ le point où la science s'est arrêtée en Europe chez les nations les plus avancées. La seule originalité à laquelle ils puissent espérer est de marcher plus loin et plus droit que les autres dans la commune carrière.

Pour revêtir ce caractère cosmopolite qui est depuis longtemps celui des sciences positives, il est évident que la philosophie doit se rapprocher de ces sciences et adopter de plus en plus leur méthode, bref devenir expérimentale. Le premier qui ait appliqué cette méthode aux sciences morales dans la période dont nous nous occupons, est un Lombard, M. Gabelli, qui insérait en 1865 et en 1866 dans la *Perseveranza* et le *Politecnico* de Milan des articles sur l'*Education en harmonie avec*

la civilisation et la *Philosophie de la volonté.* Qu'il le sût ou non, M. Gabelli qui vivait dans l'atmosphère créée par la propagande de Cattaneo, se rattachait ainsi à l'école de Romagnosi. Peu à peu ses idées, nées de remarques isolées et de conceptions éparses se liaient dans son esprit en un corps de doctrines et il était amené à les produire d'une manière plus systématique dans un ouvrage original qui parut en 1869 sous le titre : *L'homme et les sciences morales*, et eut en 1871 une seconde édition.

« Je me suis proposé, dit-il dans sa préface, de parler aussi clairement que possible, évitant tout artifice de style ; de tirer les preuves de faits simples et d'observations communes, de mettre à profit ce que nous voyons et touchons tous les jours. » Et, en effet, peu de livres ont une allure plus naturelle ; c'est sur le ton de la conversation, avec une sorte de bonhomie, que l'auteur aborde les questions philosophiques les plus graves, et on est presque surpris de le voir entrer par ce procédé familier dans le vif de son sujet, présentant ses idées avec une hardiesse tranquille, multipliant les faits décisifs et les arguments originaux.

Il constate que les sciences morales ont déjà adopté pour une bonne part la méthode des sciences de la nature ; l'économie politique comme l'histoire, et avec elles la psychologie abandonnent de plus en plus les déductions *à priori* pour les inductions fondées sur l'expérience. Mais la morale et la politique restent encore inféodées à l'ancienne méthode. Deux croyances métaphysiques les y tiennent attachées ; la croyance à la liberté absolue, et la croyance en la révélation inspirée, surnaturelle de la justice. M. Gabelli fait effort pour démon-

trer la fausseté de l'une et de l'autre. Ses arguments contre la liberté absolue rappellent les doctrines de Socrate et de Leibnitz. Il est difficile de nier que la liberté repose sur la réflexion et se développe avec l'intelligence de l'agent; dans le domaine de la morale comme partout ailleurs, l'activité humaine ne peut donc s'affranchir que par la connaissance des conditions où elle s'exerce, c'est-à-dire par la science de la nature humaine et des lois de la vie sociale. Mais le plus funeste obstacle au progrès de la morale et de la politique se trouve dans l'idée très généralement répandue que tout homme a dans sa conscience un guide infaillible et que la raison a renfermé de tout temps un fond de vérités révélées toujours égal, qu'aucune investigation ne peut accroître, qu'aucune critique ne peut diminuer. S'il en est ainsi, en effet, il y a entre les enseignements de l'expérience et les oracles de la raison, une contradiction irrémédiable; les observations que recueillent l'histoire, l'ethnographie, la pscychologie restent pour ainsi dire non avenues si elles démentent la morale *à priori* telle que nous la concevons, ou demeurent inutiles si elles la confirment, puisqu'elles n'ajoutent rien à sa certitude. Heureusement la conscience inspirée a été tant de fois prise en défaut, et les phases successives de son développement sont constatées avec une telle évidence, que l'on ne peut plus soutenir sans aveuglement son infaillibilité et son immutabilité : les progrès de cette faculté sont liés aux progrès de toutes les autres ; elle n'est plus aux yeux de tous ceux qui comprennent les enseignements de l'anthropologie et de l'histoire, qu'une anticipation hasardeuse par laquelle les individus encore incapables de réflexion et de méthode conjecturent ce qui

leur est le plus avantageux de choisir en vue du plus grand bien du groupe et de l'espèce. Les animaux eux-mêmes sont capables d'une divination analogue ; c'est grâce à elle que les sociétés des insectes, des oiseaux et des mammifères subsistent, en l'absence d'une intelligence raisonnée des conditions de la vie sociale. Il en est de même de l'humanité primitive et de l'humanité sauvage. Mais si cette prétendue intuition est bienfaisante jusqu'au moment où le discernement réfléchi de ce qui est bon ou mauvais est suffisamment développé, elle devient ensuite une entrave à son perfectionnement ultérieur. L'opposition qu'elle entretient entre l'utile et le bien moral est des plus fâcheuses, en ce qu'elle tend à faire croire que ce qui est utile au plus grand nombre d'une manière permanente peut être contraire au bien, et que le bien peut être de son côté réellement désavantageux. L'un et l'autre ne sont que deux points de vue, l'un plus étendu, l'autre plus restreint sous lesquels une seule et même chose est envisagée : à savoir la règle de l'utile : s'ils s'opposent, ce ne peut être que comme le général au particulier. En ce sens le bien est une *vérité* qui doit être recherchée par la méthode qui a si bien réussi dans la recherche de toutes les autres ; c'est à cette condition que les applications de la morale, au lieu de se restreindre au cercle étroit des vertus privées — — et encore toutes n'y sont-elles pas comprises — s'étendront au vaste champ de la politique. Elles enseignent à tous ceux qui agitent les problèmes sociaux que la justice est relative, et varie avec les circonstances et les milieux ; que « le droit de fer des individus » doit plier devant les nécessités de l'intérêt général ; que la prospérité des nations repose sur la connaissance des condi-

tions précises fait à chaque peuple par ses antécédents historiques et son état actuel, non sur l'obéissance à des règles, aussi bien adaptées, s'il faut en croire les spiritualistes, à la vie de l'Européen aetuel qu'à celle de ses ancètres préhistoriques.

Nous ne nous dissimulons pas que ces vues laissent à désirer comme précision et comme étendue; ni la notion de la liberté n'est ici pleinement éclaircie, ni le rôle de l'instinct et du sentiment dans le progrès de la moralité estimé à sa juste valeur. Cet intellectualisme moral qui ne voit dans les impulsions de la conscience que des vérités ou des erreurs a été dépassé depuis; le phénomène n'est pas si simple qu'il paraît à M. Gabelli. Mais ce que personne n'a montré mieux que lui, c'est la variabilité et la perfectibilité des prescriptions de la conscience morale. Une idée originale ressort de toute son œuvre, originale, disons-nous, bien que le thême premier en soit emprunté, de l'aveu de l'auteur même, à Galilée. « Je ne puis, disait le grand astronome, je ne puis voir sans un grand étonnement et même sans une grande répugnance d'esprit qu'on attribue aux corps naturels et célestes comme un signe de noblesse et de perfection cette existence impassible, immuable, inaltérable; tandis qu'au contraire, on regarde comme une grande imperfection l'existence altérable, générable, changeante... Je crois que ceux qui exaltent tant l'immutabilité et l'inaltérabilité sont poussés à tenir ce langage par un vif désir de vivre longtemps et par la peur qu'ils ont de la mort. » L'ouvrage de M. Gabelli est comme pénétré de cette vérité méconnue par les platoniciens de tous les temps, que *ce qui change et se transforme est plus noble que ce qui demeure toujours le même;*

il a rendu à la morale, dernier asile de l'absolu, un service considérable, en y introduisant le point de vue du devenir. Par là il méritait le succès qu'il a eu, et qui dure encore. Quelles que soient ses lacunes, il est venu à l'heure opportune dans le développement de la philosophie expérimentale en Italie, et prouve une fois de plus qu'une nation en progrès suscite les livres dont elle a besoin, comme une espèce qui évolue sait se pourvoir au moment convenable des organes qui lui sont nécessaires pour poursuivre ses nouvelles destinées.

Antérieurement à la publication de l'*Homme et les sciences morales*, mais un an après celle des articles où s'était essayé l'auteur, avait paru dans le *Politecnico* avec un tout autre retentissement l'article de M. Villari intitulé : *La philosophie positive et la méthode historique* (1866). Ces quelques pages ont une grande importance dans l'histoire philosophique de ces dernières années en Italie. Pour la première fois le drapeau du positivisme était levé au delà des Alpes et l'exemple de Comte explicitement invoqué. Certes l'indépendance ne manquait pas au nouvel adepte ; il fut en effet assez sévèrement réprimandé par les positivistes de l'Ecole directe pour s'être écarté de la doctrine du maître ; mais ce n'en était pas moins un fait considérable qu'un des écrivains les plus distingués de la jeune génération (de celle qui devait remplacer la génération où Romagnosi avait trouvé ses disciples) entrât résolument dans la même voie en se rattachant de nouveau à la tradition française.

M. Villari est moins un philosophe qu'un historien. Né à Naples, il avait été sollicité par les entraînements

ultra-idéalistes qui régnaient dans cette ville vers 1848, mais ne s'y était point abandonné. Pour garder le sentiment du réel, il voulut étudier l'histoire et vint à Florence en 1848 avec l'intention d'y recueillir des documents sur Savonarole. La logique de Stuart Mill lui tomba entre les mains par hasard, et lui révéla Auguste Comte. Il lut le *Cours de philosophie positive* qu'il admira vivement et qui eut sur son esprit une influence décisive. Dès 1854, il commença la publication d'une série d'articles où la trace de cette influence est manifeste. Parmi ces essais, le premier sur la *Philosophie de l'Histoire*, et celui qui porte le titre de *Galilée*, *Bacon et la méthode expérimentale* (*Journal de Pise*, 1864) méritent surtout d'être signalés. Depuis il a cru se mieux conformer à la méthode positive en se livrant à des travaux d'histoire qu'en spéculant sur les problèmes philosophiques. Son bel ouvrage sur Machiavel (Florence, 1877) a étendu sa réputation au delà des frontières italiennes. Il revient en ce moment à la philosophie par les sciences sociales et l'économie politique dont il vient d'étudier la méthode dans la *Rassegna settimanale* avec la pénétration et la largeur de vues qui caractérisent toute son œuvre.

En quoi donc est-il infidèle à la philosophie positive? Cette divergence doit être relevée avec soin, car on verra dans la suite de notre exposition que c'est elle qui donne au positivisme italien en général sa physionomie propre. M. Villari pense que les questions auxquelles la méthode d'induction — la seule en effet qui conduise à la vérité démontrée — n'est pas applicable, ne doivent pas être abandonnées pour cela; la métaphysique et la religion restent suivant lui du domaine de l'esprit humain, bien qu'elles soient en dehors du domaine de

la science. « La méthode historique ne prétend pas, dit-il, porter la lumière sur tous les problèmes de la métaphysique et encore moins l'y porter tout d'un coup, comme la méthode expérimentale n'a pas prétendu et ne prétend pas répondre à toutes les demandes de la scolastique. Cependant l'esprit humain se répète à lui-même ses demandes. Aujourd'hui il y a des savants qui écrivent des livres ingénieux sur le *système de l'univers*, sur la *pluralité des mondes*, etc. Il y aura toujours de tels livres, et ils ne sont pas inutiles ; car les hypothèses ont aussi leur grande importance et servent, n'eussent-elles pas d'autre utilité, à réunir temporairement les faits déjà connus. Mais la vraie science finit où les hypothèses commencent. Et ainsi on ne peut espérer que l'homme cesse de se demander à lui-même, même après les progrès du positivisme : qu'est-ce que l'espace, qu'est-ce que l'infini, qu'est-ce que Dieu ; mon âme est-elle immortelle, qu'adviendra-t-il de moi dans l'autre vie ? A ces demandes la science ne peut répondre, et cependant elles tourmentent notre esprit. Il y a en dehors ou si vous voulez au-dessus de la réalité un idéal qui flotte confusément devant nos yeux sans nous abandonner jamais, qui nous attire et nous excite toujours à de nouvelles recherches, qui est comme la vie de notre vie et nous fait toujours espérer de dépasser les limites de notre nature. Nous ne devons ni le nier ni en douter : seuls, les esprits vulgaires ne le trouvent pas dans leur conscience ; mais il ne peut vraiment faire partie de la science, qui n'affirme rien que sur le vu des preuves et progresse sans jamais s'arrêter. La poésie, la musique, la métaphysique et la foi poursuivent cet idéal dont elles ne peuvent ni ne

peuvent ni ne doivent s'éloigner, bien qu'elles soient destinées à le poursuivre sans jamais l'atteindre et à le sentir plus qu'à le comprendre. Et c'est pour cette raison qu'on a répété souvent de notre temps que la métaphysique est un art d'une autre sorte (1). » La métaphysique aurait donc sa place légitime dans la vie intellectuelle de l'humanité moderne en dehors de la science, à côté de la poésie et de la musique ; elle se rattacherait cependant à la science par les hypothèses qu'elle enfanterait et que la science aurait sans doute mission de vérifier ?... Il est regrettable que M. Villari n'ait pas précisé davantage cette doctrine ; elle peut être, suivant qu'on l'entend d'une manière ou d'une autre, ou une simple inconséquence si le besoin de croire à la vie future tient en échec dans l'esprit de l'illustre auteur les conclusions de la science expérimentale, ou une théorie compréhensive et originale qui tient compte de l'état de perpétuel devenir où est la science. Le logicien en effet qui ne compterait parmi les objets de son étude que les vérités démontrées serait comme l'astronome qui se refuserait à étudier les nébuleuses ou le biologiste qui négligerait l'embryogénie. Et n'en est-il pas de même encore dans le monde moral où les aspirations religieuses et les rêves métaphysiques sont comme le germe de nouvelles formes de vie prêtes à éclore dans la conscience de l'humanité ? Ne semble-t-il pas que de ce côté l'art et la métaphysique se rejoignent ?

Nous ne séparerons pas M. Nicolà Marselli de M. Villari ; bien que les œuvres de MM. Angiulli et Ardigò

(1) *Saggi di Storia, di critica e di politica, Firenze*, 1868, p. 33.

soient antérieures à la *Science de l'histoire* de M. Marselli (1), il a avec M. Villari ce caractère commun d'avoir traversé la philosophie pour s'attacher à l'histoire, définitivement à ce qu'il semble : l'un de ces deux noms appelle l'autre. Lui aussi est napolitain; il appartient à la même génération. De 1850 à 1860 il vécut à Naples et fut l'un des plus enthousiastes du groupe hégélien. On se consolait des entraves politiques par les élans les plus hardis de la pensée dans le monde de l'idéal. On ne croyait pas que la délivrance fut si proche. Les événements de 1860 conduisirent M. Marselli dans le nord de l'Italie et le forcèrent à s'occuper des travaux techniques — il était militaire et appartenait à l'arme savante de l'artillerie — qui changèrent le cours de ses idées. A Turin, il connut les œuvres de A. Comte et fut séduit à son tour. Il ne renia jamais son admiration pour Hégel. Son esprit très ouvert et très libre est en somme partagé entre ces deux doctrines qui ne s'excluent pas absolument peut-être, mais entre lesquelles sa position philosophique personnelle reste jusqu'à ce jour assez mal définie.

Son histoire de la philosophie de l'histoire n'offre pas une composition très serrée et se ressent des conditions où elle est née : c'est une série de leçons qui se sont jointes une à une. Elle renferme des renseignements généralement exacts et des appréciations judicieuses sur toutes les théories par lesquelles on a cherché à éclaircir depuis Platon la nature de la société et la marche de son développement. Ses préférences

(1) *Scienza della storia, I: Le fasi del pensiero Storico*, Turin, 1873.

sont pour celles qui, appliquant à l'étude de l'histoire la méthode des sciences naturelles, la considèrent comme la plus haute des sciences d'observation. « Si l'on veut que la science de l'histoire s'assoie sur des bases solides, il est — je le crois aussi, dit-il, — indispensable de lui appliquer cette méthode qui a tant contribué au progrès des sciences naturelles et se décider à voir dans les faits les lois et les principes qui s'y trouvent, à chasser du domaine de l'histoire toute force mystérieuse et perturbatrice, en un mot se décider à voir dans l'histoire les manifestations de la nature humaine. Je respecte toute croyance religieuse sincère, mais comme savant j'affirme que Dieu est un principe inhérent à la nature et à l'humanité, la loi qui exprime le rapport entre les choses et l'ordre qui résulte du concert de ces lois.... Idées, principes, lois, forces, esprit, essence, tout cela s'incorpore pleinement et en vérité dans les faits, dans les phénomènes. » C'est dans ce passage que se fait jour le plus clairement la pensée de l'auteur sur la réalité de l'absolu, dont il reproche quelque part à Comte, dans un langage assez obscur, d'interdire à tort la recherche.

Nous nous trouvons maintenant en présence de philosophes de profession, MM. Angiulli et Ardigo. Leur entrée dans la carrière philosophique date des années 1869 et 1871. On va voir qu'ils ont aussi été appelés à la philosophie expérimentale isolément, et par des voies diverses : on dirait un champ où des graines tombent çà et là transportées par le vent; elles germent, se multiplient, se resèment de proche en proche et le champ devient une forêt.

M. Angiulli est encore un napolitain; il fut comme

M. Marselli si bien séduit par l'Hégélianisme qu'il se rendit en Allemagne pour s'en pénétrer plus profondément. Là il fut mis par des livres de seconde main au courant des doctrines positivistes; quand au bout de trois ans il quitta Berlin, il avait renoncé à Hégel et n'aspirait plus qu'à étudier de plus près les promoteurs des nouvelles idées en France et en Angleterre. C'est alors qu'il lut les œuvres de Littré et de A. Comte, dont il adopta avec enthousiasme les principes. Professeur à Naples, à Bologne, puis encore à Naples, il resta informé de ce qui se faisait dans les capitales qu'il avait visitées, et étudia très en détail Darwin et Spencer. On va voir qu'il se détacha de plus en plus d'Auguste Comte, et resta même indépendant vis à vis de la philosophie anglaise à laquelle sont assurées ses prédilections.

Dès 1869, M. Angiulli s'essayait à la production originale par la publication d'un opuscule intitulé : « *La philosophie et la recherche positive* » (Naples). Dans une revue sommaire de l'histoire des systèmes il cherchait à établir que les divers courants de l'histoire aboutissaient inévitablement à la doctrine positive; soutenant contre M. Fiorentino que le positivisme était plus qu'un développement de l'Hégélianisme (puisque l'un se fondait sur l'absolu conçu *à priori*, et l'autre sur le relatif donné par l'expérience), — et que le vrai caractère de la philosophie italienne avait toujours été depuis la renaissance une tendance à la recherche expérimentale. « Le triomphe de Pomponace, de Telesio, de Campanella, de Bruno, de Galilée ne se manifeste pas, disait-il, dans Hégel... S'il est vrai, comme le remarque M. Fiorentino lui-même, que pour Pomponace

c'est la matière même qui s'élève jusqu'à l'intelligence, à l'esprit, à la connaissance; s'il est vrai que pour Telesio et Campanella la connaissance commence par la sensation et que l'intellect ne soit que le développement du sens; s'il est vrai que pour Bruno l'unité cosmique est non l'esprit absolu, mais l'unité matérielle en tant que vivante; s'il est vrai enfin que pour Galilée la connaissance scientifique repose sur l'expérience seule, la philosophie où *apparaît éclatante et profonde l'empreinte de la pensée italienne* n'est point celle de Hégel qui célèbre l'esprit absolu et le savoir *à priori*, c'est le matérialisme moderne et le positivisme » (p. 71). Cependant le positivisme n'est point encore universellement accepté. C'est qu'il n'a pas encore achevé son évolution.

L'auteur en étudie les phases diverses en Allemagne, en France et en Angleterre. En somme, partout l'expérience tend à devenir la règle suprême de la recherche scientifique dans l'ordre des phénomènes; mais il reste un ordre de questions qui paraissent en dehors ou au-dessus des prises de l'expérience, soit qu'on veuille les résoudre *à priori* comme les spiritualistes et les idéalistes, soit qu'on les déclare inaccessibles comme les positivistes l'ont fait. Or, admettre qu'il y a une réalité inconnaissable, c'est donner les mains quoique sous une forme négative aux espérances des chercheurs d'absolu : c'est ériger un nouveau dogmatisme aggravé d'une contradiction que ne connaissait pas l'ancien. L'ensemble des questions métaphysiques doit être maintenu dans la sphère du connaissable et soumis à des investigations scientifiques suivant la méthode expérimentale. « Cette nouvelle métaphysique ou inves-

tigation des concepts métaphysiques ne pourra être rejetée du positiviste digne de ce nom, obligé qu'il est de rechercher en même temps que les causes et les relations universelles, les conceptions cosmologiques, qui sont essentiellement métaphysiques. — Nous nous bornons, pourrait dire le positiviste, à rechercher les causes secondes; nous ne recherchons pas les causes premières; — mais si vous êtes un positiviste conséquent vous ne pouvez savoir s'il existe des causes premières au delà des causes secondes : on ne peut affirmer les différences qui séparent deux termes que quand on les connaît tous les deux. Les concepts de matière, de force, de cause, de mouvement, de fini, d'infini, etc., sont des concepts métaphysiques, seulement ils sont *à posteriori* et résultent de l'abstraction humaine. L'erreur de la vieille métaphysique consistait à les affirmer comme substances ontologiques et comme connaissances *á priori*. Le progrès réalisé par le positivisme consiste en ce qu'il inaugure la critique logique de ces concepts et substitue aux entités fantastiques des représentations plus concrètes... » Ainsi entendu il prendrait avec avantage le nom de philosophie expérimentale.

De ce point de vue dont on ne peut méconnaître l'importance et où il se rencontre avec M. Villari, M. Angiulli examine le positivisme français et le positivisme anglais. Il leur adresse le reproche de s'arrêter comme intimidés sur le bord des profondeurs inexplorées où l'on a jusqu'ici placé l'empire de l'absolu. Cependant plusieurs questions, entre autres des questions d'origine, réputées insondables, ont été résolues depuis Comte. Que craint-on ? si l'abime est sans fond, l'observation le constatera ; si son obscurité ne dissimule qu'un fossé

vulgaire, s'il n'y a par delà que des espaces semblables aux espaces antérieurement parcourus, l'humanité sera délivrée d'une anxiété douloureuse et la science verra s'ouvrir devant elle de nouveaux horizons à l'infini. « La vraie philosophie n'est pas; elle devient, elle n'est pas un dogme, mais une recherche (1). »

En possession d'une philosophie personnelle, M. Angiulli ne tarda pas à grouper autour de lui à Naples quelques uns de ses contemporains dont la pensée avait passé par les mêmes phases que la sienne (2), et il essaya de fonder une revue. Malheureusement au moment où paraissaient les premières livraisons de la *Revue critique*, il fut appelé à Bologne et bientôt son éloignement fit avorter ce premier essai d'organisation de l'école expérimentale.

L'un des articles les plus importants du recueil est consacré par M. Angiulli à l'examen de la *Psychologie positive* de M. Ardigo, publiée la même année (1871). Il adresse au nouvel ouvrage deux objections qui méritent d'être relevées parce qu'elles éclaircissent la doctrine de l'auteur sur la place réservée à la métaphysique dans le positivisme tel qu'il le conçoit. M. Ardigo ayant déclaré que la recherche des causes premières doit être abandonnée, M. Angiulli lui reproche de paraître conserver quelque doute au sujet de leur existence. Si l'*essence*, dit-il, n'est qu'une formation subjective, de quel droit

(1) M. Angiulli se sépare encore de Comte en ce qu'il admet l'existence distincte de la psychologie comme science. Ainsi fait M. Gabelli et comme on va le voir M. Ardigo.

(2) Les collaborateurs étaient MM. de Ruggiero, Giordano Zocchi, Trinchera (nipote), Miraglia, Schiattarella, etc., M. Trinchera fut un moment directeur. Le premier numéro parut en juin 1871.

continuez-vous à en parler? « Si vous déclarez vous-même cette essence inaccessible à l'esprit humain, comment ensuite l'affirmez-vous comme existante ou seulement comme possible? N'est-ce pas la vieille erreur de la métaphysique conservée et transportée derrière le rideau? La seule différence consiste en ce que les métaphysiciens pur sang déclarent l'entité métaphysique connaissable tandis que vous la déclarez inconnaissable. *Dès lors ils sont plus conséquents que vous.»* Le mieux est donc de regarder l'essence et la cause premières comme connaissables, sauf à ne voir en elles que des objets d'expérience. La méthode expérimentale découvre derrière les faits les vraies causes; et c'est ici qu'apparaît la seconde erreur de M. Ardigo. Il ne voit dans la loi que le fait exprimé sous son aspect général; il réduit la science à une simple coordination et classification de faits. La science va plus loin. Elle saisit les conditions primitives des faits, elle touche leurs éléments premiers; elle pénètre sous leurs formes apparentes pour déterminer leur modalité fondamentale. « La cause n'est pas autre chose qu'un fait duquel on peut déduire la nature et les rapports d'un autre fait. La loi rationnelle, la raison explicatrice d'un fait ou d'une loi empirique est la découverte d'un fait plus élémentaire avec lequel ce fait empirique est identique. Pour nous aussi toute science se fonde sur l'expérience et sur les faits de la perception; mais ensuite vient une élaboration intellectuelle..... Donc, puisque l'essence, la cause, la raison ne sont que les faits mêmes conçus dans leurs rapports constants, dans leurs conditions et leurs éléments primitifs, nous devons, contrairement à l'opinion de l'auteur, admettre qu'elles sont connais-

sables (1). » Leur investigation laisse un objet à la psychologie, à la logique, à la philosophie en un mot, qui cesserait d'avoir le moindre droit à une existence distincte si la connaissance se réduisait à un catalogue de faits, et si les sciences particulières suffisaient chacune à épuiser ainsi leur objet propre.

Nous retrouverons M. Angiulli plus tard; pour le moment poursuivant l'exposé des idées qui se rapportent à la philosophie générale, nous aborderons l'étude des ouvrages publiés par M. Ardigo.

M. Ardigo est professeur au lycée de Mantoue. Soit par le fait de volontés hostiles, soit en raison de circonstances contraires persistantes, il n'a pu jusqu'ici trouver place dans l'enseignement supérieur. Cependant c'est lui qui représente avec le plus d'originalité et de talent cette *métaphysique positive* qui est le trait distintif de la philosophie expérimentale en Italie. La vie même de ce philosophe est bien propre à rehausser le mérite de ses écrits. Il a dû pour entrer dans la carrière philosophique démentir tout son passé, rompre des engagements solennels, échanger contre les hasards d'une existence précaire une situation avantageuse, se jeter en quelque sorte dans l'inconnu et braver les colères d'un parti puissant. En 1870, il était encore chanoine de la cathédrale de Mantoue. Pour soutenir ses convictions religieuses il se livrait avec ardeur à l'étude de la philosophie et des sciences physiques et naturelles. Mais celles-ci avaient à son insu miné l'édifice de ses croyances. L'effondrement résulta comme il arrive

(1) Fascicule II, juillet 1871. Voir un autre opuscule : *Questions de philosophie contemporaine*, publié à Bologne en 1873.

souvent, d'un choc inattendu; ce fut pendant la lecture des travaux d'Helmotz sur le mécanisme de la sensation que l'éclair jaillit et que les constructions théologiques, élevées et conservées au prix de tant d'efforts, s'écroulèrent tout d'un coup. Le platonicien de la veille se retrouva le lendemain positiviste résolu : aussitôt il quitta la robe et publia son livre : *De la psychologie comme science positive*, qui lui assura la première place parmi les philosophes dissidents. Le gouvernement italien donna une nouvelle preuve de libéralisme, en lui confiant la chaire qu'il occupe aujourd'hui.

Dès le jour où cette transformation se fit dans son esprit, M. Ardigo conçut un vaste plan d'études qui devait occuper le reste de sa vie. Il publierait en une série de volumes un ouvrage considérable ayant pour titre : *De la formation historique des idées vulgaires de Dieu et de l'âme*. La série comprendrait : 1° une théorie *de la formation naturelle* en général ; 2° une théorie *de la formation naturelle du système solaire;* 3° une théorie *de la formation chimique* où seraient étudiés les rapports de « la matière » avec « l'esprit » ; 4° une *Psychologie* (1871) ; 5° et une *Morale positive* (1879). Ce programme est maintenant exécuté en partie ; le travail sur le *Système solaire* a paru après la *Psychologie;* la *Morale* est également entre nos mains, la *Formation chimique* est prête à voir le jour ; encore quelques années et comme M. Spencer, M. Ardigo aura pu réaliser son rêve et achever son monument.

Dès maintenant l'idée fondamentale du système se dégage nettement des volumes publiés. Nous l'exposerons avec ses applications principales sans nous astreindre à l'ordre chronologique.

Tout ce qui est n'existe pour nous qu'à la condition de se séparer des autres êtres par certains caractères propres. C'est la différence, la distinction qui constitue l'être des choses. Ainsi l'embryon d'un être vivant quelconque commence par être semblable à la masse de matière organique où il prend naissance; il s'en dégage peu à peu en se différenciant de ce qui l'entoure. Il en est de même d'une idée dans un esprit, d'une nation dans un groupe ethnique, et à l'autre extrémité des êtres d'un astre ou d'un système sidéral au sein d'une nébuleuse.

Un être qui se manifeste à nous pour la première fois se distingue des existences qui l'environnent. M. Ardigó n'ajoute pas qu'il doit subir en même temps d'autres différenciations intestines, chacune de ses parties devenant nécessairement distincte des autres. Mais cela est impliqué dans la formule générale. Chaque partie en effet a autant de droits que le tout à porter le nom d'être; elle est un tout par rapport à ses éléments composants, comme le tout où elle figure est partie par rapport à un ensemble plus vaste. Par conséquent chaque partie se distingue à mesure qu'elle se forme et ainsi la loi du devenir par la distinction, la différenciation croissante est une loi absolument générale ou universelle.

Le devenir des choses réside donc tout entier dans le passage incessant de l'indistinct au distinct et du distinct à l'indistinct. La distinction se manifeste à nous de deux façons; dans l'espace elle porte sur la matière, elle produit des formes ou des figures nouvelles; dans le temps elle porte sur la force, elle produit des phases, un rhythme spécial. Or il est de la plus haute importance de considérer ces distinctions, sinon comme arbitraires puisque rien n'existe que par elles, du moins comme

subjectives, c'est-à-dire d'y voir des divisions opérées par notre esprit sur un champ *continu*, qui reste tel en lui-même après ces divisions comme avant. « Pour nous représenter en une pensée distincte la matière distincte nous sommes forcés de fixer l'attention sur des points placés à une certaine distance l'un de l'autre et de négliger les espaces intermédiaires continus de la ligne qui les joint. Mais on ne les nie pas pour cela. Et de même pour nous représenter en une pensée distincte la force distincte; nous fixons des points distants dans la succession continue du temps, négligeant, mais sans la nier, la continuité qui unit en réalité ces points mêmes. Aussi, et en raison de cette continuité, quelle que soit la petitesse des intervalles ainsi déterminés, on y peut toujours déterminer des intervalles nouveaux, l'extrêmement petit comportant à la rigueur autant de divisions que l'extrêmement grand. La continuité du champ divisible n'est en aucune façon rompue par les divisions qui sont idéales. Cela revient à dire que l'unité du continu, soit dans la matière, soit dans la force, soit dans l'espace, soit dans le temps survit à toutes les distinctions, parce que l'esprit peut toujours par un nouveau travail y opérer des distinctions nouvelles. Quelle est la nature de ce continu, de cette unité fondamentale? Il n'y a pas de réponse à ces questions; expliquer, c'est distinguer; quand on veut expliquer le continu, on le supprime en le déterminant : seulement son existence s'impose comme la condition préalable de toute pensée.

La portée de ces énonciations abstraites est considérable, il en résulte que l'intervention d'aucun agent extérieur n'est nécessaire pour expliquer l'action à distance d'une partie de la matière sur une autre, pas

plus que la liaison d'un moment de la force avec un autre moment. Le plein, la réalité continue fonde la solidarité de toutes les parties de la matière, comme l'homogénéité de tous les instants successifs où la force se déploie. Donc : 1° il n'est pas besoin de recourir à des hypothèses plus ou moins embarrassées pour exprimer l'action réciproque des monades ou plutôt il n'y a point de monades au sens de Leibnitz parce que celles-ci sont douées d'attributs trop définis et trop variés, bref sont trop différenciées pour être regardées comme les existences primordiales. Les unités élémentaires, ou considérées par nous comme étant telles, ne sont que des dérivés ultérieurs du fond substantiel de l'être; et elles restent liées les unes avec les autres par ce fond même, sans qu'on soit obligé d'imaginer en elles ou ailleurs une pensée qui les mette en commnnication. 2° De plus il n'est pas besoin de concevoir une efficace particulière destinée à expliquer la durée du monde; d'un intervalle à l'autre de sa durée, le monde n'est pas en quelque sorte suspendu dans le vide; en d'autres termes il ne recommence pas à exister à chaque fois que les divisions infiniment petites du temps finissent et recommencent elles-mêmes. Le continu de la force unit ensemble les moments successifs de l'univers, comme le continu de la matière en joint les espaces distants. La grandeur de l'intervalle n'y fait rien; car, qu'on y songe, la difficulté est aussi grande à expliquer l'action réciproque des parties d'un atome les unes sur les autres que l'action réciproque de deux systèmes sidéraux, et on conçoit sans plus de peine la continuité des effets entre un mouvement quelconque pris au sein de la nébuleuse primitive et l'oscillation d'une feuille sur un arbre, que

la liaison qui unit entre eux les différents moments de l'oscillation d'une molécule d'éther. Rien de tout cela ne s'explique sans le continu sous-jacent, et au contraire son existence admise (comment la nier puisque tout distinct suppose un indistinct primitif?) ces questions qui ont fait le désespoir des métaphysiciens, sont du même coup résolues.

Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, il n'y a donc point de différence entre notre pensée et les choses! Le monde est-il donc fait de la même matière que celle dont est faite notre pensée du monde, et la force en tant que conçue est-elle donc la même que la force en tant que réelle? Bref notre esprit absorbe donc la nature jusqu'en son fond, quand il la connaît? n'y a-t-il rien au delà? — Cette identité de la pensée et de l'être est résolument affirmée par M. Ardigo. La matière et la force, c'est simplement et à la rigueur le multiple et le successif: or l'un et l'autre sont inhérents à la pensée. Il ne faut pas croire que l'esprit soit un et identique, d'une part, que d'autre part il y ait en face de lui la matière multiple et successive et que la connaissance consiste dans je ne sais quel contact superficiel de l'un avec l'autre. Que peut-on savoir en effet du monde que ce qui est donné par la pensée? A-t-on un moyen de sortir de la pensée pour aller recueillir au dehors des modes d'existence qui ne seraient pas les siens? comment vérifier ensuite la conformité de ces conceptions d'emprunt avec leur objet? Force nous est donc d'admettre que l'esprit renferme en lui-même cette multiplicité et cette succession qu'il attribue à la matière et à la force; qu'il est lui-même multiple et successif. C'est qu'en effet il est *nature* lui aussi et fait par-

tie du monde tel qu'il se le représente : il n'est pas surprenant qu'il se rattache en tant que distinct à l'indistinct universel, c'est-à-dire qu'il soit un fragment détaché du double continu qui fait le fond des choses.

Si donc on était tenté d'accuser M. Ardigo de matérialisme, il faudrait prendre garde qu'il pourrait bien être aussi un idéaliste radical. On est curieux de savoir comment il explique avec cette doctrine les figures décrites dans l'espace réel et les périodes marquées dans le temps réel par la matière et par la force, enfin les combinaisons infiniment variées d'où résultent les corps et les faits particuliers. Pourquoi en effet tout ne resterait-il pas indéterminé ? Mais on prévoit sa réponse. Ces déterminations spéciales, dirait-il, proviennent tout simplement des choses même qu'elles constituent ; il n'est pas question de l'esprit en général et de la pensée absolue ; il s'agit de l'esprit de tel homme et de telle pensée particulière, lesquels se trouvent à un moment donné en un point donné, dans un état particulier en raison des évènements antérieurs et des conditions actuelles du milieu. C'est pour cet esprit, pour le vôtre, pour le mien, que l'univers doit se représenter comme une série de mouvements et un ensemble de points au delà desquels il n'y a rien à chercher, parcequ'il n'y a rien du tout, rien que la possibilité indéfinie de nouvelles déterminations et successions, de nouveaux corps et de nouveaux événements. Ainsi l'univers est réel et idéal à la fois ; il est réel, je veux dire connu dans son fond et tel qu'il est, précisément parcequ'il est idéal et qu'il n'a pas d'autre fond que les deux grandes catégories par lesquelles il se manifeste à nous. Supposez le contraire, mettez derrière l'étendue et la force une substance inac-

cessible; aussitôt vous frappez d'illusion avec la connaissance que nous avons du monde, le monde lui-même; nous ne saisissons plus que l'ombre de l'être et la surface des choses. Il est donc plus sage, quoique très hardi en apparence, de reconnaître que nous *sommes ce que nous pensons* et que l'être de l'objet se continue dans l'esprit, comme le mouvement qui va de l'un à l'autre.

La matière et la force ou l'espace et le temps, distinctions fondamentales opérées par l'esprit sur un même champ indistinct, distinctions sur lesquelles peuvent se décrire une multitude d'autres distinctions à l'infini, voilà tout l'être et voilà toute la pensée. Ces deux modes premiers de l'existence sont inséparables. Il est absurde d'imaginer comme l'ont fait les anciens une matière nue, simple possibilité d'existence, sur laquelle ne s'exerce aucune force et qui soit réduite à l'extension. Cela suppose qu'à un moment la force est ajoutée par accident ou par miracle à la matière inerte, hypothèse insoutenable. Dans chaque point de la matière il y a à tout instant des forces en direction et en grandeur déterminées. Il est également absurde d'imaginer que la force puisse se passer d'un point d'application qui la définisse. Mais ce n'est pas une raison pour croire que l'on peut déduire comme ont pensé le faire Spencer et Bence Jones, la matière de la force ou la force de la matière. L'une n'est pas première par rapport à l'autre. Toutes deux dérivent d'une manière simultanée et parallèle d'un même indistinct, ou continu, en qui elles ont leur liaison, et qui est infini parce qu'il est le champ même où peuvent s'opérer sans limites toutes les distinctions ultérieures.

« Or si, comme on l'a démontré précédemment, le distinct de la matière implique le continu dans la coexis-

tence ou dans l'espace, et le distinct de la force, le continu dans la succession ou dans le temps, et si, dans la réalité, la matière et la force coïncident, il en résulte qu'un réel quelconque se trouvera à la fois et sur le continu de l'espace et sur celui du temps, et pourra être représenté par le point d'intersection de deux lignes qui se rencontrent. Mettons l'une, représentant le premier de ces continus, dans le sens de la largeur de cette feuille; mettons l'autre, qui représente le second, dans le sens de la longueur. Je dis que ces deux lignes se prolongent indéfiniment. » Toute la nature dans son évolution passée concourt donc à expliquer l'état d'un point quelconque de la matière à un moment donné. C'est en cela que consiste le caractère *naturel* (naturalità) d'un fait. C'est cela qui fait son individualité par rapport à tous les autres et lui communique une raison ou une cause suffisante. Si un fait n'est point tel qu'il puisse figurer au sommet d'un angle ayant ces deux lignes pour côtés, il n'est pas réel, il n'y a point de place pour lui dans la nature. En sorte qu'aucun fait n'est naturel que par sa liaison avec toute la nature; tout conspire, parce que tout repose sur le même continu de matière et de force.

Tels sont les principes. M. Ardigò ne recule devant aucune de leurs conséquences. Il les déroule avec un accent qui rappelle celui de Lucrèce. Quand on pense que l'écrivain à qui nous empruntons ces conceptions est un italien, on ne peut s'empêcher de s'étonner qu'Hœckel ait dénié aux races latines l'intelligence de la « création naturelle ».

Si les deux lignes dont nous venons de parler, c'est-à-dire les deux séries de formes et d'événements que l'on

est forcé de parcourir pour rendre raison d'une existence quelconque, se prolongent à l'infini, il est évident qu'il n'y a point de place pour l'intervention d'une action créatrice. Pour bien comprendre cette vérité, il faut se mettre en présence de la nébuleuse immense d'où le système solaire est sorti par voie de distinctions progressives. On l'appelle primitive et c'est d'elle qu'on part avec raison pour expliquer la formation de notre système. Mais c'est une priorité toute relative que la sienne. Quelle raison y aurait-il de s'arrêter à son commencement ? Elle-même a besoin d'être expliquée et ne peut l'être que par les formes et les mouvements de la matière cosmique dont elle est composée. Sa grandeur qui nous surpasse ne change rien à cette condition; par rapport à l'espace infini, elle n'occupe qu'un point. Elle n'a pu se produire que grâce à certaines relations qu'elle a soutenues avec le milieu déterminé où elle s'est formée peu à peu. Le phénomène est de même ordre que la formation d'une goutte de rosée dans une atmosphère chargée de vapeurs. Cette formation de la nébuleuse, la condensation de matière qui lui a donné naissance, le mouvement qu'elle n'a pas tardé à manifester, toute la série des phénomènes par lesquels a été préparé dans son sein l'état actuel du monde, tout cela s'explique par les forces déterminées inhérentes aux molécules de matière qui la constituaient. Il est aussi impossible de concevoir ces molécules comme n'existant pas antérieurement à elle, que de les concevoir comme existantes et immobiles. L'idée d'une matière exempte de toute spontanéité, d'une matière qui ne serait pas plus déterminée à un mouvement plutôt qu'à un autre, est une abstraction.

Donc pas de création; le monde s'est réellement fait

tout seul. D'ailleurs, ceux qui recourent à une intervention isolée, à un *fiat* prononcé une fois ne s'aperçoivent pas qu'ils abandonnent ensuite le monde à l'incapacité native de vivre et de durer dont il a été frappé par un artifice logique. Plus conséquents avec eux-mêmes sont les partisans de la création continuée. Mais nous avons vu que le monde n'est pas anéanti et recréé à chaque moment, que les instants successifs où la force développe ses effets ne sont que des distinctions décrites par nous sur un fond absolument continu. Or, ce continu, qui garantit en quelque sorte au monde actuel une durée permanente, se prolonge en tant que tel dans les deux directions à l'infini; il n' y a pas dans son tissu d'hiatus possible et la loi de notre esprit, qui n'est qu'une conséquence de sa solidarité avec le reste des existences (lui aussi fait partie de la nature des choses), la loi de notre esprit est la même, qu'on l'applique au passage dans l'instant présent d'un phénomène à un autre, ou bien à un passage semblable, qui aurait eu lieu il y a des milliards d'années.

Et de même que ce monde ou le système solaire a eu un commencement naturel, il aura une fin naturelle. Tout distinct doit tôt ou tard retourner à l'indistinct. Formé par une individualisation partielle de la force et de la matière répandues dans l'univers à l'état diffus, il doit de nouveau être absorbé dans le sein de cette masse sans bornes quand la force qui l'anime sera épuisée et la matière qui le compose dissoute. Etant donné en effet un tout quelconque, il est inévitable qu'à un moment de sa durée il ne reçoive du milieu qui l'environne moins de force qu'il ne lui en communique, et que, l'équilibre étant ainsi rompu à son

détriment, il ne tende à se confondre avec ce milieu. En ce qui concerne notre système, le passé du satellite de la terre est un avertissement pour la terre elle-même, déjà considérablement refroidie, et les destinées du soleil ne seront pas autres que celles de la terre, puisque le soleil est absolument semblable à chacune des planètes, sauf sous le rapport de sa fonction centrale. Du reste le système tout entier est en marche, d'autres systèmes sont en marche vers lui, son isolement relatif cessera donc et à ce moment il sera inévitablement déconcerté dans ses mouvements et ruiné dans sa structure. Seulement comme nous le verrons tout à l'heure, sa fin sera le signal d'une renaissance.

La providence n'est pas plus nécessaire pour expliquer l'ordre du monde que ne l'est la création pour en expliquer l'origine. L'argument des causes finales est l'illusion d'intelligences limitées à un horizon étroit et qui, dans le coin de l'univers qu'elles habitent, s'imaginent être le centre du tout. Il est certain que tout être qui existe a trouvé des conditions favorables à son existence; mais cette observation perd la signification qu'on lui attribue pour l'homme, par le fait même qu'elle s'applique aussi bien aux autres êtres. Le plésiosaure aurait pu tenir le même langage que l'homme ; car dans la nature telle qu'elle s'étendait autour de lui à l'époque du lias, tout était disposé pour lui assurer non seulement l'existence, mais l'empire. Un jour devait venir cependant où, le milieu ayant changé, sa sécurité serait menacée, et bientôt son existence comme espèce supprimée à jamais; ainsi de l'homme, ainsi de la bulle d'air produite sur l'eau par la chute d'une goutte de pluie. L'ordre est la condition de toute manifestation du réel; l'atome

n'existe que grâce à la structure régulière et à l'équilibre de ses éléments mécaniques. Le chaos absolu n'est pas donné ; c'est encore une conception abstraite, comme celle de la matière sans forces. Chaque individualité ou unité distincte résulte, non de l'indistinct pur, mais d'une autre unité, seulement moins distincte qu'elle. Et ainsi de suite. Que l'on monte aussi haut que l'on voudra, on trouvera toujours la matière dans un état déterminé, régulier par conséquent, et se préparant par l'établissement d'un ordre quelconque à l'établissement d'un ordre supérieur.

De là le progrès. C'est une des questions les plus émouvantes posées par la philosophie de l'évolution que de savoir si le progrès est infini, c'est-à-dire si à chaque destruction d'un ensemble organisé, d'un monde par exemple, tout n'est pas à recommencer. On conçoit en effet que l'évolution puisse produire incessamment en chaque partie de l'univers des agrégats immenses et de durée considérable sans prendre soin pour ainsi dire de préserver les résultats obtenus d'une entière destruction. L'univers serait ainsi le théâtre de créations magnifiques, mais sans but, et les mondes s'édifieraient continuellement comme les vagues de la mer pour s'écrouler ensuite. L'ordre serait dans le détail; il ne serait pas dans l'ensemble. Ardigo semble plus affirmatif sur ce point que ne l'a été Spencer. Il croit que les débris d'une existence distincte une fois produite servent toujours à la formation d'une existence plus distincte. La prodigieuse insouciance de la nature n'a pas d'autre cause que sa prodigieuse fécondité; en somme rien n'est perdu, rien n'est absolument gaspillé dans la « formation naturelle, » les grandes destructions préparent toujours un

terrain favorable à des constructions plus grandes encore. « Ainsi, si ceux d'aujourd'hui louent le jour d'aujourd'hui et se plaignent du jour de demain qui va les détruire, comme si demain devait être une dégénérescence et rien de plus, la nature sera dédommagée de ce blâme immérité parce que ceux qui verront le jour de demain loueront le jour de demain. Et elle aura à la fin des louanges pour tous les temps et pour toutes ses œuvres. »

L'univers ainsi conçu semble gouverné par une nécessité inflexible. M. Ardigo réclame pour sa conception de la nature, avec l'avantage de l'optimisme, la possibilité de la contingence. Certes, dit-il, si les antécédents de chaque phénomène formaient une série finie d'évènements invariables, le phénomène actuel serait fatalement déterminé. Mais s'il peut en être ainsi dans une hypothèse mathématique, il n'en est pas ainsi dans le monde réel, où tout change, où aucune combinaison de formes et d'évènements ne ressemble à celle qui l'a précédée, où enfin le nombre des combinaisons antécédentes et concomitantes d'où sort chaque existence nouvelle est à la lettre infini. On ne saurait donc prévoir d'une manière rigoureuse le cours des évènements. On le pourrait dans un groupe de phénomènes que l'on aurait isolé du reste de la nature si une telle séparation était réalisable; on y réussit approximativement là où l'homme a réalisé approximativement cette condition, comme dans les préparations des laboratoires et dans les entreprises ordinaires de la vie; mais on ne peut jamais exclure absolument l'imprévu, parcequ'il faut toujours compter avec l'univers où des influences dont nous ne disposons pas se croisent et s'entrecroisent à l'infini, toujours prêtes à traverser nos combinaisons. — On peut donc

dire du système de M. Ardigo que c'est un mécanisme où le monde est gouverné pour le mieux par le hasard.

Selon ce système la différence qui sépare les êtres animés de ceux qui ne le sont pas ne peut porter que sur le degré d'individualité et de distinction auquel se sont élevés les uns sans que les autres puissent l'atteindre. Un astre, un cristal, un continent, une plante, un insecte, un mammifère, une flore, une faune, une espèce, un groupe social, une idée et un système d'idées, tout ce qui existe est soumis à la même loi *générale*. La psychologie doit être étudiée d'après la même méthode que la cosmologie (1). La question est de savoir, quand on étudie l'esprit, comment il s'est différencié de la matière et si l'expérience ne découvre pas un indistinct antérieur dont ils sont, l'un et l'autre, pour ainsi dire, des rameaux dérivés. Les sciences de la nature se sont constituées et ont pris un rapide essor du jour où elles ont renoncé à la recherche des causes et des substances, se bornant à étudier les phénomènes et leurs lois. Il doit en être de même de la psychologie : c'est la recherche des causes transcendantes qui l'entrave en ce moment : qu'elle y renonce; qu'elle s'attache aux faits et elle prendra rang parmi les sciences positives. Bref, la thèse de M. Ardigo est l'assimilation complète de la méthode psychologique à la méthode expérimentale telle qu'elle est pratiquée par le physicien, le chimiste et le biologiste.

(1) Ce qui précède est tiré *De la formation naturelle dans le fait du système solaire*; ce qui suit, de la *Psychologie comme science positive*, parue en 1871. A cette époque M. Ardigo ne connaissait pas encore Spencer, on va voir qu'il était déjà en possession de sa théorie de la distinction progressive.

Le moi, à la fois substance et cause des phénomènes de conscience, le moi, entité distincte des modifications et des actes qui se rattachent à lui, tel est le but principal de ses attaques. Son principal argument est tiré de la manière successive dont se forme cette idée en nous. Une longue expérience des phénomènes internes l'engendre seule. De même que l'idée de la matière est produite dans l'esprit par la somme des représentations particulières de choses dites extérieures que nous avons recueillies après un long temps, ainsi l'idée de l'âme est le résultat, la somme des connaissances particulières que nous avons obtenues de nos états internes après un temps non moins long, puisque ces deux idées sont corrélatives. En un mot, l'une et l'autre sont le fruit d'une généralisation lente. Quand on gravit une montagne ce n'est que peu à peu qu'on découvre les différents sommets secondaires, jusqu'à ce qu'une seule et confuse image se forme de la montagne tout entière. Il n'y a rien de plus dans le concept de l'âme; on n'y trouve que la mémoire confuse des faits psychologiques expérimentés, une espèce de compénétration mentale en un seul schême de leurs qualités et de leurs genres. Idée générale tirée de cas particuliers concrets, l'idée du moi est donc une idée abstraite. On n'y peut découvrir aucun autre élément que les phénomènes d'où elle est tirée. Dès lors elle ne doit plus être considérée comme le point de départ de la science; elle en est le point d'arrivée, loin d'être un principe immuable qui s'impose à l'étude des phénomènes, elle est un ensemble d'inductions mouvantes, qui s'étendent et se développent à mesure que les faits sont mieux étudiées.

Mais, dit-on, un fait dont on a conscience n'est pas un

pur phénomène; la conscience de sa cause est impliquée dans la conscience que nous en avons. La conscience est à elle-même sa propre substance, tandis que la matière que l'analyse réduit facilement à un ensemble de représentations, trouve dans l'esprit son véritable support. — On oublie, quand on élève de telles objections, que le moi et le non moi sont inséparables, comme l'envers et l'endroit de la même étoffe. Si l'esprit cessait d'exister, il n'y aurait plus de matière; cela est vrai; mais si la matière cessait d'exister, il n'y aurait plus d'esprit, car celui-ci, dénué d'objet, cesserait d'exister pour lui-même. Il ne faut pas perdre de vue l'origine de ces deux concepts; dans nos premières sensations, ils sont indiscernables et forment un tout homogène, qu'une habitude mentale prolongée parvient seule à scinder en deux parts. Cette habitude est insconsciente, et nous finissons par raisonner sur les abstractions réalisées qui en sont le résultat comme si elles constituaient des objets indépendants. Mais le caractère bilatéral de toute représentation est notre œuvre : « La chose est une, si ses aspects sont doubles. » Vue sous un angle ou sous un autre, cette chose n'est qu'un agrégat de phénomènes.

On veut trouver la solution des problèmes psychologiques dans l'examen de la conscience actuelle. Procédé trop favorable à toutes les illusions. Par exemple on observe un acte de volonté, tel qu'il apparaît inopinément dans la conscience, et comme ses antécédents sont ou lointains déjà, ou proches et invisibles, on conclut que c'est là un acte isolé, un acte sans cause ou plutôt qui est sa propre cause à lui-même. De là le labyrinthe de la liberté absolue. Un peu d'attention eût permis aux

psychologues de se tirer de cette impasse; ces antécédents existent; il suffisait de les chercher. Tout dépend des associations d'idées fondamentales qui président à la méthode. Le vulgaire se borne la plupart du temps à la constatation des faits, ou s'il les examine, c'est en eux-mêmes, en dehors de toute relation avec les faits antérieurs ou simultanés. L'idée d'une cause vient-elle à se présenter, comme on ne peut la trouver dans le fait même, on a recours à l'imagination; celle-ci enfante des entités vides, qui ne sont le plus souvent que la question même élevée à la hauteur d'une solution. La vertu dormitive et la vertu purgative de notre Molière rentrent dans cette catégorie de solutions apparentes et de causes fictives. Ce n'est que dans un état ultérieur de la culture intellectuelle que s'établissent les associations d'idées vraiment scientifiques, celles qui dirigent l'esprit vers la recherche des causes réelles, le plus souvent assez distantes du fait. On a pu contempler l'éclair en lui-même bien longtemps avant de soupçonner qu'il avait d'autres causes que la volonté de quelque génie. Ce sont des faits en apparence fort différents, l'attraction de petits corps par la cire frottée contre la laine, l'étincelle produite par le disque de verre de la machine électrique, etc., qui ont fourni à des esprits mieux orientés l'explication désirée. Ainsi de la conscience. Cherche-t-on d'où vient l'idée de l'être? La linguistique répond en découvrant la nature métaphorique de cette idée. Cherche-t-on la cause de l'illusion du relief? la physique physiologique répond par la théorie du stéréoscope. Veut-on savoir si les actes psychiques se passent dans le temps? La physiologie détermine avec précision la durée de quelques-uns d'entre eux. Voilà des résultats

positifs que les méditations les plus profondes sur les données immédiates de la conscience n'auraient pas laissé soupçonner : car expliquer un fait c'est le rattacher aux faits de même ordre soit antécédents, soit simultanés.

De tels procédés sont bien indirects? — C'est pour cela qu'ils ont chance de réussir et réussissent en effet. Les phénomènes extérieurs, particulièrement le langage et les mouvements d'expression sont comme le prisme à travers lequel la lumière blanche vient décomposer ses rayons. Que si on soutient que les mouvements d'expression et la voix n'ont rien de commun avec les phénomènes internes qu'ils traduisent au dehors, comment se fait-il que ces mêmes actes physiques servent de lien aux membres de la société et suffisent à établir entre eux un commerce régulier ? D'ailleurs la psychologie a beau prétendre puiser ses solutions au plus profond du moi, c'est toujours en définitive par des mots qu'elle exprime ces solutions, en sorte que si les mots sont d'infidèles interprètes, la voilà condamnée à rester tout entière enfermée dans les consciences. Ainsi donc, les actes extérieurs de l'homme sont la vraie *expression* de ses idées ; c'est par l'extérieur que la conscience peut être *pénétrée*.

C'est encore par l'étude de ses manifestations variées et successives, c'est-à-dire de sa croissance, qu'on découvrira sa véritable nature. Comment les botanistes caractérisent-ils les plus grands arbres ? par le mode de croissance de leur premier germe. L'histoire des humbles commencements de la conscience est encore à faire. Jusque là il n'y aura qu'une psychologie de convention, bornée arbitrairement à la description d'un

moment de la vie psychique, confondant sous le nom de facultés innées essentielles des aptitudes nées d'hier et des dispositions héritées depuis ou avant le commencement de la race. Mais à qui veut scruter les couches successives dont la conscience actuelle est formée, la linguistique est indispensable, ainsi que la psychologie morbide et un grand nombre d'autres sciences, tant inorganiques que biologiques.

La statistique, ou physique sociale comme Quételet l'a appelée, tel sera l'auxiliaire le plus puissant de la psychologie expérimentale. De même que la météorologie ne se peut construire, à cause de la durée et de l'étendue de ses phénomènes, que par un vaste ensemble d'observations recueillies pendant de longues années sur tous les points habités du globe; ainsi la psychologie expérimentale ne s'achèvera que par le rapprochement d'une multitude de phénomènes sociaux exactement mesurés embrassant le plus grand nombre d'années et le plus vaste espace possible.

Bien que se servant de la même méthode que les sciences de la nature et se trouvant entraînée à de fréquents échanges avec elle, la psychologie ne cesse pas d'avoir une existence propre. Il y a place pour une science distincte partout où il y a un groupe de phénomènes irréductibles à d'autres phénomènes. Or les phénomènes de conscience forment précisément l'un de ces groupes. Leur caractère commun est d'être connus par le dedans et rien ne peut remplacer cet attribut essentiel. Après les investigations les plus minutieuses dans le monde des faits extérieurs, c'est toujours à l'intérieur qu'il en faut venir pour interpréter les résultats acquis. Si le télescope est indispensable pour voir certaines étoiles,

ce n'est pas à dire que le télescope voie les étoiles. De même les recherches conduites en dehors de la conscience n'ont jamais, quelle que soit leur nécessité, que le rôle de *moyens* par rapport à la connaissance de la conscience même. La physiologie, par exemple, ne suffirait certainement pas à expliquer les phénomènes psychiques; à vrai dire elle les ignore, car la forme et le mouvement des cellules ou fibres vivantes ne peuvent par aucune opération logique être transformés en pensées. Même la physiologie emprunte plus à la psychologie que celle-ci à celle-là. C'est le fonctionnement, le but d'un appareil qui explique sa structure, et un physicien comme Helmotz ne comprendrait rien à l'acoustique sans les sensations musicales produites en lui par les sons combinés. Il y a plus; en dehors des données propres de la conscience, il n'y aurait pas de problèmes psychologiques. Il faut que le fait de l'association des idées, par exemple, soit d'abord constaté par la conscience pour que le physiologiste trouve là une matière à ses investigations.

Cette conclusion n'implique en rien, comme il semble, l'admission de facultés indépendantes de l'organisme. Tout phénomène psychique a dans quelque phénomène physiologique son corrélatif inséparable. Seulement dans certains cas nous savons à quel objet extérieur ou à quelle partie de notre corps le phénomène de conscience peut être rapporté; dans d'autres cas nous l'ignorons. C'est dans ces derniers cas que nous imaginons des facultés destinées à servir de support aux phénomènes. Tandis que nous rapportons le son aux objets extérieurs, et telle douleur à l'un des doigts de la main, nous avons déjà plus de peine à situer exactement une sensation

éprouvée à l'un des doigts du pied : et s'il s'agit d'une douleur produite dans les organes profonds, de l'angoisse par exemple qui accompagne les troubles de la circulation, nous ne savons plus si nous devons la rapporter à un organe. Le phénomène devient l'origine de peines dites morales (Rapprocher l'hypocondrie, la lypémanie, etc.). A plus forte raison sommes-nous incapables de déterminer à quelle partie de l'encéphale correspond telle et telle opération ou émotion psychique : c'est alors que nous nous tirons d'embarras en créant des facultés qui n'ont d'autre rôle que de remplir les vides laissés par notre ignorance, et de remplacer les véritables supports organiques. Mais le parallélisme des deux ordres de phénomènes physique et psychique est en vain masqué par ces entités imaginaires; il se découvre de plus en plus : il devient de plus en plus manifeste que les deux séries sont en étroite corrélation. On est conduit ainsi à se demander si les caractères communs qu'elles offrent ne permettent pas de les ramener à un principe unique. Non qu'on doive supposer une substance réelle autre que la matière et l'esprit; ceux-ci ne sont déjà que des abstractions, des catégories de phénomènes; il s'agit seulement de concevoir par induction, comme expliquant de nouvelles ressemblances entre ces deux catégories, une catégorie supérieure, qui ne contiendra rien de plus que les traits communs des deux sortes de phénomènes, à mesure qu'ils se révéleront à l'expérience. L'homme apparaîtra ainsi comme un tout formé, non de deux substances distinctes, mais d'un seul agrégat de phénomènes à double face. Cette conception est celle de Spinoza, mais avec cette grande différence, dit M. Ardigo, que la substance de Spinoza est conçue *à priori* comme le point

de départ de la science, tandis que celle-ci, simple connotation des ressemblances qui unissent la matière et l'esprit, résultant de l'expérience, reste toujours prête à se modifier avec ses progrès.

C'est là le point essentiel de la doctrine. Des phénomènes et des lois, voilà donc l'objet exclusif de la psychologie. C'est avec raison que l'auteur se préoccupe de savoir quelles peuvent être les conséquences d'une telle doctrine, et quel aspect elle peut revêtir aux yeux de ceux qui scrutent surtout la portée métaphysique et morale des systèmes.

Elle ne conduit assurément point au spiritualisme; elle en est la négation la plus radicale. M. Ardigo reproche à celui-ci d'entraîner des difficultés sans nombre. Combien y a-t-il d'âmes dans l'homme ? Une seule âme ne suffirait-elle pas à toute l'humanité ? De quoi est-elle faite l'âme ? Où était-elle avant d'entrer dans le corps de l'homme ? Quelle est l'heure précise à laquelle elle y pénètre ? Dans quelle partie du corps réside-t-elle ? Comment communique-t-elle avec lui ? La vie est-elle ou non possible sans elle ? Que deviendra-t-elle quand elle sera séparée du corps ? Pourra-t-elle encore penser, sentir et vouloir ? Mais comment concilier sa simplicité avec la multiplicité des actes qu'entraînent de telles opérations ? Et en quoi l'âme de l'homme diffère-t-elle enfin de celle des animaux ? Le spiritualisme écarté, il semble que l'idéalisme devient seul possible, pour qui nie le caractère absolu de la connaissance et regarde comme une illusion subjective l'idée du non-moi et la croyance au monde. Il n'en est pas ainsi; l'idéalisme a ce grand inconvénient de conduire inévitablement au scepticisme. En effet, tout en soutenant que nos idées dépendent de

la constitution de notre esprit, et ne peuvent atteindre ni l'objet en soi, ni le sujet, il maintient que le but de la connaissance est cet objet même et ce sujet qu'il déclare inaccessibles. Seul le positivisme, en niant résolument l'une et l'autre substance, moi et non-moi, échappe au scepticisme. Dès que l'idée d'un sujet n'est plus qu'une pure habitude mentale de considérer certaines pensées dans une certaine relation les unes avec les autres et avec le reste de nos pensées, elle devient une réalité par elle-même et cesse de requérir l'appui, soit d'un sujet dont elle serait une qualité, soit d'un objet dont elle serait l'image. Sa valeur comme connaissance ne dépend pas de sa ressemblance avec un objet, mais est absolue. La vérité ne consiste pas dans une correspondance supposée avec un terme différent (correspondance qui étant indémontrable introduit nécessairement le scepticisme), elle consiste dans ce simple fait qu'elle est donnée. Bref, M. Ardigo ne distingue pas avec l'idéalisme kantien l'apparence de la réalité, le phénomène du noumène ; c'est l'apparence elle-même qui devient dès lors réelle, et la représentation, au lieu d'être une sorte de moyen terme entre deux réalités inaccessibles, demeurant seule, se tient en quelque sorte debout par sa propre vertu et absorbe l'être tout entier. Il semble que ce système pourrait être exactement caractérisé par le nom de phénoménisme absolu. Il va plus loin même que le scepticisme de Hume, et cela pour échapper au scepticisme : Hume, en effet, conservait un objet et, doutant qu'on puisse l'atteindre par la connaissance, s'en remettait pour le saisir à un instinct naturel, à un sentiment (*feeling*). Impuissante à résoudre le problème métaphysique tel qu'il était posé, la philosophie abdiquait par la

bouche du sceptique anglais. M. Ardigo change les termes mêmes du problème, ou mieux il l'écarte au lieu de le résoudre. Si l'objet n'est plus qu'un point de vue, dit-il, comment s'y prendra-t-on pour douter de sa réalité ?

Quant aux conséquences morales, M. Ardigo les ayant développées depuis dans un ouvrage spécial, nous en donnerons un aperçu quand nous entrerons dans cet ordre de questions. Peut-être est-il regrettable que le rigoureux esprit dont nous venons de retracer les doctrines philosophiques se soit hâté de passer à l'étude des problèmes sociaux avant d'avoir suffisamment affermi sa base psychologique. Il nous promettait dans son premier ouvrage de donner tous ses soins à une psychologie expérimentale ; rien ne lui manquait pour conduire à bonne fin son projet, ni une vaste érudition scientifique puisée aux sources, ni la connaissance des recherches philosophiques antérieures, ni la netteté des idées, ni la force de l'expression ; et il eût sans aucun doute mieux démontré les vertus de sa méthode en l'appliquant à des problèmes déterminés qu'en la préconisant, sans pouvoir présenter comme acquis les résultats qu'il promet. Le meilleur moyen de prouver la possibilité du mouvement a toujours été de marcher. Quand une science est là, offrant tout un groupe de faits systématiquement rangés, des séries de types définis et un ensemble de lois vérifiables, la question de sa méthode est tranchée. « Donnez-moi, dit quelque part M. Ardigo, donnez-moi les sensations et la loi d'association ; je vous expliquerai tous les phénomènes de la vie psychique. » Des explications de cette sorte, fondées sur une exacte analyse des faits, eussent fourni du lest aux généralisations hardies que nous venons de passer en revue. Mais il faut laisser

à chacun son génie ; aux uns de fixer les principes et la méthode, aux autres de chercher les vérités du détail et de recueillir, par l'observation et l'expérience, les faits qui confirment ces principes et justifient cette méthode. C'est une tâche importante que les philosophes italiens n'ont pas négligée.

CHAPITRE II.

PHILOSOPHIE BIOLOGIQUE.

Pendant que les philosophes proprement dits et classés comme tels par le caractère de leur profession comme par la nature de leurs études premières donnaient aux principes de la philosophie positive le développement que nous venons d'exposer, des savants adonnés pour la plupart à l'étude des sciences naturelles se servaient de la méthode préconisée par eux pour résoudre des problèmes plus particuliers, et par une autre voie marchaient au même but. Mais ici encore, ils ne faisaient que reprendre une tradition ancienne. Dès le commencement du siècle, un médecin, Bufalini, avait appliqué à l'étude de la pathologie la méthode de Condillac. Dans son *Essai sur la doctrine de la vie* (1813) il rejetait déjà toute doctrine biologique fondée sur la recherche des essences et des causes premières, et voulait enfermer la science dans la connaissance positive des phénomènes et de leurs rapports. La matière vivante ne lui paraissait pas, dès lors, se distinguer de la matière commune. Il se refusait à voir dans la force mystérieuse prêtée par Brown à tout ce qui vit, dans l'excitabilité, autre chose qu'une abstraction, qu'un nom par lequel une multitude de propriétés particulières

etconcrètes des tissus vivants étaient désignées. Cependant, pendant quelque temps encore, il s'en tint à la conception hippocratique d'après laquelle la maladie est un tout naturel qu'on ne peut distinguer et classer qu'en le considérant dans son ensemble d'après ses symptômes extérieurs. Telle était encore la tendance de ses *Fondements de pathologie analytique* (1819). Il fut attaqué quelques années après par Puccinotti qui, dans sa *Pathologie inductive* (1828), réclama en faveur de ce qu'il appelait la *synthèse*, et demanda que le médecin joignît à la description et à la classification des maladies leur réduction aux lois générales de la vie. Toute affection pathologique est une fonction qui s'altère ; il faut donc connaître les lois de cette fonction si l'on veut arriver à guérir ; or ces fonctions essentielles sont en petit nombre. Telle est du moins la partie intelligible du système qui se trouve d'ailleurs mêlé de conceptions si bizarres (force conservative, affinité physiologique, puissances vitales primitives, etc.) qu'on le croirait l'œuvre d'un médecin du XVIe siècle. Aiguillonné par cette polémique, Bufalini perfectionna de plus en plus sa théorie du déterminisme vital. Il montra que les faits physiologiques ne sont bien saisis dans leur enchaînement nécessaire que par des expériences et que l'on doit chercher à saisir par ce moyen, sous les manifestations morbides, l'élément organique altéré. Ainsi il s'élevait au-dessus de la vieille médecine contemplative et expectante pour ouvrir à l'art de guérir des voies nouvelles. Sa *Pathologie analytique*, publiée pour la première fois en 1847, réimprimée en 1860 par l'auteur avec des changements qui en ont fait un livre nouveau, est un monument où l'on peut admirer sinon les derniers résultats de la science, du moins l'ex-

posé des principes qui l'ont transformée (1). Les physiologistes et les médecins italiens les plus distingués s'honorent de l'épithète de *Bufaliniens* que les Hippocratistes leur appliquent comme une injure (2).

En des temps encore plus rapprochés de nous, un professeur à l'Université de Bologne, traitant de l'histoire de la médecine, aborda dans son cours l'étude des classifications proposées par les naturalistes pour le règne animal. (Été 1871.) Ses leçons furent publiées par quelques uns de ses élèves parmi lesquels nous remarquons M. Tamburini qui s'est fait connaître depuis par de beaux travaux de physiologie cérébrale. Elles formèrent un livre : Les types zoologiques (*I tipi animali*) dont la première partie traite des naturalistes anciens, Platon; Aristote, Galien, la seconde, de la morphologie

(1) *Institutions de pathologie analytique* de Maurice Bufalini, professeur de clinique médicale à l'université de Pise. Naples, *Federico Vitale*, ed. 1860.

(2) Voir un beau discours prononcé lors de la reprise des cours à l'Institut des études supérieures de Florence par M. Pietro Burresi, professeur, un des plus célèbres médecins d'Italie « Eh bien oui, je le proclame hautement ; nous sommes Bufalinien pour la méthode en ce sens que la médecine doit rester sur la voie des sciences expérimentales : mais au delà, nous ne reconnaissons d'autre autorité que celle du fait; pour nous il n'y a ni solidisme, ni humorisme, ni vitalisme, ni organicisme; la direction expérimentale exclut toute adhésion de la médecine à un système quelconque et c'est seulement en suivant cette direction que nous nous sentons dignes disciples de Bufalini. » Du reste il reconnaît que Bufalini n'a jamais fait lui même de recherches originales. M. Burresi condamne très nettement avec toutes les doctrines métaphysiques, énoncées plus haut la recherche des causes finales. « Comme médecins, nous n'avons pas besoin des causes finales. » Florence, Lemonnier, 1878.

des invertébrés, jusqu'aux arthropodes exclusivement, les mollusques compris. Bien que prétendant suivre une méthode positive, M. De Meis est avant tout un Hégélien et croit déduire les types zoologique de l'*Idée*, seul moyen, assure-t-il, qu'ait l'esprit de pénétrer l'organisme de la nature. L'observation ne rencontre que l'accident, elle ne saisit pas la cause et la loi dans le développement des formes vivantes; le *pourquoi* des faits lui échappe : il faut le demander à la raison, éclairée par l'*Idée*. Les modernes, encombrés de faits que l'observation leur a livrés, sont, pour la véritable explication de la nature, inférieurs aux anciens qui se servaient de leur raison. « L'*Idée* manque dans Virchow et C. Bernard. Il y en a une dans Galien. » Darwin fait reposer la transformation des types sur des variations individuelles originaires, et la sélection fait le reste; mais d'où vient la variation primitive sur laquelle opère la sélection? C'est ce que Darwin ne dit pas; sa théorie est une altération de celle de Lamarck. « Elle a un double fondement : 1° une ignorance épouvantable et colossale; 2° une témérité titanique. » (p. 147.) La tendance à l'unité qui s'y manifeste est une bonne chose, mais ce n'est pas l'unité naturelle qui peut constituer la science, c'est l'unité idéale. Si l'on veut étudier le polype par exemple, on n'a que faire de se perdre dans la description des 225 genres et des 1250 espèces décrites par Dana, il faut laisser cela aux dessinateurs d'atlas et aux collectionneurs de musées. « La science ne se fait pas en regardant, mais en pensant, et dans l'accident il n'y a rien à penser. » Nous n'avons pas besoin de faire ressortir combien ce langage est contraire à l'esprit des sciences d'observation; on sait, du reste, que la zoologie hégélienne ne vaut pas

mieux que la physique et la chimie hégéliennes; la vraie zoologie est celle qui ne porte aucune dénomination philosophique et se suffit à elle-même; nos lecteurs en sont bien convainçus. Et pourtant l'enseignement de M. De Meis n'a pas été étranger au réveil de la vie scientifique en Italie.

Un autre ouvrage a pu rendre quelques services, malgré ce que sa forme a pour nous d'étonnant; nous voulons parler des dialogues zoologiques de M. Siciliani, parus en 1876. Cette ample revue des systèmes biotaxiques ne peut passer pour une histoire proprement dite; pas un texte n'est cité, et, bien que la compétence de l'auteur, élève de Bufalini, ne soit pas douteuse, la forme littéraire de son œuvre fait qu'on se demande sans cesse en la lisant où s'arrête l'analyse et où commence la fiction. Mais ce mélange même de science et d'art, de sérieux et de comique, de termes techniques et de patois florentin, symptôme curieux de l'état où se trouvent encore certains esprits très cultivés en Italie, a rendu le contenu de l'ouvrage accessible à un public plus étendu et a éveillé la curiosité d'un grand nombre autour des problèmes de philosophie zoologique. M. Siciliani avait écrit antérieurement un ouvrage semi-logique, semi-historique où il s'annonçait comme le restaurateur de la méthode conciliatrice de Vico, se disant philosophe positif et non positiviste, se faisant fort de se frayer un chemin à égale distance des idéalistes et des empiriques purs. Cette position neutre qui lui permettait de rester en bons termes avec les philosophes de toutes les écoles, contribua aussi à lui concilier l'assentiment d'un bon nombre de positivistes, de quelques uns de leur adversaires, et de la masse des hésitants. Mais bientôt

l'inventeur de l'*indirizzo medio* subit l'ascendant des doctrines qu'il avait exposées, et dépouillant son impartialité critique, il publia sa Psychogénie, où il penche visiblement vers la doctrine de l'évolution, sans renoncer cependant à sa circonspection accoutumée. Il demande que la question de l'existence de l'âme, et toutes les questions de cette nature restent ouvertes et il repousse l'emploi exclusif des deux méthodes objective et subjective, qui ont à ses yeux le tort de préjuger la solution des problèmes métaphysiques auxquels la psychologie donne naissance, soit dans le sens mécaniste soit, dans le sens idéaliste. Il faut corriger et compléter ces deux méthodes l'une par l'autre. De plus, à la psychologie et à la physiologie qui étudient l'esprit et l'organisme du point de vue statique, dans leur état de formation définitive, doit se substituer la psychogénie, qui étudie les deux ensembles de faits (fonctions et organes) dans leur développement corrélatif. La partie la plus personnelle de l'ouvrage est celle qui est intitulée : « Problème fondamental de la nouvelle Psychologie. » Il y est soutenu que ni les spiritualistes, ni les matérialistes, n'ont jamais songé à donner une classification zoopsychique naturelle. Puis, l'auteur passe en revue les tentatives faites dans cette voie par Aristote, Ampère, Lamarck, Leuret et Spencer. Ce dernier a plus que les autres approché du but ; il ne l'a cependant pas atteint. M. Siciliani ne doute pas de réussir, en transportant dans la psychologie comparée le point de vue de l'homologie et de l'analogie si utile en morphologie, à dresser la classification génétique de toutes les formes d'esprit données à l'expérience depuis les infusoires jusqu'à l'homme, parallèlement à la classification des organismes.

Pour le moment, laissant de côté ce projet qui ne manquait pas de grandeur, le savant professeur de l'Université bolonaise expose les principes de la science sociale devant un nombreux auditoire : quelques-unes de ces leçons ont déjà été publiées.

Cette étude des formes inférieures de l'intelligence que M. Siciliani nous promet, M. Vignoli l'a entreprise récemment dans un volume de la bibliothèque scientifique internationale : « *La loi fondamentale de l'intelligence dans le règne animal.* » C'est l'œuvre d'un esprit qui tend à s'affranchir des illusions transcendantes, mais n'en est pas encore débarrassé tout à fait, et s'efforce avec plus ou moins de succès, de mettre sa pensée d'accord avec les enseignements de la science la plus récente. Après quelques considérations sur la méthode propre à la psychologie comparée, l'auteur expose la loi qui suivant lui est la loi fondamentale de l'intelligence partout où elle se manifeste, puis il montre comment cette loi se vérifie dans le végétal, dans l'animal, dans l'homme sans effacer les différences qui les séparent. Insistons quelque peu sur chacune de ces diverses parties.

La force intellectuelle serait indépendante des organes dont elle se sert, et cela non seulement dans l'homme mais surtout dans les animaux et les plantes. Tout entière en elle-même, en dehors de ses manifestations, identique et égale partout où elle se montre à travers la série organique, capable de susciter au besoin un organe ou un autre, suivant les circonstances, libre en un mot de se produire dans les types les plus pauvres comme dans les plus complexes, cette force a naturellement partout les mêmes caractères essentiels aussi bien

chez la plante que chez l'homme. Or, « l'essence de la faculté psychique consiste dans la coordination spontanée et consciente des moyens par rapport à une fin. » De nombreux exemples d'une telle coordination sont empruntés au règne végétal. Malheureusement les théories qui tendent à expliquer ces effets par des ajustements mécaniques, produits de la sélection, ne sont pas suffisamment discutées. On s'appuie surtout sur ce que les organes restant les mêmes, les fonctions peuvent varier; mais on ne se demande pas, si, malgré les ressemblances superficielles, des modifications plus délicates et partant plus difficiles à saisir n'atteignent pas dans ce cas les parties profondes de l'organisme. Il faudrait un plus grand nombre de preuves et de plus solides pour établir que la coordination des moyens en vue de certaines fins où la correspondance de l'être avec son milieu requiert dans le règne végétal l'intervention de la conscience. La théorie de M. Vignoli s'applique au contraire assez bien au règne animal. L'animal pourvu d'un système nerveux et capable de représentation peut se proposer des fins au moins prochaines et c'est en lui l'intelligence et la volonté qui rendent compte de la parfaite adaptation de ses actes aux exigences du milieu. L'instinct n'est pour notre auteur que l'ensemble des habitudes héréditaires; chacune de ces habitudes a été contractée grâce à l'initiative intelligente de certains individus; seulement chaque mode d'activité a cessé d'être conscient en devenant organique dans sa transmission aux générations successives. L'analyse du mode de penser de l'animal est des plus heureuses; on remarquera surtout le chapitre où les principes que l'intelligence humaine conçoit sous leur forme abstraite sont signalés comme faisant

partie intégrante des raisonnements implicites qu'ébauche l'animal en passant du particulier au particulier ; on sentira à la lecture de toute cette théorie de l'instinct, appuyée de faits nombreux et décisifs, combien sont désormais impuissants les efforts tentés pour soutenir l'immutabilité de l'activité animale et son caractère exclusivement spécifique. Au moment où de toutes parts les esprits les moins prévenus en faveur des animaux s'accordent à reconnaître qu'ils agissent pour des motifs individuels et qui varient avec les circonstances, il est intéressant de voir la philosophie italienne confirmer sur ce point les résultats obtenus ailleurs par la psychologie comparée.

M. Vignoli est de ceux qui pensent que plus on accorde à l'animal, plus on élève l'homme. Il n'en est pas moins amené à discuter après tant d'autres les raisons de notre supériorité. Quelle est dans l'activité psychique de l'homme, la marque distinctive, la fonction caractéristique ? Ici sa définition générale de la force intelligente lui cause quelque embarras. Il insiste à plusieurs reprises sur cette proposition que l'activité psychique étant la même dans tout le domaine de la vie, il ne peut être ici question de facultés nouvelles. Et cependant il faut bien trouver une différence. La distinction cherchée doit être trouvée dans l'emploi différent des facultés propres à tous les êtres intelligents. « L'homme, d'animal intelligent qu'il était se transforme en animal raisonnable et progressif, sans cesser d'être le même essentiellement. » L'animal, en effet, a déjà le sentiment de soi-même ; mais en lui ce sentiment est implicite, c'est à dire qu'il se lie intimement aux actes qu'il produit, aux affections qu'il éprouve ;

il ne saurait se distinguer lui même des perceptions ou souvenirs particuliers auxquels il est mêlé par une sorte d'immédiation. Quand l'animal distingue ses perceptions et ses souvenirs du sentiment qu'il en a, et que ce sentiment devient assez explicite pour être l'objet d'une pensée expresse, bref quand l'animal a le *sentiment du sentiment de soi*, alors, par ce fait même, suivant l'expression familière à M. Vignoli, *il devient intellectuellement homme*. Voilà en quoi consiste la conscience humaine. Ce qui la fait surgir de la conscience animale, c'est ce fait du *redoublement*. Mais ce fait qui a déjà servi pour distinguer la conscience animale de la conscience végétale, n'aurait-il pas lui-même besoin d'être expliqué ? Il ne semble pas qu'il ait toute la nouveauté et toute l'importance que l'auteur lui attribue.

L'industrie humaine se distingue de l'industrie animale par trois caractères. D'abord l'animal se sert directement de ses organes pour agir sur la matière, tandis que l'homme se sert d'une partie de la matière plus ou moins compliquée pour agir sur le reste : bref le premier n'a pas d'instruments, et le second en emploie un nombre infini. Ensuite les œuvres de l'animal n'ont pas d'autre but que la satisfaction d'un besoin ; elles trouvent toutes leur raison d'être dans une utilité que leur auteur en retire : l'homme seul édifie et travaille en se proposant pour but la satisfaction d'un sentiment esthétique et moral ; tels sont les monuments qui se rapportent au culte, aux fastes nationaux, à la commémoration des morts, à l'ornementation de lieux divers, places, promenades, jardins, etc. Enfin les changements que l'homme a opérés sur la surface de

la planète terrestre sont bien plus considérables que ceux dont l'activité des animaux est l'origine. Ces remarques sont justes, mais à une condition, c'est qu'on reconnaisse que les différences ne portent ici que sur l'extension diverse des caractères signalés, très minime chez l'animal, immense chez l'homme. M. Vignoli a l'esprit trop synthétique et trop libre pour ne pas s'en apercevoir à mesure qu'il poussera plus loin ses études d'anthropologie ; le cours qu'il professe sur ces matières à l'académie scientifique de Milan (il traite cette année de *l'origine et de l'évolution des mythes*) ne peut que l'entraîner plus avant dans la voie où son commerce avec les sciences biologiques l'a déjà engagé.

Jusqu'ici nous avons rencontré des savants plus ou moins isolés ; nous abordons maintenant l'étude d'un groupe assez homogène, d'une véritable école. Florence en est le siége. C'est une chose assez remarquable qu'elle a compté un certain nombre d'étrangers. Un médecin, M. Moleschott, qui de Turin, où il est resté, lui a communiqué l'impulsion première, est né dans le Brabant septentrional ; il avait enseigné en Allemagne ; et il était professeur au polytechnicon de Zurich quand il fut appelé à l'université de Turin en 1861. Il est maintenant sénateur ; l'Italie l'a ainsi définitivement adopté. M. Schiff est allemand et après avoir séjourné quelques années à Florence où la trace de son enseignement restera, il est allé continuer ses travaux à l'institut international de Genève. Enfin M. Herzen, son élève, très italien, et fixé depuis longtemps à Florence, est comme on sait d'origine russe, et a reçu une éducation anglaise. Même M. Mantegazza, également sénateur,

s'est préparé par de longs voyages en Amérique à ses études actuelles d'anthropologie. Mais le groupe ne se recrute plus maintenant que parmi des Italiens. M. Lombroso s'y rattache ; M. Tamburini et Luciani en font partie; il y a là un centre d'attraction et d'organisation dont l'influence devient de jour en jour plus efficace. *Les Archives d'anthropologie* dirigées par M. Mantegazza, qui se publient à Florence et la *Revue expérimentale de phsychiâtrie et de médecine légale*, qui paraît à Regio-Emilia sous la direction de M. Tamburini avec le concours de MM. Golgi, Tamassia, Morselli, Verga, Luciani et Lombroso sont deux recueils strictement scientifiques qui suivent le même mouvement. Enfin un journal, hebdomadaire comme le *Saturday-Review* et conçu d'après le même plan, destiné principalement par ses fondateurs, MM. Villari, Franchetti et Sidney Sonnino, à l'examen des questions sociales, travaille énergiquement au relèvement des études en Italie par la critique sévère qu'il exerce sur les publications de toutes sortes. Fondée à Florence et transportée depuis à Rome, la *Rassegna Settimanale* reçoit des biologistes de l'école de Schiff des articles philosophiques courts mais substantiels, et il n'est pas douteux que d'ici à quelques années son influence n'impose à la majorité des écrivans le ton et la méthode scientifiques. — Toute cette école est jeune, vivante et pleine d'avenir.

Nous n'avons rien à dire de Moleschott qui avait produit avant de venir en Italie les ouvrages qui ont établi sa renommée. Du reste le panthéisme naturaliste qui s'exprime avec tant de verve dans sa *Circulation de la vie* est connu en France comme en Allemagne et en Italie. Rappelons très brièvement les idées et les tra-

vaux de Schiff, le véritable initiateur des recherches expérimentales dans l'école florentine, mais qui lui-même avait été formé ailleurs.

Sa conception générale de l'univers est analogue à celle de la gauche hégélienne ; elle est plus proche du monisme que du matérialisme. « L'apriorisme spéculatif ne nous conduit, dit-il, à aucune vérité objective : » nous ne tirons nos connaissances que de l'expérience et, si la philosophie peut nous apprendre quelque chose, ce n'est que par l'observation de l'esprit : « Le contenu de la spéculation philosophique est d'un intérêt exclusivement psychologique ». Enfin « la voie pour arriver à la connaissance de l'esprit passe par la connaissance des phénomènes de la nature ; la psychologie n'est pas autre chose qu'un développement ultérieur de la physique et de la physiologie. » La psychologie est la clef de tous les problèmes des sciences sociales ; morale, politique, linguistique, etc., toutes supposent la connaissance de l'homme intérieur dans son présent et dans son passé. Mais la psychologie a son tour ne peut se passer des sciences physiques (au sens général de ce mot), car les phénomènes psychiques ne sont sans doute qu'un cas supérieur de la transformation de la force. Toutes les sciences de l'homme doivent donc s'appuyer sur les sciences de la nature, les plus élevées sur les plus humbles. M. Schiff compte parmi les sciences morales la *phsychologie des peuples* et il pense que le consensus des nations civilisées est le seul signe que nous ayons de la vérité *relative* de nos systèmes. Cette vue est digne de remarque : si elle est exacte, l'adhésion de plus en plus générale que la conscience européenne accorde à la philosophie expérimentale serait un signe de

sa vérité, du moins temporaire. Est-il une autre vérité?

Rien cependant de très original dans ces généralisations; l'œuvre propre de M. Schiff n'est pas là. Elle est dans les expériences qu'il a instituées pour déterminer les phénomènes objectifs qui accompagnent l'activité physique dans les centres cérébraux, particulièrement les variations de température. Voici l'idée qui l'a guidé dans ses expériences (2).

« Si, partant des données actuelles de la science, nous admettons que l'activité nerveuse, grâce aux altérations moléculaires qui la constituent et l'accompagnent, et grâce aux résistances qu'elle rencontre dans le tissu nerveux même, produit une quantité appréciable de chaleur, la transmission dans les centres et notamment dans le cerveau doit engendrer un échauffement local, *indépendamment de l'effet calorifique de la circulation*. Supposons que cet échauffement naisse et disparaisse avec une excitation périphérique, nous aurions, par ce fait, acquis la preuve que l'excitation a été réellement transmise aux centres et que la transmission elle-même est liée à un mouvement moléculaire, sujet aux lois générales du mouvement des corps. Supposons encore que cet échauffement local, suite d'une excitation périphérique, persiste à se produire après la cessation de tout mouvement réflexe, dans ce cas il

(1) *La fisica nella filosofia*, Revue européenne, 1875.

(2) *Archives de physiologie*, V. Masson, mars-avril 1869 à juillet-août 1870. Le travail de M. Schiff, surchargé de détails utiles, mais difficiles à suivre pour les personnes qui ne sont pas au courant des procédés employés dans les laboratoires, a été résumé avec clarté par M. Herzen dans la *Revue philosophique* de janvier 1877.

serait démontré que les sensations se transmettent en partie *directement* jusqu'au cerveau sans l'intermédiaire d'une transmission de nature réflexe. — Si ensuite (abstraction faite toujours, si possible, des effets caloriques de la circulation générale), nous trouvions que le dégagement de chaleur dû à une simple sensation ou à une impression sensorielle immédiate, est quantitativement inférieur à l'échauffement local produit par une impression semblable ou même moins intense, mais accompagnée d'un acte *psychique*, nous en déduirions, avec une probabilité très grande, que le mouvement moléculaire, source du dégagement de chaleur dans le cerveau, a été plus vif dans ce dernier cas que dans le premier. Et s'il en était ainsi, les *actes psychiques eux-mêmes seraient liés à un mouvement matériel.* »

Nous ne pouvons entrer dans le détail des expériences que Schiff a exécutées sur des animaux (oiseaux et mammifères) curarisés ou laissés à l'état normal. Il procédait, dans ce dernier cas, de la façon suivante. Il enlevait sur le crâne de l'animal des portions de crâne symétriques, plantait par ces ouvertures dans son cerveau les aiguilles d'une pile thermo-électrique et réussirait à les fixer par frottement dans la plaie de l'os. L'animal (un chien), laissé à lui-même après cette opération, continuait à vivre; au bout de deux jours il recommençait même à manger. Alors on le plaçait sur la table du laboratoire, et on l'amenait sans peine, grâce à son état d'assoupissement, à une immobilité complète. Les aiguilles reliées à la pile, et celle-ci mise en communication avec un galvanomètre, on produisait une excitation sur l'un des sens de l'animal soit en lui présentant des aliments, soit en lui faisant entendre du bruit, soit en

offrant à sa vue des objets inusités. A chaque excitation sensorielle le galvanomètre traduisait l'augmentation de la température par des oscillations plus ou moins prononcées. C'est ainsi que M. Schiff a pu constater qu'en l'absence de mouvements reflexes, les excitations périphériques étaient directement conduites dans les lobes cérébraux et que l'activité psychique, mise en jeu, y déterminait une élévation de la température. En répétant les excitations consécutives, il a constaté de plus que l'élévation de température devenait de plus en plus faible et que, par conséquent, l'activité psychique diminuait dès la troisième répétition jusqu'à un *minimum* où l'une ou l'autre devenaient à peu près constantes.

Ces expériences sont de la plus haute importance en ce qu'elles rapprochent le moment où l'activité psychique sera soumise à la loi générale de l'équivalence des forces ; elles sont corrélatives, comme M. Herzen l'a justement remarqué, à celles par lesquelles on mesure le temps nécessaire à l'accomplissement des actes psychiques. On verra plus loin que M. Tamburini en a institué d'autres avec les mêmes méthodes en vue de résultats différents.

MM. Mantegazza et Herzen sont contemporains. Le premier est avant tout un anthropologiste. Il a touché fréquemment les sujets philosophiques, mais autour de ses conceptions naturalistes voltige ailée et vibrante une fantaisie tellement capricieuse que trop souvent le poète en lui fait oublier le psychologue physiologiste. Peut-être le désir, légitime d'ailleurs, de gagner à la philosophie expérimentale le public féminin en Italie, influe-t-il un peu plus que de raison sur la manière littéraire de cet aimable écrivain; toujours est-il que le

sexe et tout ce qui s'y rapporte est pour lui l'objet de préoccupations visibles qui donnent à ses écrits philosophiques une physionomie particulière. Sa *Physiologie du plaisir,* qu'il a écrite à 22 ans (1852), en 185 heures répandues sur 48 jours de travail, en prenant soin de ne pas consulter un seul livre sur le sujet (Préface), pénètre sans la moindre austérité scientifique dans les détails les plus scabreux et ne manque jamais, conformément aux règles de la psychologie comparée, de comprendre la description des plaisirs de la femme à côté des plaisirs de l'homme. Le livre a eu huit éditions et a été stéréotypé à la cinquième. On y trouvera des faits intéressants disséminés au milieu d'une végétation luxuriante de métaphores et on devra reconnaître que les conclusions pratiques qui s'en dégagent sont encore assez élevées, bien que la morale du plaisir elle-même pût gagner à rencontrer un défenseur plus grave. La *Physiologie de l'amour*, qui date de 1872 (2e édition en 1875), alors que l'auteur avait déjà passé la quarantaine, est un peu plus analytique; la lave, canalisée, commence à se refroidir; il n'en est pas moins vrai que le caractère littéraire de cet ouvrage nous en rend l'analyse impossible dans le cadre restreint que nous nous sommes imposé.

Ce n'est pas que nous entendions condamner l'emploi que l'auteur a fait de son incontestable talent en écrivant les deux ouvrages que nous venons de mentionner et plusieurs autres de même nature. Tous les genres sont légitimes, quand on y réussit. Mais nous cherchons des idées philosophiques; celles de M. Mantegazza ont trouvé leur expression plus scientifique dans les articles qu'il écrit pour sa revue et notamment dans une étude

fort curieuse intitulée : *Essai sur la transformation des forces psychiques*. Lui-même a pris soin d'en résumer la doctrine dans les aphorismes suivants :

1° En psychologie, comme ailleurs, le travail produit est toujours égal aux forces employées, ce qui équivaut à dire que les forces ne se créent pas, mais ne font que se transformer... Nos pensées et nos affections, nos livres et nos statues, nos révolutions et nos arts ne sont que des transformations de la chaleur solaire...

2° En psychologie comme ailleurs, des forces opposées se heurtent et se neutralisent. L'impassibilité d'un martyr dans le dernier supplice n'est qu'une équation de deux énergies opposées qui équivalent à zéro.

3° Les transformations se produisent d'autant plus rapides qu'elles trouvent devant elles moins de résistance ou de frottement.

4° Les effets sont d'autant plus grands que plus grande est la force accumulée en un point et qui peut être libérée à l'occasion de la moindre excitation périphérique...

5° Une même quantité de force donne des résultats en apparence très différents selon qu'elle est mise en liberté lentement ou très rapidement... C'est ainsi que vous voyez l'amour se changer en haine en peu d'instants par la catastrophe inattendue d'une trahison, ou que vous découvrez qu'il s'est transformé en antipathie par l'effet de la lente oxydation de l'ennui, des petites contradictions ou d'autres causes semblables.

6° Les transformations sont d'autant plus faciles que la voie qu'elles suivent est plus naturelle ; et dans ce cas il ne s'agit probablement que d'une diverse résistance des fibres nerveuses ou des molécules cérébrales.

La sensation se change facilement en sentiment et en haine, tandis que la transformation en sens opposé est moins facile et souvent pathologique. (Il a été établi antérieurement que les sensations peuvent se transformer en d'autres sensations, en sentiments et en pensées; que les sentiments peuvent se changer en d'autres sentiments, en sensations ou en phénomènes intellectuels; que les pensées enfin peuvent se transformer en d'autres pensées, en sensations ou en sentiments.)

7° La rapidité des transformations va de pair avec : la jeunesse, le sexe féminin, le tempérament excitable. La lenteur va de pair avec : l'âge adulte, le sexe fort, la constitution peu excitable (1). »

Ces idées sont bien le développement de celles de M. Moleschott et de M. Schiff. M. Herzen a subi également l'une et l'autre influence, mais plus particulièrement celle de M. Schiff dont il a été pendant cinq ou six ans l'aide et l'élève. La psychologie physiologique est la science qu'il cultive avec prédilection, sa pensée et son style ont dans cet ordre d'études un caractère scientifique incontestable. Son érudition psychophysiologique est fort étendue. Traducteur de Maudsley, il possède à fond les grands psychologues anglais et connaît les travaux allemands. Partisan de la méthode objective, il ne rejette la méthode subjective, l'*introspection*, que dans l'emploi exclusif qu'en veulent faire les psychologues idéalistes, et se sert dans ses ouvrages simultanément de l'une et de l'autre. Peut-être eût-il rendu à la science de plus grands services si, au lieu d'interpréter avec

(1) Le lecteur français trouvera l'article d'où ce résumé est extrait traduit en entier dans la *Revue philosophique* de mars 1878.

bonheur les résultats acquis, il avait profité de sa compétence en physiologie pour faire lui-même un plus grand nombre d'expériences nouvelles ; mais il est déjà engagé dans cette voie comme le montre un mémoire communiqué à la Société anthropologique cette année même, et il aura besoin de s'y engager davantage à l'avenir pour soutenir les vues qu'il émet en ce moment sur la nature de l'action nerveuse.

Nous dirons quelques mots un peu plus loin de sa *Physiologie de la volonté*. Ses idées sur la « Psychophysiologie » ont été exposées çà et là dans un certain nombre de travaux peu étendus; elles sont déjà plus condensées et mieux liées dans son dernier opuscule intitulé : « *La condition physique de la conscience.* » C'est là que nous irons les chercher, laissant de côté, pour éviter les répétitions, ce qu'il a dit ailleurs après M. Schiff et M. Mantegazza de la réduction de la pensée à l'une des formes du mouvement (1).

(1) Ce qui autorise cette réduction ce sont d'après M. Herzen les trois faits suivants : 1° L'activité psychique demande un certain temps; or le temps est la mesure du mouvement, donc l'activité psychique est un mouvement; 2° l'activité psychique détermine une élévation de température dans les centres nerveux; la chaleur est du mouvement transformé, donc etc.; 3° l'activité psychique entraîne de la fatigue, elle épuise d'autant plus qu'elle est plus prolongée, et plus intense; elle est donc comme tous les mouvements une décomposition de matière et une dépense de force. (*V. Della natura dell'attività psichica. Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. IX, *fascicolo* 1° 1879.) La vie mentale lui paraît devoir se rattacher à la loi de causalité universelle comme la vie physique. Elle consiste, elle aussi, en un échange, les impressions reçues et enregistrées devant un jour ou l'autre être rendues au monde extérieur sous forme de mouvements musculaires. (*Cos' è la fisiologia ?* Firenze, Lemonnier, 1877.)

L'état actuel de la physiologie permet, dit-il, d'affirmer que la condition générale de la conscience est la désintégration de la substance nerveuse dans les centres nerveux. Cette désintégration, du point de vue matériel, est une décomposition de la substance nerveuse, du point de vue dynamique, c'est une transformation des forces latentes en forces vives. Elle est suivie aussitôt d'une réintégration, c'est à dire d'une recomposition de la matière et d'une transformation inverse des forces vives en forces latentes. Ces deux processus doivent de toute nécessité alterner dans la vie physiologique en général et dans celle du système nerveux en particulier. Mais la désintégration est seule accompagnée de conscience et seulement dans le cas où elle a lieu dans une cellule centrale. Dans ce cas de deux choses l'une: ou la désintégration se transmet *facilement* aux cellules avoisinantes, ou celles-ci offrent une *résistance* à la vibration. Si le passage est facile, la réintégration suivra immédiatement et la conscience éveillée sera nulle ou faible ; si au contraire une certaine résistance est opposée, la désintégration gagnera nécessairement un plus grand nombre de cellules, comme il arrive que l'agitation d'un courant augmente dès que celui-ci rencontre un obstacle ; la réintégration ne se fera que tardivement et lentement ; la conscience éveillée sera d'autant plus vive que la résistance aura été plus difficile à vaincre. La conscience ne dépend donc pas de la désintégration seule ; en somme tout acte psychique entraîne une décomposition de la substance nerveuse et un dégagement de forces vives ; elle dépend de la résistance offerte à la désintégration par les groupes de cellules successifs qu'elle traverse ; et quand la force dégagée se décharge

instantanément dans un nerf efférent ou passe entière à un autre groupe de cellules centrales, l'acte est automatique : nous n'en sommes pas avertis.

Au moyen de cette théorie, qui est voisine de celle de Spencer, M. Herzen retrace heureusement le tableau varié de la vie psychique. Peut être ce tableau est-il plus intéressant par les connaissances que l'auteur doit à ses observations et à ses lectures que par la lumière qui en rejaillit sur la nouvelle théorie ou celle qu'elle lui prête. De fait nous voyons que le mot même de désintégration ne se rencontre plus guère dans les pages substantielles qui suivent. Il réapparaît seulement dans la conclusion que nous transcrivons tout entière. On va voir que M. Herzen s'y tient à égale distance de Maudsley et de Lewes, niant contre le premier que la conscience soit absente même dans l'activité des centres supérieurs, contre le second que la conscience soit présente jusque dans l'activité des centres inférieurs, rejetant l'automatisme universel de l'un comme l'universel intellectualisme de l'autre. Voici ce qui résulte de son examen successif des phénomènes dont les divers centres sont le siége.

« Dans la moelle épinière : conscience élémentaire, impersonnelle et inintelligente; à son maximum dans les animaux inférieurs, à son minimum dans les supérieurs. Dans ces derniers à l'état normal, il n'est point fait appel à la conscience spinale, parce que toutes les réactions de la moelle se produisent automatiquement; et les *stimulus* qui ne trouvent pas un mécanisme prêt à les réfléchir, sont transmis aux centres encéphaliques. Dans les cas seulement où, après la décapitation, des complications artificielles interviennent qui

en rendant nécessaire la formation de nouvelles voies nerveuses, produisent une désintégration étendue et profonde. la conscience spinale acquiert un certain degré d'intensité, pour diminuer bientôt quand les nouvelles communications sont bien associées et aplanies, et quand les réactions correspondantes deviennent habituelles, automatiques.

« Dans les centres sensori-moteurs (réunis en *sensorium* et *motorium communia*) : conscience individuelle avec germe de perception, c'est-à-dire avec rudiment d'intelligence ; intensité et caractère intelligent et volitif, soumis à des conditions identiques à celles qui règlent l'intensité de la conscience dans la moelle épinière ; avec cette différence cependant que, en raison de la variété infinie d'impressions externes et de sensations internes dont ces centres sont le siège, presque chacune de leurs réactions nécessitera l'introduction d'un élément nouveau, d'une modification si petite qu'on le voudra des mouvements à accomplir ; et que par conséquent leur activité ne pourra jamais se réduire à un automatisme aussi complet que celui de la moelle et fournira ainsi presque toujours, même dans les animaux supérieurs et chez l'homme, sa quote-part de conscience à la cœnesthesis de l'individu.

« Dans les centres corticaux des hémisphères : conscience intelligente et volitive, avec notion claire touchant les rapports de l'individu avec les objets extérieurs et de ceux-ci entre eux ; d'où résulte l'intentionalité des réactions motrices : la conduite est réglée par les circonstances passées, présentes et futures — telles que les prévoit l'individu, grâce à l'expérience acquise. Contrairement aux deux premières formes de conscience, celle-ci

croît simultanément avec le degré zoologique de l'animal et atteint dans l'homme son maximum. La loi qui gouverne les alternatives de conscience et d'inconscience dans les centres corticaux, est celle que j'ai formulée et essayé d'établir dans une partie antérieure de ce travail. »

L'auteur, rapportant des observations qu'il a pu faire à plusieurs reprises sur lui-même dans le retour de la syncope à l'état normal, assure que dans ce cas on traverse successivement, en suivant l'ordre ascendant, les phases de la conscience ci-dessus décrites. Mais ce n'est là qu'une des nombreuses vérifications qu'il propose de ses vues ; la complexité même de son travail montre bien qu'il se fait une idée exacte de la complexité des problèmes psychologiques. Dans la science de l'esprit, les formules sont peu de chose ; ce qui fait le psychologue, c'est le sentiment de la réalité et la fine perception des nuances. Ni l'un ni l'autre ne manquent à M. Herzen.

De plus jeunes représentants de la même école se sont peut-être plus encore rapprochés des véritables conditions de la science psychologique moderne, en employant l'expérience à l'étude des fonctions nerveuses. MM. Luciani et Tamburini poursuivent avec succès les recherches de Hitzig et Ferrier sur les localisations cérébrales, par les procédés que ces habiles physiologistes ont employés, et à la pratique desquels M. Schiff avait déjà initié les expérimentateurs italiens (1). Le travail de

(1) On a de M. Schiff : *Leçons de physiologie expérimentale du système nerveux encéphalique*, Florence, 1873, et « *Des prétendus centres moteurs dans les hémisphères cérébraux*, *Revue de psychiatrie*, etc., 1876 ; de MM. Lussana et Lemoigne, « *Sur les centres encéphaliques du mouvement* » ; *Revue de psychiatrie*, 1877 ; et de

M. Tamburini, intitulé « *Contribution à la physiologie et à la pathologie du langage* (Reggio-Emilia, 1876) », l'avait amené à s'interroger sur le véritable rôle des centres corticaux; c'est ce problème qu'il a cherché à résoudre, de concert avec M. Luciani, dans deux belles études: *Sur les fonctions du cerveau, Recherches expérimentales* (1878-1879).

Dans la première, les deux auteurs se sont bornés à exposer les résultats de leurs expériences relatives aux points moteurs de la couche corticale. Dans la seconde, se trouvent les expériences relatives aux centres sensoriels de la même région. Voici parmi les conclusions de l'une et de l'autre, celles qui nous paraissent les plus dignes de remarque.

I. — 1° Les aires excitables de l'écorce cérébrale présentent, tant chez les chiens et chez les chats que chez les singes, des différences importantes de situation et de spécification, non seulement d'animal à animal, mais encore entre les deux hémisphères d'un même animal.

2° Par l'excitation électrique, on peut signaler pour le membre postérieur comme pour le membre antérieur dans le circuit sigmoïde des chiens, deux centres distincts pour des mouvements opposés.

3° Dans le singe, les aires excitables pour les membres et la face ne sont pas limitées à la circonvolution frontale ascendante comme le soutient Hitzig; elles s'étendent encore à la circonvolution pariétale ascendante au circuit angulaire, etc., comme l'a démontré Ferrier...

7° L'hypothèse que les mouvements produits par électrisation des zones corticales sont de nature réflexe en

MM. Albertani et Michieli, un travail sur le même sujet, même *Revue*, 1876.

raison de ce que les aires excitables seraient autant de centres moteurs de chacune des parties du corps, cette hypothèse ne tient pas contre les faits de la décomposition, de la coordination vers un but et de la constance de ces mouvements, caractères que n'ont jamais les mouvements que l'on produit par voie réflexe en excitant les parties par voie périphérique.

8° Les lésions de la mobilité consécutives à l'ablation des zones excitables, sont de nature absolument paralytique et non ataxique.

9° Les phénomènes paralytiques susdits sont transitoires, mais durent plus longtemps, c'est-à-dire la compensation s'en fait que plus lentement, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle zoologique.

10° Pour expliquer la compensation des phénomènes paralytiques, on ne peut admettre le concept de la substitution fonctionnelle ni des aires circonvoisines, ni de celles de l'hémisphère opposé, pas plus que la naissance de la fonction psycho-motrice dans les centres basiliaires ; il faut admettre que ces derniers sont, eux aussi, physiologiquement centres de la mobilité volontaire, que le développement ou le perfectionnement de cette fonction qui leur est propre produit la guérison des phénomènes paralytiques et la produit d'autant plus vite, qu'elle était déjà plus développée en eux normalement.

II. — 1° Le centre visuel des chiens est représenté par une longue zone d'écorce de la seconde circonvolution externe, qui s'étend environ de la région frontale au commencement de la région occipitale. Celui des singes comprend probablement, non seulement tout le circuit angulaire, mais encore une grande partie sinon la totalité de la convexité du lobe occipital contigu.

2° Le centre auditif des chiens est certainement représenté par la portion la plus élevée et postérieure de la troisième circonvolution externe ; mais il n'est pas impossible qu'il puisse s'étendre au delà de ces limites. Celui des singes est probablement contenu dans la région homologue à celle du chien, c'est-à-dire dans une zone située immédiatement à l'extérieur du centre visuel, représentée par les deux circonvolutions temporo-sphénoïdales supérieure et moyenne.

3° Tant chez les chiens que chez les singes, les centres visuels et auditifs de l'écorce se montrent électriquement excitables dans toute leur extension ; mais les réactions qui se produisent dans les différents points varient non seulement en degré, mais souvent encore en nature.

4° Sans qu'il soit absolument impossible que ces réactions représentent des mouvements réflexes, consécutifs à des sensations visuelles et auditives subjectives, il est bien plus probable qu'elles dépendent de l'excitation directe de centres moteurs spéciaux des muscles dans lesquels se manifestent les réactions, centres qui se trouveraient compris dans la zone visuelle et auditive.

5° La destruction unilatérale de la zone visuelle du chien provoque immédiatement l'amaurose presque complète de l'œil du côté opposé et l'amblyopie légère, mais cependant appréciable de l'œil de ce même côté. La destruction unilatérale de celle du singe provoque au contraire l'hémiopie bilatérale de la moitié du champ rétinien correspondant au côté opéré. Ces faits engagent à admettre un croisement incomplet des fibres du nerf optique du chien, et une semi-decussation ou croisement de la moitié de ces fibres dans le singe...

6. La cécité qui se produit après l'extirpation des centres visuels corticaux n'est pas seulement psychique (amnésie des images visuelles selon Munck) ; elle consiste dans l'abolition plus ou moins complète de la perception visuelle.

. . . .

8. Phénomènes analogues en cas d'ablation des centres auditifs.

9. Les troubles de la vision et de l'ouïe consécutifs à l'ablation mono ou bilatérale des centres sensoriels se guérissent plus rapidement dans le premier cas, moins rapidement dans le second.

10. La compensation des désordres dans la vision et l'audition consécutifs à la destruction des centres correspondants d'un seul côté, a lieu, du moins en partie, par les centres du côté opposé...

11. La compensation qui a lieu en suite des mutilations bilatérales incomplètes se fait par les portions restées intactes des centres. Si les recherches à venir démontrent clairement le fait de la compensation (parfaite ou imparfaite) même dans les cas d'extirpation bilatérale complète, il faudra logiquement admettre qu'elle se fait par les ganglions basilaires (thalami et corps bigéminés) par analogie à ce que nous avons vu se passer après l'extirpation complète des centres psycho-moteurs.

Ces recherches expérimentales confirment les vues émises par M. Tamburini dans son étude sur le langage au sujet du rôle double des centres corticaux. D'après lui ces centres seraient en même temps le foyer de réception et de perception des excitations sensorielles provenant d'une partie du corps donnée, et le point de départ de l'excitation centrifuge volitive qui va aux

muscles de cette partie. Voici d'après ces vues quelle est d'après lui la physiologie du langage. « Les impressions acoustiques, irradiées à toute la périphérie du cerveau sont déposées dans les cellules corticales comme images mnémoniques des paroles et élaborées par un processus intellectuel en forme d'idées verbales. Ces idées se transforment, dans les cellules des lobes antérieurs seulement, d'excitation psychique en impulsion motrice coordonnée pour l'expression phonétique, et c'est précisément dans les cellules des circonvolutions marginales de la scissure de Sylvius, surtout dans la 3e frontale que cette transformation a lieu. De ces cellules motrices l'impulsion, par la substance grise de l'*Insula*, se transmet aux fibres de la substance blanche de cette même partie et de là au noyau lenticulaire dans lequel les fibres cérébrales se joignent à celles d'origine spinale et dans lequel a lieu la communication fonctionnelle entre l'appareil hémisphérique ou d'idéation, et l'appareil spinal ou d'exécution. Traversant ainsi le noyau ventriculaire du corps strié, les pédoncules cérébraux et le plan de la protubérance, l'impulsion atteint les noyaux bulbaires des nerfs moteurs, l'accessoire, l'hypoglosse, le facial, par lesquels elle est transmise aux muscles du larynx, de la langue, des lèvres qui servent à l'expression phonétique des idées. » (*Op. cit.* p. 45.)

Ces courtes citations suffisent à notre dessein. C'en est assez pour que les lecteurs au courant des progrès récents de la psychologie physiologique comprenent l'importance des travaux qui s'exécutent en Italie dans cet ordre de recherches et se procurent les œuvres que nous leur signalons. Ils y trouveront la méthode scientifique appliquée dans toute sa rigueur, avec une sobriété d'in-

ductions qui n'a d'égal que le soin méticuleux apporté à la constatation et à la mesure des faits. Ils y verront qu'à partir du moment où elle produit de telles œuvres, l'Italie n'a plus qu'à poursuivre pour se placer dans la sience de l'esprit à l'égal des nations qui la cultivent avec le plus de succès.

CHAPITRE III.

PHILOSOPHIE SOCIALE.

Quand M. Ardigo, assis sur un banc de pierre dans le petit jardin de la maison canonicale, s'aperçut en méditant sur la couleur d'une rose qu'il était devenu positiviste, ce qui l'émut dans cette découverte, ce ne fut pas seulement le nouvel aspect que l'univers revêtait à ses yeux, ce fut encore et surtout le changement profond que la transformation de sa pensée allait entraîner dans sa vie. « Aussitôt, dit-il, surgirent les résolutions pratiques : régler la conscience selon les convictions nouvelles et les déclarer hautement en déposant l'habit ecclésiastique. Ce fut un pas mortel à franchir : il me fallait passer pour ainsi dire impitoyablement sur le souvenir sacré de ma mère, et sur la reconnaissance que je devais à ce maître de qui je tenais tout (Monsignor Martini)... Ce pas, je l'ai fait... Eh bien, les idées morales ont sur moi le même empire qu'auparavant... Je ne regrette rien. Quant à l'au delà de la tombe, il se trouve qu'en renonçant à l'espérance d'une vie à venir, en en bannissant la pensée, j'ai fait dans mon esprit, plein jadis d'anxiétés et de tempêtes, la paix la plus profonde et la plus sereine : et quant à cette vie, j'ai appris que le secret du bonheur est de mépriser les avantages qui

ne se peuvent obtenir qu'au prix de l'honnêteté et de la dignité, et de se contenter de ceux que nous procure, dans la satisfaction de la conscience, le travail utile, mais par dessus tout la méditation scientifique. » C'est ainsi que quand une nouvelle conception du monde et une nouvelle théorie de l'esprit humain se développent au sein d'une société, il se fait dans la manière d'envisager la vie un changement corrélatif; les sciences morales tout entières, et avec elles les arts correspondants, la politique et l'éducation, ne tardent pas à se transformer à leur tour. C'est ce qui se produit en Italie. A ce mouvement ont contribué M. Herzen, M. Ardigo et M. Ferri (Enrico) son disciple (les deux premiers nous sont déjà connus); puis M. Lombroso, aliéniste et anthropologiste, M. Angiulli, dont nous avons exposé les doctrines philosophiques, M. de Dominicis, comme lui professeur de philosophie, et un certain nombre d'économistes, parmi lesquels les noms de MM. Miraglia, Cusumano, Cossa, Lampertico, Schiatarella doivent être particulièrement signalés.

Celui qui veut vivre sans Dieu et sans espérance au delà de la tombe, ne peut trouver une règle de conduite que dans les lois de la nature et l'effet inévitable que produit dans la pensée la connaissance de ces lois. La croyance à la liberté morale et le dogme de la création *ex-nihilo*, qui nient également la continuité des causes et des effets (persistance de la force), doivent avoir mêmes destinées. M. Herzen, M. Ardigo et M. Ferri combattent également la liberté morale. Le premier a consacré à cette thèse un livre (1), dont la première

(1) *Analisi fiscologica del libero arbitrio umano*, Terza edizione, Firenze, 1879.

rédaction est déjà ancienne, et qui a eu plusieurs éditions, dont l'une en français. Il s'y montre à la fois le disciple de Romagnosi et de Schiff, car il ne sépare pas dans son examen du libre arbitre, les conditions sociales où se meut notre activité, de ses conditions physiologiques. Comme individu l'homme ne se détermine pas lui-même ; il est déterminé par la nature de son organisation, qui résulte elle-même des impressions antérieures et par les circonstances spéciales vis-à-vis desquelles il réagit de moment en moment ; le mouvement volontaire est un mouvement réflexe, dont la représentation consciente précède l'exécution. Il n'y a pas dans les masses nerveuses centrales la moindre place pour une action modératrice, capable d'anéantir les impulsions venues de la périphérie ; celles-ci comme toute cause produisent toujours un effet proportionné ; elles ne peuvent être contrebalancées que par des impulsions plus fortes, immédiates ou emmagasinées à l'état de force latente dans les centres nerveux. Comme membre d'une société, l'homme est contraint d'abdiquer toute prétention à l'initiative absolue devant l'empire de la discipline sociale qui l'enserre dans un étroit réseau d'influences (éducation et opinion) et de prescriptions légales. Comme la physiologie établit la solidarité de l'homme avec la nature la statistique démontre la solidarité de l'individu avec tout son groupe. Il faut reconnaître conformément aux conclusions de Quételet, que dans le mal comme dans le bien l'individu est l'instrument d'actions préparées par la société. Les lois morales se trouvent en germe, de l'aveu d'Agassiz, dans l'animalité ; il faut y voir les lois de la conservation du groupe en tant qu'elles sont inscrites par l'expérience

héréditaire dans l'organisation individuelle. Que ces nécessités s'imposent à l'homme sous la forme d'une contrainte extérieure ou sous la forme d'idées auxquelles il croit accorder une adhésion spontanée, elles n'en sont pas moins impérieuses, et si les hommes cessaient d'y obéir, les sociétés s'en iraient en morceaux; aussi n'y a-t-il que les fous et les criminels qui s'y soustraient partiellement, ce sont eux qui seuls seraient libres s'il fallait en croire les définitions vulgaires de ce mot. On invoque en faveur de la liberté le témoignage de la conscience; mais on oublie que sur ce point les dissentiments les plus formels ont depuis qu'on spécule, séparé les philosophes et les théologiens : comment un témoignage en contradiction avec lui-même serait-il infaillible? D'ailleurs, on se rend facilement compte de la manière dont l'illusion de la liberté s'est produite dans l'esprit humain; c'est un paralogisme bien connu que celui qui consiste à nier l'existence des causes, dès que les causes sont complexes, délicates et surtout éloignées. Tel est précisément le caractère des causes qui déterminent nos actions. Enfin que l'on ne reproche pas au déterminisme d'être immoral et dangereux parce qu'il nierait la responsabilité; on récompense et on punit les animaux, pourquoi pas l'homme? M. Herzen invoque à ce sujet l'autorité de Romagnosi et lui emprunte ses arguments en montrant que si l'on ne regardait pas la volonté humaine comme déterminable, la répression ne serait plus qu'une cruelle vengeance : c'est son utilité, c'est-à-dire son efficacité comme motif qui lui enlève une partie de son caractère odieux : les efforts tentés par la société pour améliorer le coupable, achèvent la justification de la peine. Sur ce point, M. Herzen est

peut-être trop disposé à diminuer la responsabilité de l'individu et à exagérer celle de la société (1); nous verrons M. Lombroso apporter à cette partie de la doctrine une heureuse correction.

Un jeune disciple de M. Ardigo, M. Enrico Ferri, est revenu récemment sur la démonstration tentée par M. Herzen. Son ouvrage : *La Théorie de la responsabilité et la négation du libre arbitre*, repose au fond sur les mêmes principes et sur les mêmes observations que le précédent; la question de la responsabilité n'y est pas entièrement élucidée et pour ces deux raisons, malgré les mérites éminents de cet essai, malgré la profondeur de certaines vues (par exemple sur le rôle de l'inconscient dans les déterminations humaines) malgré l'ampleur et la solidité de la discussion, nous nous contentons de le mentionner. L'ouvrage plus original du maître sur le même sujet, envisagé plus largement encore, appelle notre attention et exige de nous plus de développements (2).

(1) Voir page 33 : les idées contenues dans la note ne nous paraissent pas acceptables même du point de vue de l'auteur.

(2) Voir une analyse étendue du livre de M. E. Ferri dans la *Revue philosophique* du 1er février 1879. Ce qui nous a le plus intéressé dans cette étude, ce sont les passages où l'auteur combat les philosophes de son bord et même ses maîtres, entre autres R. Ardigo lui-même. Le premier de ces passages est destiné à réfuter la théorie du hasard (*caso*), qui se trouve dans la *formation naturelle du système solaire*. On se souvient que, d'après Ardigo, les phénomènes restent indéterminés et contingents, malgré le déterminisme auquel ils sont soumis (*naturalità*), parce que des causes en nombre infini se mêlent dans leur production, et que nous ne pouvons formuler cette *équation de l'infini* qui se trouve impliquée dans le calcul des chances qu'a chacun d'eux de se produire. Soit une plume abandonnée dans

La *Morale des positivistes*, tel est le titre du très récent volume de M. Ardigo. Le but de l'auteur est de montrer

l'air; on ne peut savoir d'avance où elle ira tomber, parceque les impulsions qu'elle recevra pendant sa chute échappent à la prévision et restent indéterminées : E. Ferri objecte que l'indétermination est ici relative à l'ignorance où nous sommes des données du problème; à mesure que ces données sont plus limitées, on voit, dit-il, l'indétermination se restreindre, et il est des cas où elle disparaît tout à fait. Il nous semble que R. Ardigo n'a pas d'autre pensée. Suivant lui, l'indétermination ne disparaît jamais complètement, parce que les chances d'interruption et de bifurcation pour une série donnée de phénomènes, bien que très diminuées, et en fait négligeables, subsistent toujours; on peut toujours craindre par exemple un cataclysme, un bouleversement des conditions actuelles de la planète. Pour tout le reste, il est d'accord avec E. Ferri. Seulement celui-ci ne voit pas un aspect profond de la doctrine : c'est que l'indétermination *pour nous*, l'indétermination *relative* à l'état de nos connaissances, quand elle résulte de l'intervention de l'infini, devient *absolue*, et qu'ici le point de vue logique et le point de vue réel ne font qu'un. Que nous sert d'affirmer qu'un mouvement est déterminé, si nous ne pouvons parvenir à le déterminer, non pas à cause de l'imperfection momentanée de nos connaissances, mais en raison de la limitation de notre esprit, à jamais incapable d'embrasser la totalité des causes en action dans l'infini de l'espace et du temps? Il nous semble encore que le maître garde l'avantage sur le disciple dans une seconde discussion au sujet de l'idée d'ordre. Ardigo soutient que partout et toujours l'univers est ordonné, E. Ferri montre avec finesse que c'est nous qui le faisons tel et condamne l'univers au chaos. Comme si la réalité de l'existence pouvait être séparée de l'idée que nous en avons! Enlevez à un groupe de phénomènes l'un des caractères qui nous le font paraître régulier, sous le premier caractère un autre apparaîtra qui présentera un ordre nouveau, et ainsi de suite, tant que la réalité du phénomène ne sera pas détruite. Car, affirmer qu'un phénomène est réel, c'est le penser, et le penser, c'est y faire pénétrer un ordre. Ardigo a raison : le chaos n'existe pas, parce qu'il n'est pas intelligible.

que les positivistes ne sont pas dépourvus d'une morale comme on les en accuse et que même leur morale est plus élevée que celle des idéalistes et des théologiens leurs adversaires, en même temps que plus solide. Il va sans dire que la science de l'action lui paraît comporter, comme toutes les autres l'emploi de la méthode expérimentale. La morale construite *a priori* et constituée d'un petit nombre d'idées abstraites formant système, reste en dehors de la réalité psychique et n'est qu'une vaine combinaison de concepts. Les puissances d'où provient en nous l'action, sont extrêmement complexes et multiples: elles se composent d'une immense quantité d'idées et d'impulsions, de représentations et de sentiments, qui ont dans l'esprit leur vie propre et produisent inévitablement des actions déterminées. Rien de plus inexact que de séparer les sentiments des idées et les uns ou les autres de la volonté ; toute conception est dans le fait accompagnée d'une émotion : toute émotion d'une action au moins commençante. La sensation, nom général de tous les phénomènes psychiques est d'elle-même impulsion. La tâche de déterminer les lois de l'action dans leur rapport avec les lois de la pensée ne peut donc appartenir qu'à l'observation ; ce qui *est* contient seul le secret de ce qui *doit* être.

Par cette méthode, M. Ardigo est conduit à une doctrine qui rappelle celle des stoïciens et celle de Spinoza. Un être a toujours les tendances qui sont rendues indispensables par ses conditions d'existence. L'animal, étant capable de mouvement, avait besoin de distinguer les objets et d'éprouver le plaisir et la douleur : il est doué de l'une et de l'autre fonction. Dans toute la série animale, l'esprit ou l'âme (de quelque nom qu'on appelle

l'ensemble des pouvoirs psychiques) est en corrélation avec les besoins, avec les exigences du milieu. Or l'homme est surtout un être social. Ayant besoin de penchants sociaux, il en est doué en effet. En lui se rencontrent certaines idées, idées accompagnées, suivant la loi posée plus haut, des impulsions correspondantes, qui lui représentent le bien de ses semblables comme plus désirable que son bien propre et soumettent les impulsions égoïstes aux fins des divers groupes où il est engagé. En vain dira-t-on que la plupart des actions humaines sont en fait inspirées par l'intérêt, partant, par l'égoïsme : il suffirait qu'un certain nombre de ces actions soient inspirées par l'affection et le dévouement pour qu'on soit autorisé à voir dans celles-ci la caractéristique de l'activité humaine : un être est caractérisé par ses productions les plus achevées, comme une espèce végétale par ses fleurs les plus belles ou ses fruits les plus excellents. Mais le dévouement n'est pas si rare qu'on le pense : sur lui repose la famille ; et, sans parler des actions héroïques, la vie des nations n'est entretenue que par une multitude de dévouements obscurs, un très grand nombre d'entre nous faisant volontiers abnégation de soi-même pour que la fonction sociale, dont le hasard nous investit, ne souffre pas entre nos mains, pour que la justice ne cesse pas d'être défendue ou la vérité poursuivie. Mais quelque charme qu'il y ait dans la satisfaction des penchants sociaux, il ne faudrait pas croire que ce charme en soit le vrai but; l'esprit de solidarité est comme le sang qui circule dans l'organisme, il n'est pas nécessaire que la circulation soit sentie pour qu'elle se fasse, et de même il n'est pas nécessaire que les actions désintéressées soient agréa-

bles pour qu'elles soient accomplies. Certaines fonctions corporelles même douloureuses, s'exécutent cependant, si elles sont nécessaires, ainsi la toux pour le malade. Il n'est pas douteux que les actes de dévouement, devenant pénibles, ne cesseraient pas d'avoir lieu. « La nature pourrait très bien faire agir la force anti-égoïste même si l'agent avait à en souffrir, même s'il devait périr par elle. » N'est-ce pas ce qu'on voit dans les manifestations de l'amour maternel dès le règne animal? La nature nous communique l'impulsion; le plaisir la suit : autrement d'où viendrait le premier acte, antérieur à la découverte de ses conséquences agréables? D'ailleurs le plaisir est si peu inhérent à l'action vertueuse, que la délicatesse de la conscience multiplie les occasions de souffrir et que son endurcissement les rend plus rares. L'homme est donc porté par sa nature même à concevoir et à réaliser l'idéal d'abnégation et de bonté qui est son trait essentiel, sa « maîtresse forme. »

C'est là toute la morale de M. Ardigo. Qu'on ne lui demande pas de longues dissertations sur l'obligation morale et les diverses formes d'*impératif*. Il constate l'existence des idées morales, et cela lui suffit; toutes les idées étant impulsives, celles-ci doivent nécessairement produire les actes correspondants. Si on lui objecte que les idées égoïstes doivent aussi avoir leur part d'empire, il ne le nie pas, et reconnaît que les individus ne peuvent servir utilement les intérêts collectifs s'ils n'ont atteint eux-mêmes leur développement normal; il repousse l'ascétisme comme l'hédonisme. Mais il pense que les aspirations généreuses vaincront inévitablement les instincts bas dans tout individu qui restera libre

et dans toute société dont le développement spontané ne sera pas combattu.

Il admet en effet la liberté au sens où l'ont admise les stoïciens et Spinoza. La liberté, c'est le règne de l'idée sur les impulsions physiologiques. Dans toute la série zoologique, l'autonomie de la volonté va croissant, en ce sens que l'animal, à mesure qu'on s'approche de l'homme, se détermine de plus en plus d'après des représentations et que ces représentations sont de plus en plus compréhensives. Seul l'homme, mais surtout l'homme civilisé, bien que mû en définitive par les forces extérieures dont la sensation est le véhicule, et soumis par là comme toutes choses à la loi de causabilité, étant formé d'éléments plus complexes que tous les autres êtres, et embrassant en lui toutes les combinaisons inférieures, « manifeste une forme de force nouvelle dans le monde et imprime une direction nouvelle aux forces subordonnées de l'organisme. » La nature forme dans sa pensée un ordre de choses qui est son œuvre ; en dehors, et objectivement elle subit sous son action des modifications profondes conformes à l'ordre qu'il a conçu ; les forces hostiles, depuis les forces physiques comme la chaleur et la pesanteur, jusqu'aux forces physiologiques, comme la maladie et les passions sont détournées ou enchaînées par son industrie, et quelques unes d'entre elles sont même asservies à ses besoins.

D'autre part, la société est organisée de façon à favoriser de plus en plus l'essor de la liberté et l'empire de l'idée. L'hérédité transmet les victoires que chaque individu remporte sur la partie animale de son être, l'éducation, le langage, l'opinion ; les lois sont autant de

freins par lesquels l'hétéronomie des forces désordonnées est de plus en plus sévèrement contenue et d'aiguillons par lesquels l'autonomie de la raison est de plus en plus efficacement sollicitée (1). Grâce à ces divers moyens de coercion et d'encouragement, des habitudes naissent qui dispensent les générations successives des efforts qu'ont coûtés les progrès antérieurs et mettent en liberté des forces nouvelles. C'est ainsi que les hommes des divers âges sont solidaires, et que les derniers venus profitant des vertus de leurs devanciers, ont tant de facilité à les surpasser, qu'ils font de leurs propres résolutions autant de productions soudaines, de créations sans précédents.

Mais il ne faut pas que ce développement spontané de l'idée dans l'individu et dans la société soit entravé par un pouvoir extérieur : telle est la croyance au surnaturel dans l'individu et le pouvoir théocratique dans la société. M. Ardigo croit que la religion, loin d'être nécessaire à la moralité, ne fait que lui nuire en proposant au croyant une fin égoïste sous forme de récompenses éternelles. Quant au gouvernement absolu, reste du pouvoir théocratique et qui prétend venir d'en haut, tandis que la seule autorité légitime vient d'en bas, son pire effet est de retarder l'éclosion des formes sociales supérieures qui sont virtuellement contenues dans la conscience de l'humanité actuelle (fédération universelle). En général toute contrainte est, en tant que violation de l'autonomie, une atteinte portée au droit, une injustice. Le droit s'oppose par là à la force et proteste éternellement contre elle. La force est une irruption accidentelle

(1) « L'homme vertueux naît et mûrit au sein de la société, dont il est la production la plus parfaite », page 272.

des puissances désordonnées au travers de l'ordre légal, la plus haute des formations naturelles et le couronnement de l'ordre terrestre; mais le droit est absolu et impérissable, parce que la nature le veut et qu'il résulte de l'enchaînement des phénomènes depuis le commencement des choses.

On peut, dit M. Ardigo, objecter à cette conception de la morale : 1° qu'elle désenchante cette vie en lui enlevant la perspective d'une vie meilleure. On oublie que l'homme s'adapte à toutes les conditions d'existence qui lui apparaissent comme nécessaires, le pauvre à ses privations, le prisonnier à sa cellule, le malade à ses souffrances et à sa faiblesse, le vieillard à ses infirmités : nous tous, ne sommes-nous pas d'une étrange tranquillité au sujet de la mort, si voisine pourtant? De même après un moment de trouble qui accompagne tout changement, l'humanité envisagera avec calme la destinée que lui fait la nature des choses. 2° Mais la responsabilité disparaît avec la liberté transcendante? Laissons parler ici l'auteur lui-même. « L'activité humaine est déterminée à se mouvoir par une idée, par une idée sociale (*idealità sociale*). Cette idée implique la prévision, déterminée ou vague, d'une réaction de la part des autres hommes, ou d'une sanction de cette même idée ; et de telle façon que la représentation de la sanction prévue concourra plus ou moins distinctement au mouvement produit. C'est pourquoi l'idée motrice apparaît comme obligatoire. On a donc dans la conscience du sujet qui veut, un rapport connu entre le mouvement qui s'effectue dans sa volonté (1) et la sanction correspondante. C'est le rapport

(1) Pour M. Ardigo la volonté n'est pas autre chose que la conscience de l'activité des masses nerveuses centrales. Voir sa

qu'on appelle responsabilité. Il est de la sorte caractéristique de l'activité humaine volontaire. — Une telle prévision et par conséquent la responsabilité n'existent pas dans la conscience *á priori;* elles ne s'y trouvent qu'en raison de l'expérience qui a été faite de la réaction du milieu social, fait qui a été sans cesse confirmé dans la société et par le jugement des égaux et par les mesures des supérieurs. En vertu de la formation psychique, cette expérience se convertit petit à petit en spontanéité morale (impulsion native) fonctionnant d'elle-même et se manifestant dans les rapports de l'individu avec la souveraineté sociale, avec ses égaux, avec lui-même. Elle est essentiellement anti-égoïste, parce qu'elle est l'empreinte, l'image et le résumé du travail de la société et des corrélations de ses parties dans leur fonctionnement respectif en vue du tout. »

Telle est la morale de M. Ardigo, et la politique spéculative à laquelle elle se rattache. On trouvera sans doute qu'elle n'est pas aussi claire que sa psychologie et sa cosmologie, et c'est aussi notre impression. Les termes employés par l'auteur sont obscurs dans leur généralité; le plan de son exposition trahit par ses recommencements perpétuels une certaine indécision dans la pensée. Nous nous bornerons donc à protester pour notre compte et au nom de la sociologie expérimentale contre l'idée de la fédération, qui n'est qu'un retour au fractionnement par *Cités*, c'est-à-dire à un état social inférieur, dépassé depuis vingt siècles, et nous omettrons de discuter le système. Il faudrait pour le faire avec

psychologie, pages 102-112 de ce volume. Ce passage est l'analyse qu'il a bien voulu faire à notre usage d'une partie de sa morale non encore imprimée alors que nous écrivions ce chapitre.

convenance remonter jusqu'au principe implicitement adopté par l'auteur pour la psychologie et la sociologie et se demander si le moi individuel et le moi collectif ne sont en effet que des abstractions comme le pense M. Ardigo. On verrait que de ce nominalisme découlent les obscurités de sa morale et les anachronismes de sa politique. Par son fédéralisme qui ne tend à rien moins qu'à supprimer l'action de l'organe central dans l'Etat et ne laisse debout que les individus dans leur liberté illimitée, l'auteur est en opposition avec la grande majorité des positivistes italiens actuels dont la préoccupation constante est de fortifier le pouvoir central, à la seule condition qu'il soit d'accord avec l'opinion légalement exprimée. La nature de notre propre travail nous interdit d'ailleurs d'entrer dans les détails de l'œuvre et c'est précisément par les détails qu'elle offre l'intérêt le plus vif. Les vues ingénieuses et profondes sur le côté psychologique de l'activité morale s'y rencontrent souvent et sans laisser une satisfaction complète, le livre suggère une multitude de réflexions.

Comme les cas particuliers sur lesquels la pratique est appelée à exercer son effort présentent le plus souvent une extrême complexité, les spéculations très générales et les solutions très simples qu'elles comportent ne sont pas d'une utilité directe. Ce que demandent les sociétés modernes, ce sont des études patientes et détaillées propres à saisir les aspects multiples des phénomènes réels, et ces sortes d'études, une longue expérience, un contact incessant avec les faits les inspirent seuls. Seule aussi l'habitude de réduire les observations à des données numériques et ce souci de

la précision qui est le propre du biologue ou de l'économiste, autorisent les synthèses où la généralité n'exclut pas la certitude, parce qu'elles ne sont que des sommes de faits numériquement évalués, ou du moins soigneusement relevés dans leurs détails. Tels sont les ouvrages de M. C. Lombroso.

Son livre sur le Criminel, *L'uomo delinquente* est un modèle d'étude sociologique. Médecin, anthropologiste, expert médico-légal, visiteur assidu des prisons et des asiles d'aliénés, possesseur d'un musée où toutes les particularités de la vie des criminels sont représentées depuis leurs crânes et leurs photographies, jusqu'à des spécimens de leur écriture, connaissant à fond la littérature du sujet en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie, dégagé de toute conception systématique et humanitaire, enfin, comme un homme qui a vu de ses yeux le péril, très pénétré de la nécessité absolue où est la société de s'en défendre, l'auteur réunissait toutes les conditions pour donner, si vraiment cela est possible, une solution satisfaisante au terrible problème de la responsabilité dans le crime et de la légitimité de la peine.

De tels ouvrages ne se prêtent guère à l'analyse. S'il nous fallait accompagner M. Lombroso à travers tous les chapitres où il examine minutieusement, avec toutes les ressources de l'anthropométrie, la complexion physique et la physionomie des criminels, leurs tatouages, leur sensibilité, leurs passions, leur penchant à la récidive, leur religion, leur intelligence et leur instruction, leur argot, leur écriture, leur poésie, les causes du crime (climat, race, civilisation, alimentation, hérédité, âge), les rapports avec la folie, les associations de mal-

faiteurs, enfin la thérapeutique préventive et répressive qu'il convient d'appliquer à cette maladie sociale, nous aurions à résumer dans quelques lignes l'expérience et la réflexion de toute une vie, tâche évidemment impossible. La science en acte est dans les faits d'où elle sort; celui qui veut la posséder doit se mettre en présence de ces faits, se pénétrer des impressions multiples qui naissent à leur contact, vivre en un mot intimement uni par tous ses sens à la réalité qu'il veut connaître. A défaut de cette expression personnelle, plus difficile à se procurer en cette matière qu'en toute autre, il n'y a pour nous qu'un moyen de nous rapprocher de ce résultat : c'est de lire dans tous ses détails le travail de M. Lombroso ; c'est surtout de nous livrer à un examen attentif des nombreuses expertises racontées à la fin du volume dans un appendice de 200 pages in-8° de petit texte. Nous engageons vivement nos lecteurs à se procurer ce plaisir : pour nous, nous voudrions que cet ouvrage fût traduit et devînt le livre de chevet de nos procureurs et de nos juges d'instruction. Nous ne pouvons que le signaler et le caractériser brièvement, en indiquant ses conclusions principales.

Les criminels forment une classe à part ; mais quiconque a tué volontairement ne fait pas partie de cette classe par cela seul. Il y a des crimes d'*impulsion*, crimes isolés, dus à l'emportement d'une passion momentanée, non prémédités, commis en plein jour, sans complices, sous l'ébranlement d'un choc récent, par des hommes de sensibilité excessive, avoués et regrettés le plus souvent aussitôt que commis, sans antécédents dans la conduite antérieure de leur auteur, jamais suivis de récidive, et qu'expliquent sans les excuser des motifs

d'une certaine noblesse, comme le sentiment de l'honneur outragé, auxquels en tout cas la cupidité reste étrangère. Tel n'est pas le crime le plus redoutable, celui dont la répétition inévitable et la lente éclosion distinguent le vrai criminel et constituent cet être à part que nous voudrions appeler, pour l'opposer à l'homicide *par impulsion*, le criminel *par état*. On reconnaît ce dernier à des traits : 1° physiques et physiognomoniques, 2° psychologiques, 3° sociologiques.

1° Le criminel est plus fréquemment que l'homme moyen microcéphale et brachicéphale. Son crâne présente diverses asymétries, des synostoses précoces, une simplicité anormale des sutures, et des lésions traumatiques relativement nombreuses. Des athéromes obstruent souvent ses artères temporales. Chez lui, les yeux obliques, les pupilles inégales, les convulsions cloniques des muscles oculaires ne sont pas rares ; les oreilles mal plantées, le nez tordu, le prognathisme, la barbe rare, le front fuyant, les cheveux foncés, abondants, la peau jaunâtre, l'aspect féminin, le distinguent encore. Mais chaque genre de criminels a sa physionomie particulière. « Les homicides habituels ont le regard vitreux, froid, immobile, quelquefois sanguinolent et injecté, le nez souvent aquilin, recourbé, toujours volumineux, les mâchoires robustes, les oreilles longues, les zygomes larges, les cheveux crépus, abondants et foncés, très fréquemment la barbe rare, les dents canines très développées, les lèvres minces, la face agitée de contractions unilatérales qui découvrent les canines. » « Les voleurs ont une remarquable mobilité de la face et des mains, l'œil petit, errant, très mobile, souvent oblique, les sourcils épais

et rapprochés, le nez de travers et camus, la barbe rare... le front petit et fuyant, » les cheveux moins abondants. Plusieurs faussaires ont l'œil fixé à terre, le nez long, la tête chauve, caractères qui se rencontrent assez souvent chez les empoisonneurs. On sait avec quelle facilité les agents de la police reconnaissent ces hommes aux cheveux longs, aux allures efféminées, qui sont adonnés aux crimes contre les mœurs : ils sont souvent contrefaits, et leur anatomie révèle en bien des cas des détails de structure qui expliquent la perversité de leurs passions.

2° Les médecins des prisons, les gardiens ont remarqué l'insensibilité physique des criminels. Est-ce à ce défaut de sensibilité personnelle qu'il faut attribuer l'indifférence qu'ils resssentent pour les souffrances d'autrui ? La pitié est certainement éteinte chez eux ; et, quoi qu'on en ait dit, ils ne savent pas ce que c'est que le remords. Leur apathie est extrême ; le travail leur est odieux. La faculté de l'effort continu, de l'application patiente leur manque entièrement. Ils sont sans cesse excités au changement par l'instabilité de leur pensée, incapable de prévoir comme de se fixer. Aussi, malgré quelques exemples isolés de criminels de génie, leur intelligence est-elle faible ; leur astuce ne doit pas nous faire croire à une véritable pénétration ; adonnés chacun à un genre de délit, auquel du reste ils sont dressés par leurs pareils, ils finissent par y exceller sans y apporter autre chose qu'une dextérité instinctive et routinière. Leur littérature est des plus pauvres, et dans les nombreuses chansons qu'on a pu recueillir l'idée est à la hauteur du sentiment. Cette étroitesse de pensée se concilie bien avec un orgueil immense, une suscepti-

bilité farouche et vindicative. Les geôliers savent que que chacun des criminels a dans la journée sa mauvaise heure, pendant laquelle, quelles que soient les précautions prises, le plus prudent est de ne pas l'irriter. C'est méconnaître complètement de telles natures que de prétendre les corriger ; quand on instruit ces intelligences sourdes et limitées, on ne fait que les rendre plus puissantes pour le mal. Les récidives sont non pas l'exception, mais la règle. La démonstration par les faits est décisive sur ce point.

3° C'est qu'en effet la tendance à la criminalité est produite par des influences congénitales, confirmées il est vrai par les influences du milieu. Mais le criminel naît le plus souvent dans un milieu favorable au développement de ses funestes tendances, et l'éducation le pousse dans le même sens que l'hérédité. Il irait d'ailleurs de lui-même là où il peut trouver des idées morales semblables aux siennes, du renfort pour ses entreprises et ces plaisirs crapuleux, ces orgies bruyantes qui sont le but ordinaire de sa vie. Il y a une affinité entre tous les hommes voués au crime ; ils s'attirent en quelque sorte et se retrouvent sans peine dans les prisons d'abord puis dans certains endroits des grandes villes, grâce à une langue spéciale, l'argot, qui leur sert de signe de ralliement. Ils forment une association permanente en insurrection contre la société régulière. Parfois cette association prend des formes mieux définies, comme la *Camorra* de Naples et la *Maffia* de Palerme, comme ces bandes de jeunes brigands qui naissent à chaque instant du vagabondage et de l'oisiveté des grandes agglomérations. Quelque signe voyant, quelque tatouage indélébile répond dans ce cas au besoin de symboliser le lien

social. Il y a des lois dans ces sociétés, qui sont leur condition même d'existence : le secret, la défense commune, le partage égal du butin ; mais la force seule et la menace perpétuelle de l'extrême péril assurent l'exécution du pacte. Un chef unique représente l'unité de la bande ; son autorité est absolue, et on peut dire que d'ordinaire le groupe dure autant que lui. Les malfaiteurs aiment cependant cette association, que leur versatilité leur fait si souvent trahir ; et en général ils ne sont pas incapables d'affections, bien que leurs attachements soient d'ordinaire tout charnels et traversés de querelles brutales.

Ces caractères suffisent à distinguer le criminel du fou dans la majorité des cas. Parfois les deux états coïncident chez le même individu. Et ce n'est que plus tard que la présence de la maladie se découvre, quand la manie, la paralysie ou l'épilepsie éclate, ou quand le maniaque qui a fait les plus grands efforts pour dissimuler son crime (jusqu'à se préparer un alibi !), comme il avait su le préméditer, avoue enfin le mobile insensé qui l'y a déterminé. Il faut reconnaître aussi que les deux états, alors même qu'ils sont séparés, présentent des analogies frappantes, les caractères somatiques et psychiques du fou étant seulement plus accentués que ceux du criminel. La meilleure preuve de leurs affinités, c'est que dans les générations successives de ces familles fatales, où la santé physique et morale est une exception, les névroses de toute espèce alternent avec tous les genres d'immoralité chez les deux sexes. Cependant, dans la plupart des cas, le médecin aliéniste pourra dire avec certitude s'il est en présence d'un fou ou d'un malfaiteur. L'alcoolisme, l'intoxication par abus

du tabac, de l'opium, de la belladone, l'épilepsie, la paralysie générale,la pellagre,la monomanie, se révèlent à des yeux exercés par des signes non douteux ; il en est de même de l'hystérie, de la manie puerpérale. Des phénomènes physiques annoncent ces états morbides, comme céphalées, diarrhées, hémorrhoïdes, ménopause, insomnie, spermathorrée, névralgie, grossesse. Les fous inventent certains mots, certaines phrases caractéristiques qu'ils répètent à satiété. Ils ont une calligraphie et une ortographe qui leur sont propres ; et on sait s'il est facile de les faire écrire ! Leur intelligence est souvent supérieure à leur degré de culture, en même temps que troublée par des hallucinations ou des idées fixes. Leurs affections ne s'altèrent pas dans le même ordre que celles des criminels ; ce sont leurs proches qu'ils commencent par haïr, et, s'ils frappent des inconnus, c'est sans motif ou pour des motifs ridicules. Enfin leurs caractères sociologiques sont absolument distincts de ceux des malfaiteurs.On demandait aux assises à un prisonnier révolté comment, étant en cellule, il avait pu s'entendre avec ses complices. « Pour que nous ne pussions nous entendre, répondit-t-il, il faudrait nous mettre l'un en France, l'autre en enfer. » En effet, il reste au criminel assez de coordination dans les idées et dans les sentiments pour qu'il puisse former société avec ses semblables, ce à quoi sa situation d'ennemi public le contraint impérieusement. Le fou est radicalement incapable d'organisation sociale. Aussi point d'argot. Point de complices. Jamais un seul tatouage. — L'âge fournit aussi des indices, le criminel étant déjà formé et affilié à l'âge où la folie ne paraît point encore.

Si le criminel n'est point un fou, qu'est-il ? Un malade? Pas davantage, au sens vulgaire du mot ; il ne l'est pas plus que le boiteux ou le bossu qui se portent bien. De quelle sorte est donc cette dégénérescence ? Qu'on examine attentivement l'énumération de ses caractères: « rareté du poil, diminution de la force et du poids, réduction de la capacité crânienne, front fuyant, sinus frontaux très développés, fréquence plus grande des sutures médio-frontales, des os wormiens, synostoses précoces, spécialement frontales, saillie de la ligne arquée du temporal, simplicité des sutures, épaisseur plus grande des os crâniens, développement énorme des mâchoires et des zygomes, prognatisme, obliquité du regard, peau foncée, cheveux hérissés, oreilles écartées et volumineuses, analogie plus grande des deux sexes, moindre aptitude chez la femme à se corriger, sensibilité à la douleur obtuse, complète insensibilité morale, paresse, défaut de remords, imprévoyance qui ressemble quelquefois au courage, et courage qui alterne avec la lâcheté, extrême vanité, amour du jeu, des alcooliques et de leurs succédanés, passions aussi fugaces que violentes, superstition facile, susceptibilité exagérée du *moi*, religiosité qui n'influe en rien sur la morale, » obéissance aveugle mais passagère à un chef qui ne domine que par la terreur, et l'on verra que c'est du sauvage que le criminel se rapproche surtout ; il y a chez lui rétrogradation du type humain civilisé vers le type humain primitif, peut-être vers le type animal. Car l'alliance si fréquente des passions érotiques avec la plus sanguinaire férocité ne s'explque guère que par les ressouvenirs (ressuscités soudain sous l'empire de l'atavisme) des combats et des rapts furieux, des scènes de brutalité

9.

mêlées aux scènes d'amour, dont nos premiers ancêtres ont dû souvent, comme les sauvages les plus infimes et les animaux, donner le spectacle en guise de noces.

L'apparition de ces cas d'atavisme est fatale, et les actes commis par ces Fuégiens ou ces Canaques déchaînés en pleine civilisation sont absolument nécessités par la structure imparfaite de leurs centres nerveux. Soltmann a montré que, chez les mammifères nouveaux-nés, la substance corticale du cerveau n'est pas encore pourvue de centres spécialisés à tel ou tel mouvement, et que cette spécialisation ne se fait que plus tard, progressivement. Chez les natures prédestinées au crime, l'arrêt de développement qui produit l'infirmité morale peut donc se faire tardivement et cette infirmité rester jusque là inaperçue. De plus, alors même qu'extérieurement le crâne paraît normal, la structure du cerveau peut être fortement altérée sans que la santé physique en souffre, c'est-à-dire sans que les fonctions vitales soient compromises. Des méningites chroniques dont plusieurs homicides étaient atteints (Benoist, Lemaire, Freeman, Momble, Léger) ne se sont révélées qu'à l'autopsie. Ailleurs on trouve, toujours après la mort, soit des adhérences des cornes postérieures du cerveau, soit une pointe osseuse qui s'insinue dans le lobe frontal, soit des circonvolutions rudimentaires, soit des cellules pigmentaires mêlées aux cellules cérébrales, soit le canal central de la moelle oblitéré, quelques-uns de ces caractères pouvant se rencontrer ensemble dans le même individu, et toujours le vivant a été sain de corps et en apparence d'esprit, avec des tendances au vol et à l'homicide. Faut-il conclure de tels faits que les criminels ne sont pas

responsables ? Il serait aussi ridicule de le prétendre que de souteuir qu'on doit se laisser massacrer ou piller par les sauvages, parce qu'ils ne sont pas libres de concevoir le juste et l'injuste à notre façon. De ce point de vue, la répression est à la fois nécessaire et légitime, légitime parce qu'elle est nécessaire. La société a le droit de punir, ayant celui d'exister. Elle n'a pas pour mission de venger la morale absolue ; rien d'absolu ne tombe sous la portée de l'intelligence humaine. Elle a un suprême intérêt, se défendre, et défendre avec elle la civilisation, la paix commune, le travail, l'épargne, les sentiments les plus nobles sans cesse menacés ou insultés par cette insurrection de barbares. Cela suffit : ici, l'intérêt et la justice ne font qu'un.

Partant de ces principes, M. Cesare Lombroso étudie la thérapeutique du crime ; il eût mieux fait de dire la prophylaxie, puisque, selon lui, c'est un mal incurable : quand il éclate, il n'y a plus rien à faire ; on ne peut que s'efforcer de le prévenir. C'est la seule voie qui soit ouverte à la société pour arriver à l'extinction progressive, disons mieux, à la diminution lente des attentats contre les personnes et contre les biens. Il n'est pas une des causes du crime, prochaine ou lointaine, que l'auteur n'ait étudiée de près pour trouver les moyens de la combattre. Après les causes natives, congénitales, qu'il est si difficile d'atteindre, ce sont, parmi les causes adventives, le vagabondage, l'abandon, le contact dans les maisons de correction, qui lui paraissent les plus importantes. C'est là que des tendances funestes, qui peut-être seraient restées latentes dans des conditions favorables, se développent chez le plus grand nombre des jeunes détenus, toutes prêtes à éclater à la première oc-

casion, le plus souvent avant l'âge viril. Son étude des maisons de corrections, vrais séminaires de criminels, dénote une compétence exceptionnelle. Nous en dirons autant des belles pages qu'il a consacrées au régime pénitenciaire en général. C'est bien là le langage d'un savant qui aime les hommes, qui a de la pitié pour toutes les misères, mais qui ne se paye point de déclamations ni de phrases creuses. Dans les cas douteux où l'irresponsabilité n'est pas évidente, il demande qu'on envoie le fou, capable par exception de coalition et de crimes prémédités, dans des hôpitaux de force, mais il fait remarquer que tous les condamnés redoutent ces hôpitaux bien plus que les prisons, et que ce traitement ne leur assurerait par conséquent point l'impunité. Quant à la peine de mort, il la repousse faiblement et sans enthousiasme. Son attitude calme vis-à-vis de cette question, sur laquelle les spiritualistes libéraux s'enflamment, montre bien la nouveauté de son point de vue. Il faut l'écarter, dit-il, parce qu'elle peut multiplier les crimes (penchant à l'imitation); mais, restreinte comme elle est à un petit nombre de crimes, et rarement appliquée, elle ne mérite pas qu'on dépense à son sujet un temps et une ardeur que des problèmes bien plus importants réclament tout entiers (1).

(1) M. Poletti, recteur (provveditore) à Udine, a joint au livre de M. Lombroso un mémoire sur cette question du droit de punir et du meilleur mode de punition. *De la Tutelle pénale*, tel est le titre du mémoire. L'auteur jouit d'une certaine réputation en Italie comme juriste, ou mieux comme philosophe s'occupant des problèmes généraux du droit. Son travail est obscur; la pensée reste vague et diffuse. Les idées de M. Lombroso sur cette question même, quoique dépourvues de tout appareil dogmatique et offrant plutôt les éléments épars d'un système qu'un système for-

Un autre ouvrage du même auteur tient le milieu entre la psychologie normale et la psychologie morbide, entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale. Nous voulons parler de son étude qui a pour titre : *La pensée et les météores*. Elle a aussi, comme nous allons le voir, son importance pratique.

Il s'agissait de déterminer les influences qu'exercent sur la pensée les circonstances atmosphériques et climatologiques, les phénomènes sidéraux, les tremblements de terre, etc. M. Lombroso a fait porter ses observations sur une catégorie d'individus très sensibles à ces influences, qui de plus offrait l'avantage de se prêter facilement à la statistique, renfermés qu'ils sont en nombre déterminé dans un endroit spécial et soumis à une surveillance continuelle. Tous ceux qui ont visité souvent les asiles d'aliénés savent que les dispositions des malades y sont fort différentes suivant l'instant où on les examine. Les gardiens l'attestent, et en effet même pour des yeux moins exercés, l'aspect des salles change de jour en jour. Il y avait là un groupe de faits typiques qui pouvait servir fort avantageusement de point de départ à une étude plus générale.

Si nous laissons de côté la partie statistique de l'ouvrage pour nous en tenir à ses conclusions — et en écartant encore celles qui s'adressent particulièrement aux médecins aliénistes — voici les idées psychologiques et morales qui se dégagent de cette abondante collection de faits et de tableaux.

Il y a des agents atmosphériques n'exerçant au-

mulé, ont bien plus de relief et de portée. M. Poletti a donné, outre des ouvrages sur le droit, une *Logique positive*.

cune influence appréciable sur les fonctions cérébrales, ce sont l'électricité positive et négative, l'ozone, le magnétisme, l'humidité, l'influence des vents, de la lune; celle des éclipses, des solstices est peu notable également. Celle des pressions barométriques est surtout accusée au moment des variations; les variations de température ont une action décisive qui se révèle par la fréquence des accès de folie, des crimes et des suicides dans les mois chauds, surtout au moment des premières chaleurs. Quant aux organismes soumis à ces influences, ils y sont d'autant plus sensibles qu'ils sont moins élevés dans l'échelle animale. Les centres nerveux inférieurs sont les appareils spéciaux de la sensibilité météorologique; et on voit cette sensibilité diminuer ou augmenter avec la prédominance ou l'affaiblissement de l'activité nerveuse encéphalique. L'homme adulte, robuste et sain, s'aperçoit à peine des variations barométriques; l'homme au tempérament délicat, le malade, la femme, l'enfant en sont profondément troublés. Les épileptiques sont sujets quand elles se produisent à des accès répétés; les déments et les idiots en signalent encore l'approche; les maniaques et les monomaniaques les pressentent plus rarement et avec moins de délicatesse. Donc, dans l'homme : « Plus est profonde l'altération des centres psychiques, plus prévaut le système ganglionnaire ou spinal, plus aussi semble croître cette sorte de sensibilité. » En dehors de l'humanité, faible chez le singe, le cheval, le chien, plus forte chez le lièvre et le chat, elle se manifeste davantage encore chez les oiseaux et les batraciens et arrive au plus haut point quand on examine les invertébrés, les insectes par exemple, les vers et animaux pélagiques. C'est dans le même ordre que

se manifeste chez les vertébrés l'inquiétude à l'approche des tremblements de terre.

Au point de vue social, ces constatations ont une grande importance. Les influences subies par les individus dans leurs actions privées sont nécessairement pour quelque chose dans leurs actes collectifs. Les commotions populaires ont lieu surtout dans les mois de juin et de juillet. C'est dans les pays chauds ou dans les provinces méridionales des pays tempérés que se rencontrent les associations permanentes ayant pour but les crimes contre les personnes. Réciproquement les pays dans lesquels ces causes de perturbation sont absentes doivent se trouver dans des conditions plus favorables pour le développement de la civilisation pacifique, pourvu toutefois que l'extrême froid ne vienne pas ralentir chez eux l'énergie vitale; et de même que la chaleur accélère la végétation, elle accélère l'évolution des races, bientôt suivie de décadence quand elle est trop rapide. Telle est la cause de la primauté de l'Europe et de la longue durée de la civilisation moderne. Rapprochés des faits analogues observés au sujet de la sensibilité végétale et de la vie végétale dans son ensemble, ces faits montrent que l'unité de composition des êtres organisés trouve dans l'unité de fonction son corollaire naturel. M. Lombroso va jusqu'à soutenir en s'appuyant sur une longue liste de faits que les œuvres du génie, les découvertes scientifiques comme les inventions de l'art, véritables fleurs de la plante humaine, naissent sous de certains climats et à de certaines saisons : « Les créations les plus précieuses de l'esprit humain datent, dit-il, des mois printanniers. » En général, la philosophie de l'histoire gagnerait à s'appuyer

plutôt sur les données des sciences physiques et naturelles que sur des abstractions vides, construites hâtivement sur un petit nombre de faits mal observés, et qui sont à la sociologie scientifique ce que sont aux tableaux de maîtres les enluminures de carrefour. Mais précisément parce que les faits recueillis ne sont pas encore assez nombreux, le sociologue doit apporter dans ses inférences la plus grande réserve (1).

Avec l'anthropologie, l'économie politique est la science qui par cela même qu'elle se tient près des faits, contribue le plus efficacement aux progrès de la sociologie. L'Italie ne manque pas d'économistes, mais la plupart de ceux qui suivent les voies nouvelles sont préoccupés par le souci très légitime de savoir ce qui s'est fait avant eux dans cet ordre d'études en Allemagne, en France ou en Angleterre. Au milieu d'un assez grand nombre de travaux partiels on ne distingue qu'un très petit nombre d'ouvrages inspirés par des idées générales et ceux-ci sont des ouvrages historiques. Les plus distingués en ce genre sont ceux de MM. Miraglia et Cusumamo. Le premier a écrit « *Les principes fondamentaux des divers systèmes de philosophie du droit et la doctrine Ethico-juridique de Hégel* » (Naples, 1873), puis, plus récemment, « *Les deux phases de la science*

(1) Le livre que nous venons d'analyser trop brièvement renferme outre des tableaux graphiques à plusieurs couleurs qui offriraient le plus vif intérêt aux aliénistes, un recueil d'observations de M. Tamburini et une étude de M. Marinelli sur les habitants des villages de Sauris et Collina, situés à 1.300 mètres et plus au-dessus du niveau de la mer; il appartient à la bibliothèque scientifique internationale, mais n'a pas été traduit. Milan, Dumolard ed. 1878.

économique dans son rapport avec le développement de la philosophie moderne ». Hégélien tempéré, de l'école napolitaine de Spaventa, il ne redoute pas plus le fait que l'idée et ses travaux ont un caractère synthétique joint à une suffisante précision. Il considère le corps social comme un organisme vivant et penche vers la méthode expérimentale. Le second, qui a retracé « *l'Histoire des écoles économiques allemandes* » (Napoli, 1875) avec une compétence économique et philosophique peu commune, adhère passionnément aux principes des *socialistes ex cathedra* dont le règne commence à décliner en Allemagne. Son livre qui se présente comme une étude historique, est plein de doctrine et renferme la plus complète expression des théories généralement acceptées en Italie sur le rôle de l'Etat, du moins dans les rangs des jeunes générations. Laissant de côté la conception spiritualiste de l'État abstrait, simple rapport établi par la raison entre les libertés individuelles, M. Cusumano, comme M. Miraglia et avec eux MM. Messedaglia, L. Cossa, Lampertico, Luzzati, Schiattarella, Morpurgo, etc., tendent plus ou moins ouvertement à reconnaître l'existence concrète de l'État comme organe directeur de l'évolution sociale, et à l'investir comme tel non plus seulement d'un pouvoir négatif et coercitif, mais de fonctions actives, de droits distincts et supérieurs. Suivant cette doctrine, les destinées morales de l'Italie ne paraissent plus pouvoir être abandonnées au hasard des initiatives individuelles ou à la merci des entreprises collectives organisées pour sa perte ; l'État, représentant de la conscience nationale doit prendre en main l'éducation nationale par laquelle l'idéal commun peut seul se réaliser dans l'avenir.

L'expression la plus résolue qui ait été donnée à ces théories, bien différentes, comme on le voit, de celles que professe l'école également positive de Cattaneo se rencontre dans un petit livre de M. Andrea Angiulli, qui a pour titre *l'Education, l'État et la Famille,* et fut publié à Naples en 1876.

Au début l'auteur signale une anarchie profonde dans la société moderne, chaque homme étant en désaccord avec lui-même, chaque individu avec les autres individus, chaque classe avec les autres classes, chaque génération avec la génération qui précède. C'est cet antagonisme universel, qui crée la *question sociale* et non quelque dissentiment économique partiel entre les deux principaux agents de la production. La solution de la question sociale implique donc la solution de toutes les autres questions organiques que pose la transformation de la société actuelle; question économique, question intellectuelle, question morale, question religieuse, question politique. Selon l'auteur les solutions théoriques sont trouvées, il ne s'agit plus que de faire passer dans les faits les vérités définitivement acquises par la science. Or « la reconstitution de l'organisme social dépend de la reconstitution mentale de tous les individus qui le composent. » C'est en changeant les idées qu'on changera les institutions et les mœurs elles-mêmes. Donc le grand instrument de la reconstitution sociale, c'est l'éducation. C'est sur le terrain de l'éducation que se livre le combat suprême de la civilisation; on a tort de s'exagérer l'importance des facteurs ethnologiques et physiques dans le développement des peuples; « les attributs complexes, physiques et moraux, qui distin-

guent l'homme de la brute sont un produit de l'histoire, c'est-à-dire de l'éducation. » L'activité collective transforme la structure mentale de l'homme, au point que des peuples de même race finissent par revêtir sous l'action de cultures diverses des caractères fort différents (Laveleye, *De l'avenir des peuples catholiques*). Mais quel système d'éducation employer? Après avoir écarté les systèmes présentés par la religion et la philosophie spiritualiste, M. Angiulli conclut ainsi cette première recherche : « La constitution scientifique de la pédagogie dépend des procès récents de la biologie et de la sociologie et trouve ses derniers fondements dans la doctrine de l'évolution cosmique... L'éducation doit être scientifique et dans ses procédés et dans son contenu. C'est seulement de cette manière que l'homme peut se conformer aux exigences du temps présent et s'approprier les lois de la nature et de l'histoire qui doivent le préparer à remplir dignement son rôle comme individu, comme membre d'une famille, et comme citoyen. »

Dans un second chapitre intitulé *l'État et l'École* l'auteur insiste avec force sur la nécessité qui s'impose à l'État de prendre en main cet unique instrument de salut, l'éducation scientifique. « Admettre la liberté sur ce domaine, ce serait admettre que les individus peuvent saper les bases de la vie sociale. » Si l'État a le droit de punir ceux qui enfreignent les lois de la vie sociale, il a aussi le droit d'exiger que ces lois soient apprises pour empêcher qu'on ne les enfreigne.» Compter sur les individus pour l'organisation d'un système efficace d'enseignement, c'est s'exposer aux déceptions qu'éprouve de nos jours l'Angleterre, où

l'on réclame de toutes parts l'intervention de l'Etat. Quand l'État était personnifié dans un homme revêtu de droits absolus et divins, il était naturel que les consciences se révoltassent contre lui au nom des droits de la personne ; mais de nos jours où l'État n'est que la nation organisée, il a le devoir non-seulement de se défendre, mais encore de veiller à ce que les plus hauts besoins de la civilisation soient satisfaits. « Les fonctions de l'État, selon Wagner, Ahrens, Holtzendorf, se divisent en deux groupes principaux ; celles qui ont pour objet *la défense du droit*, et celles qui tendent à atteindre *le terme de la culture*, ou de la civilisation. Aussi, selon les doctrines politiques de Gneist et d'autres, l'État se présente comme *l'éducateur de la société*, comme *un établissement d'éducation sociale.* (Cusumano. *La scuole economiche della Germania.* Napoli, 1875). Veut-on avec Fichte que le progrès consiste dans la capacité croissante des individus à se gouverner eux-mêmes, comment ce progrès peut-il être réalisé plus sûrement que par l'instruction donnée au nom de l'État ? C'est ainsi seulement que l'Etat travaillera, selon le vœu de l'école libérale, à se rendre inutile. Entrant alors dans le vif de la question au point de vue politique, M. Angiulli réclame pour l'État le droit d'intervenir non-seulement pour veiller à ce que l'instruction soit donnée à tous, mais encore pour déterminer les matières de l'enseignement et jusqu'à son esprit. Non qu'il aspire, dit-il, à fonder une nouvelle orthodoxie. « Nous affirmons seulement que l'État a le droit et le devoir de faire de la science le fondement de l'éducation comme elle est celui de l'histoire moderne, laissant à la liberté de chacun le choix de la forme reli-

gieuse qui s'accorde le mieux à la nature de sa propre conscience. » La religion véritable n'a rien à craindre de la propagation de la science : les mythologies et les métaphysiques ne sont que des explications de l'ordre et de la connexion des faits que présente le monde ; nul doute que depuis les temps préhistoriques ces explications aventureuses n'aient été perfectionnées par la critique scientifique. Pourquoi reculerait-on devant les nouveaux perfectionnements que ne manqueraient pas de leur apporter de nouveaux progrès de la science ? Il faut reconnaître avec Lubbock qu'en dehors de la science il ne peut y avoir de religion véritable. Mais, dira-t-on, d'après le système de l'évolution, et en vertu de cette loi que l'individu traverse les stades divers par lesquels est passée la race, c'est par les vieilles croyances de l'humanité que doit commencer l'éducation, non par ses dernières découvertes. Si cette objection était fondée, il faudrait commencer une éducation par l'apprentissage des arts préhistoriques et dans l'enseignement de la science, on ferait passer l'élève par le système de Copernic, par les systèmes de Ptolémée et d'Eudoxe avant de lui exposer celui de Galilée ; l'alchimie précéderait dans nos programmes la chimie moderne. L'histoire ne se répète pas ; elle se corrige, elle marche en avant : l'éducation doit être progressive comme l'histoire.

Donc l'enseignement dans l'école sera scientifique, exclusivement scientifique. La science suffira à la morale ; car celle-ci est le patrimoine commun de l'humanité, partout où se rencontrent de suffisantes lumières. Elle suffira à l'art ; car l'imagination trouve un aliment plus abondant dans les conceptions les plus grandioses

de la science que dans les mesquines inventions de la fable. Elle suffira enfin à l'industrie, qui de tout temps a été son œuvre propre; mais de plus elle réussira seule à organiser les divers éléments de la production en apaisant les esprits, en les mettant en garde contre des solutions artificielles, hâtives, révolutionnaires, en fondant l'harmonie durable du capital et du travail. En vain on prétend qu'avant d'instruire le pauvre, il faut le nourrir; sans songer le moins du monde à nier la beauté du don volontaire, l'auteur n'y voit qu'un palliatif transitoire à des maux profonds, et la vraie solution au problême de la misère consiste, selon lui, à donner au misérable un moyen de se secourir lui-même, en lui conférant une capacité, une valeur sociale. L'association est encore un fécond instrument d'affranchissement: mais outre qu'elle suppose déjà chez ceux qui s'associent une certaine culture, elle est dangereuse au dernier point quand cette culture est insuffisante. « Seule une connaissance exacte des lois imprescriptibles de l'histoire et de la vie sociale peut faire voir à l'ouvrier de véritables aberrations de l'esprit dans les théories qui nient les droits de la propriété et de la famille; droits dont la jouissance est le but de ses efforts. » C'est folie de la part des socialistes que de réclamer l'intervention de l'État; « nous croyons l'intervention de l'Etat funeste et contraire au but qu'on se propose d'atteindre dès qu'elle entre dans les sphères qui appartiennent à l'activité privée, et elle y entrerait par les concessions de propriétés et de capitaux, rêves de certains socialistes. » L'organisation politique, comme l'organisation économique et industrielle, ne peut se passer de la science, car l'égalité juridique doit être complétée par l'égalité

intellectuelle pour n'être pas un vain mot. « En résumé, nous ne dirons pas avec Leibnitz : Donnez-nous l'éducation et nous changerons en moins d'un siècle la face de l'Europe, nous dirons seulement que s'il y a en notre pouvoir un moyen d'obtenir une transformation et une amélioration relatives, progressives, variées dans les multiples activités des individus et des peuples, ce pouvoir nous est donné par la science et par l'éducation scientifique. » M. Angiulli trace alors le plan des études élémentaires formant le minimum d'instruction que chaque homme doit recevoir suivant lui et il termine en réclamant l'intervention de l'État pour la fondation et l'entretien de nombreuses écoles normales, dont les élèves iront remplir les chaires créées jusque dans les plus humbles communes.

La famille et l'éducation : tel est le titre de la troisième partie. L'intérieur de la famille est un domaine interdit à l'État. Or, si la famille est soustraite à son action, les générations futures lui échappent, et il ne peut accomplir sa mission civilisatrice. Car la mère exerce sur l'enfant une influence souveraine, physique, intellectuelle, morale, esthétique, religieuse. « De la mère, l'homme reçoit le premier aliment, la première sensation, la première parole, la première idée, toute cette série d'éléments physiques et psychiques qui forment l'ensemble complexe de son activité mentale... La douceur dans l'expression des sentiments, la patience, la constance, la diligence, l'amour de l'ordre, le sens du devoir et du sacrifice, tout cela s'insinue de l'âme de la mère dans celle de l'enfant avec les premières impressions de la vue et de l'ouïe. On dit souvent que l'avenir d'un peuple se décide sur les bancs de l'école; nous

dirions plutôt que cet avenir repose sur les genoux des mères. » Mais l'État peut s'assurer le concours de cette précieuse auxiliaire : la femme peut recevoir par l'école, l'empreinte de la culture scientifique. « Il est donc temps que l'État (et ici on voit comment il pénétrera, bien qu'indirectement, au cœur de la famille) consacre tous ses soins à l'instruction générale de la femme, » dût-il la lui imposer par la loi. Il faut qu'elle reçoive des notions générales concernant l'ordre du monde, l'organisation humaine, l'histoire et la psychologie. C'est ainsi seulement qu'elle sera à la hauteur de ses devoirs d'éducatrice et contribuera pour sa part à mettre l'harmonie là où jusqu'ici elle avait apporté la contradiction et la lutte.

Mais est-il vrai que la science ait le pouvoir de transformer ainsi les cœurs ? Herbert Spencer, dans son introduction à l'étude de la sociologie, combat comme opposée aux faits et absurde à priori l'opinion qui fait dépendre du progrès de la culture intellectuelle le progrès de la culture morale. Les connaissances scientifiques n'influent en rien sur l'action. « Quelle connexion peut-on imaginer qu'il y ait entre apprendre à lire, à écrire, à suivre les opérations de l'arithmétique, entre discerner les différents pays sur une carte et acquérir un sens plus élevé du devoir, une sympathie plus vive pour ses semblables, un sentiment plus fort de la justice et un désir du bien plus efficace ? » L'enseignement direct des préceptes moraux n'a pas lui-même de plus heureux effets. La connaissance ne détermine pas la conduite (*cognition does not produce action*) ; l'ignorance n'est pas, comme on le répète dans les journaux, la cause du crime, elle en est seulement

la compagne ordinaire. C'est le sentiment, non la pensée abstraite, qui détermine les actions. C'est sur le sentiment que doivent agir ceux qui veulent rendre une population plus morale. Le sentiment dirige le cours des idées, loin qu'il en dépende. « L'état social existant en un temps donné est la résultante de toutes les ambitions, de tous les intérêts personnels, des craintes, des respects, des haines, des sympathies, etc., qui animaient les ancêtres des citoyens actuels, et qui animent ceux-ci à leur tour. » Les idées qui ont cours dans cet état doivent être liées à de telles dispositions affectives; sinon elles n'y auraient pas pénétré, ou en tout cas n'y auraient pas vécu. Quelque empire, par conséquent, que l'on attribue aux idées, il faut reconnaître que les idées elles-mêmes dérivent d'une autre source, à savoir du sentiment. — Il est vrai, répond M. Angiulli, les désirs et les passions sont la force motrice qui imprime au vouloir l'impulsion déterminante; mais la direction de cette force, mais l'emploi de cette impulsion, c'est l'intelligence qui l'indique. Intermédiaire nécessaire entre l'idée et la détermination, facteur important de la conduite humaine, le sentiment ne doit pas être négligé de ceux qui veulent hâter le progrès chez un peuple. Cependant, il serait d'une psychologie incomplète de ne pas voir que le point de départ de toute excitation, le foyer où s'avive et se renouvelle sans cesse la flamme du désir, c'est la représentation. Ce sont les opérations de l'intelligence qui dissolvent les croyances anciennes, élaborent les croyances nouvelles, qui nous montrent des connexions inattendues entre telle ou telle doctrine et nos intérêts les plus chers ou reculent cette autre, désormais in-

différente, dans la plus lointaine perspective ; bref notre milieu réel, c'est celui que nous font nos idées, et des sentiments divers s'éveillent en nous suivant que la pensée promène dans une direction ou dans une autre sa lumière révélatrice. Aussi voit-on le nombre des sentiments dont un homme est capable à différents âges, grandir ou diminuer suivant le progrès ou la décadence de son intelligence, et la culture de l'esprit donner naissance dans certaines régions de la société à tout un monde de sentiments, inconnus ailleurs. M. Angiulli cite à l'appui de sa thèse d'intéressants passages de Lewes et de Luys. Concluons par ces quelques lignes du célèbre physiologiste français : « La vie morale de l'individu, les réserves de la sensibilité intime, de son émotivité, ne se conservent donc à l'état de verdeur et d'intégrité que par l'incessante activité de ses souvenirs, de son intelligence et la notion consciente des choses du monde extérieur. Là où la mémoire et l'intelligence commencent à faire défaut, là où l'énergie de l'esprit s'émousse, la décadence de la sensibilité morale suit pas à pas les progrès de la décadence intellectuelle, et chez l'homme intellectuellement dégradé, il n'y a plus à compter que sur une moralité basse. » Il y a, du reste, en faveur de cette primauté de l'intelligence une raison décisive que M. Angiulli n'omet pas de faire valoir, c'est que les impulsions qui dans l'humanité sont dites instinctives, ont pour une grande partie été un jour plus ou moins conscientes, l'instinct n'étant dans ce cas, si l'on en croit Spencer lui-même, que l'intelligence organisée.

Il se croit donc dès lors autorisé à affirmer que l'éducation doit porter son effet principal sur la culture des

intelligences et la propagation des idées vraies. Il ne se fait pas d'illusion sur le pouvoir de l'éducation ; il sait que l'homme naît doué d'une certaine constitution organique dont les prédéterminations imposent aux efforts des éducateurs une limite infranchissable. Mais ici encore sinon, dans l'individu, du moins dans les générations successives, la science des lois de l'hérédité, la diffusion des règles de l'hygiène, la connaissance des funestes effets du vice peuvent présenter un recours suprême et reculer de plus en plus la limite que la constitution organique oppose aux efforts de la culture morale. Tout cet ordre de progrès peut être accompli par l'intervention de l'État dans l'instruction de l'homme et surtout de la femme, tandis que l'État ne peut rien sur le sentiment dont on ne conteste pas d'ailleurs l'importance au point de vue de l'éducation domestique.

En résumé, un être ne peut prospérer que s'il réussit à s'adapter aux conditions de son milieu physique, s'il s'agit d'un être physique, physique et social s'il s'agit d'un être moral. Nul ne peut s'adapter à ces conditions s'il ne les connaît ; donc la science est le salut des individus, et l'enseignement de la science, le souverain instrument de progrès pour les nations.

Telles sont les idées que M. Angiulli a été appelé par l'État lui-même à professer à Bologne et à Naples, où il occupe en ce moment l'une des chaires de l'Université. Telles sont les idées que la jeunesse studieuse embrasse avec une faveur croissante et qui lui enseignent à se grouper autour du gouvernement national, dans sa lutte contre la propagande dissolvante du parti théocratique.

Déjà cette même conception du monde et de la vie, reposant uniquement sur les résultats de la science,

a pénétré dans l'enseignement des lycées. A Bari, dans la Pouille, aux bords de l'Adriatique, M. De Dominicis enseigne la philosophie positive comme M. Ardigo le fait à Mantoue. Son ouvrage récent intitulé *La doctrine de l'évolution* retrace l'histoire du système et restitue à Comte dans la formation de la philosophie nouvelle la part prépondérante qu'il a eue en effet, mais que les importantes innovations de l'école anglaise tendent de nos jours à faire oublier. M. De Dominicis partage sur la question de l'éducation les opinions de M. Angiulli. Dans une étude antérieure (1877), *L'éducation et le Darwinisme*, il a critiqué d'une manière pénétrante la conception idéaliste de l'éducation, qui, réduisant l'homme et par conséquent la société à un système d'idées abstraites, s'imagine qu'on peut instantanément fabriquer une conscience collective nouvelle qui sera la même à toujours et pour tous pays. L'éducation n'est que le dernier épisode de la sélection, par laquelle les êtres supérieurs s'adaptent aux exigences de leur milieu. Elle doit tenir compte de l'organisation physique, sur laquelle se fonde la vie psychique et morale et par suite des différences que le temps et le lieu mettent entre les différents esprits, non seulement au sein de l'humanité actuelle prise dans son ensemble, mais au sein d'une même nation. Elle doit donc prendre son point de départ dans l'état actuel d'une race, dans les particularités du milieu physique et social que son rôle est d'améliorer, mais dont c'est pour elle une condition nécessaire de se servir. Et comme cet état actuel est le fruit de transformations lentes, transmises par l'hérédité, elle est encore obligée de consulter le passé du peuple qu'elle veut conduire vers un avenir meilleur. Il lui faut cher-

cher dans le caractère national tel que l'histoire l'a fait, les idées et les sentiments qui ont le plus de chance, (étant les meilleurs, c'est-à-dire le plus en harmonie avec les exigences du milieu), de lui assurer l'avantage dans la lutte pour l'existence, persuadée qu'elle ne peut modifier ce caractère qu'en le prenant pour complice. Bien entendu, ce choix ne peut être l'œuvre d'une puissance étrangère ; le choix entre les tendances diverses qui s'agitent dans la conscience d'un peuple ne peut être opéré que par ce peuple lui-même ; et c'est ainsi que l'art réfléchi par lequel un peuple se cultive et s'élève, se rattache à la sélection naturelle, c'est-à-dire au procédé inconscient par lequel les organismes inférieurs se sont peu à peu transformés pour produire des types organiques plus complexes et plus forts. L'individu, comme les nations, comme toute association, est le théâtre d'une lutte semblable ayant pour but une semblable adaptation et aboutissant à un choix analogue entre des idées opposées. Dans l'individu c'est la pensée qui décide de l'issue de la lutte, dans la nation c'est l'État, qui devient par l'école, à condition de ne pas enchaîner l'initiative des maîtres, le grand éducateur national (1).

En résumé la philosophie expérimentale porte en Italie, comme partout où elle a pu se développer sans entraves, les fruits qui lui sont propres. A peine orga-

(1) M. de Dominicis, bien que fort jeune lui-même, a ses disciples. L'un d'eux, M. Niccolo di Cagno Politi, aidé d'un groupe de jeunes gens, a fondé à Naples en 1877, une revue positive (*La coltura moderna*) qui a peu duré, mais qui a frayé le chemin à d'autres. Il est rare qu'une idée se suscite du premier coup dans la presse un organe durable, et il en est des revues comme des ébauches organiques ; bien que des essais avortent avant que le type nouveau réussisse à se constituer.

nisée, elle présente, grâce à la convergence spontanée des observations et des expériences, un ensemble de doctrines où l'unité ne manque pas, bien qu'elles ne dérivent point de déductions systématiques. De même l'unité du corps vivant résulte de la conspiration de ses fonctions diverses, en l'absence de toute coordination logique artificielle. D'accord avec la conscience nationale dont elle est l'expression la plus fidèle, elle présente une conception de la nature et de la société plus en harmonie qu'aucune autre avec les conditions où se meut de nos jours une grande nation dans le milieu politique européen. La spéculation ne la détourne pas un seul instant de la fin dernière de la science, qui est la pratique; elle propose à ses adhérents une morale élevée, elle affirme la responsabilité tout en cherchant à la mieux définir; elle se préoccupe de fonder le droit de punir sur des raisons puisées dans les faits mêmes et tirées des nécessités sociales; elle tend à fortifier et à préciser l'action de l'État dans l'éducation; elle s'efforce d'atténuer le paupérisme, elle indique les moyens de combattre les associations parasites qui sont le grand fléau des provinces méridionales... C'est la meilleure réponse qu'elle puisse faire à ceux qui l'accusent de tendances subversives.

Ce bref exposé suffira à montrer qu'en Italie comme dans toute l'Europe elle est une doctrine vivante. L'École italienne, malgré ses anciennes origines est jeune encore, mais elle est nombreuse déjà et son public s'étend de jour en jour. Elle est retardée dans son développement par deux obstacles. Le premier est la difficulté qu'éprouvent les plus habiles publicistes à faire vivre en Italie une revue philosophique et le défaut, qui en

résulte, d'un organe capable de centraliser les efforts épars. Cet inconvénient est atténué il est vrai par l'existence de deux revues spéciales (les *Archives d'anthropologie* et le *Journal de psychiâtrie*), et par la large diffusion que trouvent en Italie les revues philosophiques étrangères ; il n'en est pas moins réel : c'est par une revue qu'une école s'affirme ; elle n'existe que virtuellement tant qu'elle n'a pas trouvé son organe. Le second obstacle se rencontre dans les résistances qu'opposent les écoles idéalistes à l'avancement universitaire des professeurs accusés de positivisme. Le gouvernement est animé des intentions les plus équitables ; mais il ne jouit pas en ce qui concerne les nominations universitaires de la même liberté d'action que le gouvernement français; il est tenu en échec par les conseils universitaires, excellentes institutions sans aucun doute à de certains points de vue, mais qui se trouvent être de véritables forteresses où se sont retranchées les anciennes idées pour barrer le chemin aux idées nouvelles. Cet obstacle sera vaincu à la longue ; mais il y faudra beaucoup de temps. D'ici là l'enseignement restera entre les mains des théologiens et des idéalistes et les doctrines expérimentales ne se répandront que péniblement par des voies détournées. Quoi qu'il en soit, on l'a vu par l'histoire de ces dernières années, ces obstacles ne sont pas de nature à empêcher que ces doctrines ne fassent dans la Péninsule des progrès assez rapides. L'atmosphère intellectuelle s'en imprègne de plus en plus, et on a déjà vu des exemples de philosophies qui perdent leur ascendant sur le public, sans cesser d'être en possession de l'enseignement.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

Clichy. — Impr. Paul Dupont, 12, rue du Bac-d'Asnières. 920. 11. 79.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 2 fr. 50 c. — Cartonnés, 3 fr.

H. Taine.
Le Positivisme anglais. 2e éd.
L'Idéalisme anglais.
Philosophie de l'art. 3e éd.
Philos. de l'art en Italie. 2e éd.
De l'Idéal dans l'art. 2e éd.
Philos. de l'art dans Pays-Bas
Philos. de l'art en Grèce.

Paul Janet.
Le Matérialisme contemp. 2e éd.
La Crise philosophique.
Le Cerveau et la Pensée.
Philos. de la Révol. française. 2e éd.
St-Simon et le St-Simonisme.
Spinoza : Dieu, l'homme.

Odysse Barrot.
Philosophie de l'histoire.

Alaux.
Philosophie de M. Cousin.

Ad. Franck.
Philos. du droit pénal.
Philos. du droit ecclésiastique
Philosophie mystique au XVIIIe siècle.

E. Saisset.
L'Âme et la vie.
Critique et histoire de la philosophie.

Charles Lévêque.
Le Spiritualisme dans l'art.
La Science de l'invisible.

Auguste Laugel.
Les Problèmes de la nature.
Les Problèmes de la vie.
Les Problèmes de l'âme.
La Voix, l'Oreille et la Musique.
L'Optique et les Arts.

Challemel-Lacour.
La philos. individualiste.

Charles de Rémusat.
Philosophie religieuse.

Albert Lemoine.
Le Vital. et l'Anim. de Stahl.
De la Physion. et de la Parole
L'Habitude et l'Instinct.

Milsand.
L'Esthétique anglaise.

Véra.
Essais de philos. hégélienne.

Beaussire.
Antécéd. de l'hégélianisme.

Bost.
Le Protestantisme libéral.

Francisque Bouillier.
De la Conscience.

Ed. Auber.
Philosophie de la Médecine.

Leblais.
Matérialisme et spiritualisme

Ad. Garnier.
De la morale dans l'antiquité.

Schœbel.
Philos. de la raison pure.

Tissandier.
Des sciences occultes.

J. Moleschott.
La Circulation de la vie. 2 vol.

L. Büchner.
Science et nature. 2 vol.

Ath. Coquerel fils.
Transf. du christianisme.
La Conscience et la Foi.
Histoire du Credo.

Jules Levallois.
Déisme et Christianisme.

Camille Selden.
La Musique en Allemagne.

Fontanès.
Le Christianisme moderne.

Saigey.
La Physique moderne. 2e tir.

Mariano.
La Philos. contemp. en Italie.

E. Faivre.
De la variabilité des espèces.

J. Stuart Mill.
Auguste Comte. 2e éd.

Ernest Bersot.
Libre philosophie.

Albert Réville.
La divinité de Jésus-Christ. 2e éd.

W. de Fonvielle.
L'astronomie moderne.

C. Coignet.
La morale indépendante.

E. Boutmy.
Philosophie de l'architecture en Grèce.

E. Vacherot.
La Science et la Conscience.

Em. de Laveleye.
Des Formes de gouvernement.

Herbert Spencer.
Classification des sciences.

Max Muller.
La science de la religion.

Ph. Gauckler.
Le Beau et son histoire.

L.-A. Dumont.
Hæckel et l'évolution.

Bertauld.
L'ordre social et l'ordre moral
Philosophie sociale.

Th. Ribot.
La Philos. de Schopenhauer.

A. Herzen.
Physiologie de la volonté.

Bentham et Grote.
La religion naturelle.

Hartmann (E. de).
La Religion de l'avenir. 2e éd.
Le Darwinisme. 2e éd.

Lotze (H.).
Psychologie physiologique.

Schopenhauer.
Essai sur le libre arbitre.
Le Fondement de la morale.
Pensées et fragments.

Liard.
Logiciens anglais contemp.

Marion.
Locke.

O. Schmidt.
Les sciences naturelles et l'Inconscient.

Hæckel.
Les preuves du transformisme
La psychologie cellulaire.

Pi y Margall.
Les nationalites.

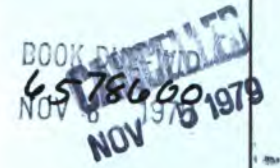
Barthélemy St-Hilaire.
De la métaphysique.

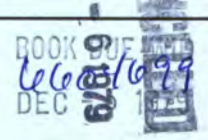
Espinas.
Philos. expérim. en Italie.

Siciliani.
Psychogénie moderne.

Nolen.
Philosophie de Lange (Sous presse).

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.) 920.11.


BOOK DUE - WID
NOV 5 1979


BOOK DUE - WID
DEC 1979


BOOK DUE - WID
JAN 1980

